

Au fait

8

REGARDS  
SUR

BERNARD PELLEGRIN

*« Il y a un désir  
de quitter la ville »*

*« Il faut conjuguer humanisme  
et qualité architecturale »*

*« Le street Art est le premier  
courant vraiment universel  
dans toute l'histoire de l'art »*

*« Une ville, c'est aussi de la fiction  
et du fantasme. De la réalité  
et de l'imaginaire »*

LA VILLE

PHOTOS | ALAIN MANDEL

10<sup>14</sup>

« Vous n'avez pas besoin d'aimer le monde qui vient pour le voir venir »

*Au fait* 8 REGARDS  
SUR

BERNARD PELLEGRIN

LA VILLE

PHOTOS | ALAIN MANDEL

10<sup>14</sup>

---

Collection *Au Fait*

## 8 REGARDS SUR

dirigée par

XAVIER DELACROIX

Déjà parus :

8 REGARDS POUR ÉCLAIRER NOTRE TEMPS

8 REGARDS SUR LA PAUVRETÉ (ET L'ARGENT)

8 REGARDS SUR LE VOYAGE

8 REGARDS SUR LE SEXE

8 REGARDS SUR LES VIEUX

DIRECTION ARTISTIQUE

LAURENT VILLEMONT

---

## Avant-propos

Françoise Sagan assurait qu'il «est agréable de parler d'une ville comme d'un être et de lui reprocher ses défauts comme à un être». Voilà bien le sujet de ce numéro: l'âme des villes et leurs imperfections. Pour l'historien **Boris Bove**, la cité est à la fois un lieu d'échanges et d'audaces. Et au cours de l'Histoire, pour qu'elle prenne racine, il a fallu que les citadins osent les échanges et échangent les audaces. Usant d'une réjouissante lapalissade, le démographe **Hervé Le Bras** affirme que la ville est le contraire de la campagne quand il n'y a plus ni rue, ni place. La ville est un continuum d'habitants et ce sont les populations qui la font ou la défont. Ethnologue urbaine, une discipline qui fait du citadin le membre d'une ethnie – ce qu'il est en effet –, **Anne Monjaret** définit la ville par ses usages, ce qu'on y fait le jour, la nuit, dans les quartiers, à tous les étages des immeubles. La Ville mode d'emploi, en quelque sorte. **Cédric Klapisch** ajoute sa vision, ce qui est bien normal pour un cinéaste, et assure que les métropoles les plus belles sont aussi les plus chaotiques, faites des multiples accidents de l'histoire des hommes. La galeriste **Magda Danysz** s'intéresse pour sa part à la peau des villes, leurs murs devenus la toile infinie et toujours recommencée du Street Art. À l'exception de Pyongyang sans doute, toutes les métropoles du monde se sont ainsi fait une nouvelle tête. Il fallait bien sûr un architecte pour édifier ce numéro. **Jean-Michel Wilmotte** est expert dans la manière de réparer la ville, de greffer le neuf sur l'ancien. Pour lui, il n'y a pas d'architecture urbaine sans cicatrices, ni coutures. À l'architecte de les rendre séduisantes. Mais la ville n'existe pas qu'en hauteur, vue des tours, des balcons et des monuments. En sous-sol, elle est aussi faite d'eau qui circule, de déchets à recycler et d'énergie qui chauffe et éclaire. **Antoine Frérot**, PDG de Veolia, l'assure: la ville, ce sont aussi des services qui la rendent possible. Et quand la pollution l'empoisonne, l'industriel et l'ingénieur mobilisent leurs compétences pour la rendre vivable et plus encore. Le dernier mot revient à Madame la Maire. **Célestine Courtés**, qui fut longtemps la première magistrate de Bangangté au Cameroun, l'affirme: une ville durable est la clé pour une meilleure vie.

BERNARD PELLEGRIN



# Au fait 8 REGARDS SUR

## LA VILLE

### LE DÉMOGRAPHE | p. 9

*Hervé Le Bras*

*est démographe. Il est notamment l'auteur du Mystère français, avec Emmanuel Todd (Le Seuil, 2013) et de Malaise dans l'identité (Actes Sud, 2017).*

### L'HISTORIEN | p. 35

*Boris Bove*

*est historien, spécialiste de la ville au Moyen Âge. Il a beaucoup écrit sur Paris et la manière dont la capitale a évolué au fil des siècles.*

### L'ETHNOLOGUE URBAINE | p. 63

*Anne Monjaret*

*est ethnologue. Ses travaux portent notamment sur les cultures féminines et urbaines. Elle a publié de nombreux articles sur Paris.*

### LE RESSORCEUR | p. 97

*Antoine Frérot*

*est PDG du groupe Veolia, leader mondial des services collectifs. Pour lui, une entreprise doit intégrer les préoccupations environnementales à ses objectifs.*

### L'ARCHITECTE | p. 125

*Jean-Michel Wilmotte*

*fait partie du tout petit groupe d'architectes français de réputation mondiale. Il a beaucoup réfléchi à la greffe de l'architecture moderne sur la ville ancienne.*

### LE CINÉASTE | p. 153

*Cédric Klapisch*

*est le cinéaste des villes par excellence, avec des films comme Chacun cherche son chat (1996), L'Auberge espagnole (2002) ou Paris (2008).*

### LA GALERISTE | p. 179

*Magda Danyasz*

*est une galeriste française présente à Paris, Londres et Shanghai. Ses domaines d'expertise couvrent l'art numérique, la photographie, et le Street Art.*

### LA MAIRE | p. 205

*Célestine Ketcha-Courtès*

*a été longtemps maire de Bangangté, au Cameroun. Elle est aujourd'hui ministre de l'Habitat et du Développement urbain.*



Le Bras  
Hervé  
du «Mystère français», avec Emmanuel Todd (Le Seuil, 2013)  
et de Malaise dans l'identité (Actes Sud, 2017).

# LE DÉMO- GRAPHE

**LA VILLE N'EST PAS  
LA CAMPAGNE**

**Hervé  
Le Bras** est démographe. Il est notamment l'auteur  
du «*Mystère français*», avec Emmanuel Todd (Le Seuil, 2013)  
et de *Malaise dans l'identité* (Actes Sud, 2017).

# LE GRAND - GRAPHE

LA CAMPAGNE  
LA VILLE N'EST PAS





## « UNE VILLE, C'EST D'ABORD SPATIALE »

Qu'est-ce qui définit une ville pour un démographe ?

« D'abord, le démographe ou le statisticien parle plutôt d'agglomération, ensuite sa définition est purement spatiale : il y a les populations agglomérées et les populations éparses. On parle donc d'agglomération quand les habitations sont séparées de moins de 150 mètres. C'est une notion de distance qui définit l'agglomération. Si deux agglomérations sont séparées de 300 mètres l'une de l'autre et qu'un bâtiment est construit exactement entre les deux, pour le démographe il n'y aura désormais plus qu'une seule et même agglomération. Il s'agit donc d'une définition physique qui a peu à voir avec ce qu'on appelle d'ordinaire une ville, définie par son histoire, son architecture. Ni même avec la manière dont une ville draine les populations alentour de par ses fonctions commerciales ou intellectuelles. »

Mais y a-t-il des types de villes ? Peut-on les ranger dans différentes catégories qui seraient différentes les unes des autres ?

« Oui mais c'est un travail qui a plutôt été celui des géographes. Ils les ont distinguées selon leurs fonctions. Il y a eu d'intéressantes théories sur cette question, par exemple celle des lieux centraux élaborée par des géographes allemands dans les années 1930. Ils ont tenté de montrer qu'il existait une hiérarchie entre les villes selon les fonctions qu'elles exerçaient. Ainsi, les petites villes avaient

## « ON PARLE BEAUCOUP DE LA CRISE DES VILLES MOYENNES, MAIS CERTAINES VONT PLUTÔT BIEN »

des fonctions commerciales puis un peu au-dessus on trouvait des villes qui avaient des fonctions administratives et au-delà encore des villes universitaires ou de commandement. Dans les années 1950, des géographes français ont proposé une hiérarchie des villes selon le niveau de commandement justement. Au <sup>xx</sup>e siècle, la ville a donc largement été envisagée sous un angle hiérarchique. Walter Christaller, l'un des géographes allemands dont je parlais, avait ainsi tracé une carte des villes dans le sud de la Bavière sous la forme d'hexagones emboîtés les uns dans les autres selon leur importance, une sorte de maillage. Pour ma part, j'ai travaillé il y a quelques années sur la région des Pays de la Loire. Or ces pays n'ont pas une existence culturelle ancienne forte puisqu'ils sont composés du Maine, de l'Anjou et d'un peu de Vendée, de Bretagne. Et pourtant, il existe une grande cohérence dans le réseau de villes de cette région. Il y a Nantes qui est au centre avec son université, son administration, puis on trouve Le Mans, Angers, des villes encore importantes. En dessous, Saint-Nazaire, La Roche-sur-Yon, puis un maillage de petites villes. Au total, la distribution est assez harmonieuse. Une assez petite ville comme Cholet n'est pas trop loin d'Angers qui est plus grande, elle-même assez proche de Nantes, la capitale régionale.»

Cette distribution harmonieuse perdure-t-elle ou au contraire a-t-elle été bouleversée par la crise économique, par la crise des territoires ?

«L'inscription des villes dans les territoires reste globalement la même. On parle beaucoup de la crise des villes moyennes, mais si certaines vont mal, d'autres vont plutôt bien. De la même manière, on lit souvent que les grandes villes sont

les grandes gagnantes des dernières décennies pourtant certaines vont assez mal. Prenez Saint-Etienne, voilà une ville qui a perdu 15% de sa population au cours des dernières années.»

Alors où se trouvent aujourd'hui les villes françaises qui s'inscrivent dans une vraie dynamique de développement ? Quelle est la cartographie des villes qui se portent bien et de celles qui se portent plutôt mal ?

«Cette cartographie est naturellement celle des régions qui se portent bien et celle des régions qui se portent mal. Et puis tout dépend des critères que l'on retient. Si l'on prend le critère du revenu, médian ou moyen, les villes se portent plutôt mieux que les territoires environnants. Mais si vous prenez le critère de la pauvreté, les grandes villes sont plus pauvres que les zones rurales. La proportion de personnes en dessous du seuil de pauvreté est nettement plus importante dans les grandes villes. Et dans ces villes, la pauvreté, contrairement à ce qu'on croit généralement, est plus importante au centre. C'est en effet au centre des villes qu'il y a la plus grande hétérogénéité sociale, à la fois des très riches et des très pauvres. On observe ce phénomène dans de nombreux pays, aux États-Unis par exemple.»

Mais je croyais que la ville européenne était justement le contraire absolu de la ville américaine avec son centre abandonné et ses banlieues hyper-riches ?

«Bien sûr, mais il n'empêche que, s'agissant de la population sous le seuil de pauvreté, le taux constaté en France dans les zones rurales est de 8% quand il se situe entre 12 et 13 % au cœur des villes. Mais on parle là des vraiment pauvres,

## « DANS LES VILLES, LA PAUVRETÉ EST PLUS IMPORTANTE AU CENTRE »

## « PRÈS DE 2 000 PERSONNES VIENNENT DU MANS CHAQUE JOUR POUR TRAVAILLER À PARIS, À 150 KM DE LÀ »

sous le seuil de référence encore une fois. S'agissant des classes populaires, des ouvriers et des employés, elles ont été progressivement chassées du centre des villes. Mais c'est un phénomène un peu inéluctable. En 1968, en France, les cadres et les professions libérales représentaient 6% de la population totale, aujourd'hui c'est à peu près 16%. Ces 10% supplémentaires sont donc venus grossir les villes, il y a eu un afflux non négligeable des couches supérieures, des CSP+ comme on dit, vers les grandes villes. De plus, la désindustrialisation a contribué à ce phénomène puisque les CSP+ qui vivaient dans les bassins industriels, près des usines, des mines ou des aciéries qu'ils dirigeaient par exemple, se sont repliés sur les centres urbains au fur et à mesure que ces sites fermaient. C'est ce qui s'est passé en Lorraine ou dans le Nord. Du coup, dans un premier temps, les classes populaires, chassées par la gentrification liée à ces phénomènes, se sont installées à la périphérie puis, quelques années plus tard, dans les zones périurbaines. C'est ce qu'on appelle le mitage, un mot affreux pour désigner les zones de faible densité de population, souvent mal desservies par les transports et qui ont constitué une partie de la clientèle initiale des Gilets jaunes.»

Ce phénomène de gentrification/  
relégation se poursuit-il?

«Oui en partie, mais c'est en train de changer. D'abord parce que le phénomène de relégation trouve ses limites physiques: quelqu'un habitant au sud de la Seine-et-Marne peut difficilement aller travailler au nord de Paris, même si on multiplie les autoroutes, même si le Grand Paris vise précisément à faciliter les transports à l'échelle de l'ensemble de l'agglomération parisienne. Une étude de l'INRETS, l'Institut de recherche sur les transports et la sécurité, portant sur l'évolution des trajets domicile-travail, a montré que la durée de ces trajets n'a pratiquement pas évolué depuis une quarantaine d'années, alors que la distance



parcourue a doublé. Autrement dit, la construction de nouvelles autoroutes permettant de sortir assez rapidement des villes, l'amélioration du réseau routier, celle d'une partie du réseau de trains de banlieue ont permis un éloignement de plus en plus important du lieu de travail. En fait, la partie incompressible ne tient pas aux kilomètres effectués mais au temps passé dans les transports. Donc, plus on améliore la circulation, plus les personnes vont habiter loin de leur emploi, le cas extrême étant celui des "navetteurs", ces gens qui viennent de très loin pour aller travailler. Par exemple, près de 2000 personnes viennent du Mans chaque jour pour aller travailler à Paris, distant tout de même de 150 km.»



## « ON ASSISTE À UN VÉRITABLE REPEULEMENT RURAL QUI CONCERNE PRESQUE TOUTES LES RÉGIONS »

Alors l'aboutissement du phénomène serait-il une France qui se résumerait à une seule ville, comme lorsqu'on traverse la Hollande et que le paysage urbain ne s'arrête jamais?

«Le phénomène va peut-être s'inverser, car depuis dix ans ce sont les communes entre 500 et 10000 habitants qui connaissent la plus forte hausse de population. On assiste actuellement à un véritable repeuplement rural et ce phénomène concerne presque toutes les régions. L'inverse en quelque sorte de l'exode rural des années 1960-70. Par exemple, la partie dépeuplée du centre de la Bretagne ne cesse de rétrécir. La même situation se rencontre dans d'autres pays, en Angleterre par exemple, les plus petites communes n'ont cessé de se repeupler au cours de ces dernières années. Ce processus est aussi lié aux nouvelles formes de travail comme le télétravail ou le temps partiel. C'est le cas par exemple de ceux qui passent deux ou trois jours par semaine dans une grande ville, où ils disposent d'un hébergement pas trop cher, et qui résident le reste de la semaine dans ce qu'on appelle le rural profond. Et ce rural profond est en train de se repeupler dans des zones désertées autrefois comme le Limousin ou la Dordogne par exemple.»

La recherche de la fameuse qualité de vie?

«Bien sûr, mais aussi, plus étonnamment, la recherche de l'isolement. C'est le cas par exemple des étrangers venant de pays très denses, comme la Hollande justement, et qui recherchent plus d'espace, moins de promiscuité, moins de contacts sociaux en quelque sorte. Cela commence à concerner aussi les habitants des grandes zones urbaines françaises qui ne supportent plus le bruit, les bouchons, la présence permanente de la ville.»

## « IL Y A UN DÉSIR DE QUITTER LA VILLE, SANS DOUTE LIÉ À L'ENVIRONNEMENT, À LA POLLUTION »

Donc si on se résume, on aurait d'un côté des zones urbaines en perpétuelle expansion en raison du développement des transports, du développement des infrastructures, et de l'autre des gens qui chercheraient de plus en plus à fuir la ville et repeuplèrent des zones rurales abandonnées il y a 60 ans.

«C'est tout à fait cela, et de récentes enquêtes sur les Parisiens montrent qu'un nombre important d'entre eux souhaite vivre en dehors de la capitale. Il y a un désir de quitter la ville, sans doute lié à l'environnement, par exemple à la pollution urbaine.»

Je voudrais qu'on évoque maintenant, à l'opposé absolu des sujets autour du repeuplement rural, ce qu'on appelle les villes-mondes, cette quinzaine, vingtaine de villes qui sont en prise avec toute la planète et pas uniquement le pays dans lequel elles se trouvent. Cela signifie-t-il quelque chose pour un démographe, par exemple Paris est-elle une ville-monde?

«Il y a une quinzaine d'années, j'ai travaillé avec un groupe du Social Research Council, une importante organisation basée à New York, sur le thème des Global Cities qui a été traduit en français par "ville-monde". En fait, ce n'est pas le nombre d'habitants qui détermine ce statut mondial, mais par exemple le nombre de sièges sociaux de très grosses entreprises installées dans la ville-monde. Un

sociologue anglais a distingué deux sortes de citoyens sur terre : ceux qui vivent "somewhere", c'est-à-dire à un endroit précis auquel ils sont attachés pour diverses raisons, et ceux qui vivent "nowhere", qui sont mondialisés, qui prennent l'avion, qui ont un appartement à New York et puis un autre à Londres, etc. Je pousse la démonstration à l'extrême, mais il est vrai qu'un certain nombre de villes raisonnent à l'échelle mondiale et qu'on s'éloigne du schéma classique où la capitale aspire le reste du territoire national. Paris peut être considérée comme appartenant à cette catégorie. Au passage, un très intéressant urbaniste et géographe français, Laurent Davezies, a montré que, contrairement à ce qui a pu être dit, la région parisienne n'aspire pas du tout la richesse de la France mais redistribue la sienne, sa part de valeur ajoutée. Une partie du territoire français vivrait moins bien sinon. Par exemple, une ville comme Toulon serait nettement plus pauvre si Paris n'existait pas parce que sa population est composée en grande partie de retraités et de fonctionnaires, donc payés par l'État grâce aux recettes qu'il perçoit, notamment en région Île-de-France. Mais pour en revenir aux villes globales, aux réseaux de villes dont nous parlions, la ville-monde ajoute un niveau supplémentaire au sommet de la pyramide. On pourrait d'ailleurs insérer un niveau intermédiaire avec des villes européennes, comme Lyon par exemple qui a dépassé aujourd'hui le statut de ville régionale pour atteindre un niveau européen comparable à celui de Milan ou de Barcelone.»

Il y en a beaucoup des villes  
comme ça en France?

«Non, pas vraiment. Il y a Lyon donc, on pourrait ajouter Bordeaux à cause du vin, peut-être un peu Nantes, Toulouse qui se développe rapidement, notamment grâce à Airbus, Marseille évidemment qui a toujours été une ville semi-globale, mais sans doute pas Lille, concurrencée par Londres, Bruxelles et Paris, ni Strasbourg, même si cette dernière accueille des institutions européennes.»

## « EN FAIT, LA RÉGION PARISIENNE N'ASPIRE PAS DU TOUT LA RICHESSE DE LA FRANCE MAIS REDISTRIBUE LA SIENNE »

## « POUR PARIS, L'ANNEAU DES SEIGNEURS CONTIENT ÉVIDEMMENT BOULOGNE, NEUILLY MAIS AUSSI SAINT-MANDÉ À L'EST ET MONTREUIL AU NORD »

Autrefois on apprenait qu'une ville c'était toujours un centre avec à l'ouest des quartiers riches et à l'est des quartiers pauvres, est-ce toujours vrai ?

« C'est vrai et faux à la fois. Le géographe Jacques Levy a montré par exemple que le centre-ville est toujours un peu plus pauvre en moyenne et qu'il existe autour un "anneau des seigneurs", selon son expression, où l'on trouve les plus hauts revenus. Ensuite, la richesse décroît pour arriver aux cités de banlieue et à la zone périurbaine. À l'intérieur de ce schéma, il demeure un axe est-ouest mais celui-ci est en train de s'affaiblir et de céder le pas à la centralité concentrique décrite par Jacques Levy. Si on prend le cas de Paris, l'anneau des seigneurs contient évidemment des communes comme Boulogne, Neuilly mais il faut y ajouter maintenant, à l'est, une ville comme Saint-Mandé ou encore, au nord, des communes en train de se gentrifier. Je pense par exemple à Montreuil, à Aubervilliers. Dans beaucoup de villes dans le monde, le schéma concentrique tend à s'imposer. »

Tout au bout de la ville, il y a les quartiers difficiles, les cités, celles où se déroulent parfois des émeutes, dont on dit qu'elles sont des zones de non-droit. Qu'en dit le démographe ?

« Ce sont les zones de l'abandon, là où les immigrés arrivés dans les années 1960-70 se sont installés et qui se sont souvent dégradées ces dernières années. Il est d'ailleurs remarquable de constater qu'elles ont été dépassées, dans la radicalité liée à cet abandon des banlieues, par la crise des Gilets jaunes qui étaient issus des zones périurbaines, c'est-à-dire du dernier cercle, du dernier

anneau de la grande ville et des zones rurales en dépopulation. Il est intéressant de souligner que les cités, les quartiers n'ont pas soutenu les Gilets jaunes, tout comme les habitants des zones périurbaines n'avaient pas participé aux émeutes des banlieues en 2005. D'une manière générale, les cités ne sont pas les lieux les plus pauvres où l'on trouverait le niveau de revenu le plus bas, en revanche ce sont celles où il y a le plus de chômage. Il y a quelques années, j'avais étudié le niveau de revenu en fonction de la distance au centre-ville, et j'avais constaté qu'il fallait aller très loin en zone rurale pour trouver les revenus les plus bas. Mais les vraies disparités s'agissant de l'emploi ne sont pas entre cités ou banlieues plus favorisées dans une même zone urbaine mais plutôt entre les grands ensembles de population que constituent les régions. »

C'est-à-dire ?

« Si l'on prend l'ouest de la France, le taux de chômage global tourne autour de 6%, si on regarde du côté de l'ancienne région du Languedoc-Roussillon ce taux s'établit autour de 13-14%. Par exemple, le chômage est très faible dans le canton des Herbiers, en Vendée, puisqu'il est de 3,5% – soit un taux inférieur à celui de l'Allemagne – tandis qu'au nord de Montpellier, vers Alès, le chômage s'élève à 18%. »

Un peu comme dans la fameuse « diagonale du vide » qui traverse la France ?

« Non, le chômage n'est pas lié à la densité de population. La "diagonale du vide", cette zone très peu peuplée, part des Ardennes, traverse une partie de la Champagne – surtout la Haute-Marne – puis passe par la Nièvre avant d'arriver au Cantal puis descend vers le sud. Dans cette diagonale, le chômage est bien sûr élevé dans la partie nord en raison de la désindustrialisation mais quand on

## « IL EST INTÉRESSANT DE SOULIGNER QUE LES CITÉS, LES QUARTIERS N'ONT PAS SOUTENU LES GILETS JAUNES »



## « POUR EMMANUEL MACRON OU EDOUARD PHILIPPE, LA VOITURE CONSTITUAIT JUSTE UN ÉLÉMENT DE CONFORT COMME LE LAVE-VAISSELLE »

arrive vers le Cantal, justement, le chômage est faible. En revanche, au début du moins, le mouvement des Gilets jaunes était très lié à “la diagonale du vide” et donc à tous ces territoires pour lesquels la voiture est un élément central de la vie quotidienne. Pour comprendre ce mouvement, il faut revenir à l'idée de ce que j'ai appelé “le pacte implicite avec l'État”. L'État retirait peu à peu un certain nombre de services jugés trop coûteux de ces territoires et en échange il leur accordait une aide à la mobilité avec notamment la promotion du diesel, des routes bien entretenues, etc. Et puis en quelques mois, les atteintes à ce contrat se sont multipliées comme la limitation de vitesse à 80 km/h, la mise en cause du diesel, les menaces de renforcer les contrôles techniques et puis, goutte d'eau qui a fait déborder le vase, la taxe carbone sur les carburants. Tout tournait donc autour de la voiture, pour les “périurbains” qui en avaient besoin pour se rendre à leur travail comme pour ceux qui habitaient dans les zones “vides” qui l'utilisaient pour avoir accès aux services (hôpitaux, administrations, etc.). À Paris, les sphères dirigeantes ne pouvaient pas comprendre que la voiture puisse être à ce point importante dans les territoires. Pour Emmanuel Macron ou pour Édouard Philippe, elle constituait juste un élément de confort comme l'aspirateur ou le lave-vaisselle. Quoi qu'il en soit les Gilets jaunes n'appartenaient évidemment pas aux populations des centres-villes et pas davantage à celles des cités. Ce n'étaient pas les plus pauvres non plus, mais plutôt ce qu'on a appelé “les moyens-petits”, c'est-à-dire le bas de la classe moyenne. Les Gilets jaunes n'étaient pas des “urbains-urbains”, c'est certain.»

Mais les Gilets jaunes, c'est-à-dire une population hors des centres-villes et des banlieues, assez déclassée, mais pas parmi les plus pauvres non plus, n'ont-ils pas

défini un nouveau profil démographique en raison notamment de cette dépendance à la voiture?

«Non, pas vraiment. Il faut souligner aussi que la voiture, qui était à l'origine au centre du mouvement, n'était pas non plus un choix pour ces populations. C'était plutôt une manière d'optimiser leur situation. Par exemple, si une famille s'agrandit avec un enfant de plus, il lui faut trouver un logement plus spacieux et donc s'éloigner encore plus du centre pour aller là où le mètre carré est moins cher. Il faudra très souvent deux voitures pour satisfaire tous les besoins : les trajets des enfants vers l'école, les trajets des parents vers leurs lieux de travail, etc. Tout un dispositif dans lequel la voiture joue un rôle central. Au cours des dernières années, les Français ont optimisé leur train de vie en fonction de divers critères et il suffit qu'un élément se dérègle (une perte d'emploi, un divorce, un accident de santé) pour que tout se dérègle. Les Gilets jaunes ne sont pas forcément des personnes très pauvres mais plutôt des personnes fragiles, dont la vie est susceptible de basculer à tout moment. Cela n'en fait pas une catégorie démographique ou sociale. On ne peut plus raisonner en termes de classes sociales, il y a de multiples caractérisations de la société, chaque personne désormais n'a plus une seule et même identité liée à une classe sociale.»

Que mettriez-vous en avant aujourd'hui pour définir les grandes tendances démographiques d'un pays comme la France, notamment à travers ses villes et ses territoires?

«Si on passe en revue les fondamentaux, on peut dire que la fécondité diminue légèrement même si la France est encore en tête en Europe pour l'instant. S'agissant de la mortalité, il faut rappeler que les femmes françaises ont la quatrième espérance de vie, la plus élevée au monde et la première en Europe. Pour les hommes, c'est un peu moins bien mais l'espérance de vie se situe quand même dans le peloton de tête. En ce qui concerne la migration, il suffit d'aller sur le site de l'Insee pour voir que depuis 2008 le solde annuel moyen en France, donc la différence entre le nombre des entrées et des sorties, est de 60 000 personnes. C'est très peu, moins de un pour mille de la population. Par ailleurs le nombre d'étrangers sur le sol français tourne autour de quatre millions, à comparer aux trois millions de Français qui vivent à l'étranger. C'est aussi cela la mondialisation.»

## « LES SDF SONT UNE POPULATION ASSEZ RESTREINTE PUISQUE, SELON L'INSEE, ON EN COMPTE 140 000 EN TOUT »

Et la démographie des villes françaises présente-t-elle le même profil?

«Oui, bien sûr, et s'agissant des quatre millions d'étrangers dont je parlais, ils sont essentiellement dans les villes. Il faut souligner aussi que la France est le pays d'Europe où la mixité des unions est la plus importante. Les chiffres de l'Insee montrent ainsi que chaque année 10% des naissances en France sont des naissances dont les deux parents et donc les quatre grands-parents sont des immigrés. Par ailleurs, 60% des naissances sont des naissances dont les deux parents et les quatre grands-parents ne sont pas immigrés. Et donc pour les 30% restant, il y a au moins un parent ou grand parent immigré et un non-immigré. Ces évolutions concernent essentiellement les grands centres urbains qui, donc, se mondialisent rapidement, ce qui au passage n'a rien à voir avec le "grand remplacement" que certains dénoncent, notamment à l'extrême-droite. Dans le bassin parisien par exemple, la mixité est très importante. Elle est stabilisée mais à un très haut niveau puisqu'en Île-de-France 40% des immigrés en union vivent en union mixte.»

Parmi les populations liées à la ville, les riches, les pauvres, les périurbains, les immigrés, il faut aussi évoquer les SDF. Cette catégorie de gens qui vivent en ville mais dans la rue.

«Ils sont nombreux dans les villes, parce que, pour un SDF, il vaut mieux vivre dans une grande ville qu'en pleine campagne. Pour des raisons économiques évidentes. Autrefois ce n'était pas le cas, on les appelait les "chemineaux". Ils allaient de village en village, ils trouvaient des petits boulots, ils dormaient dans les granges. C'était un prolétariat rural qui était nombreux, maintenant cela n'est



plus possible pour un SDF. C'est une population heureusement assez restreinte puisque, selon une étude de l'Insee réalisée il y a cinq ans, on compterait 140 000 SDF en tout en France, certes 140 000 de trop.»

Dans vingt ans, dans un siècle, à quoi ressembleront les villes françaises?

«Pour le savoir, il faut regarder en arrière, voir comment les choses ont évolué au cours des derniers siècles. Si l'on prend les vingt plus grandes villes françaises à l'époque de Louis XIV, seize d'entre elles font encore partie des vingt plus grandes aujourd'hui. Autrement dit, le réseau des villes en France est solidement installé, ce qui ne veut pas dire que rien ne change. Par exemple, Rouen qui était la quatrième ville française sous Louis XIV a régressé depuis lors. Très peu de



## « LES JEUNES ENTRE 18 ET 28 ANS SE CONCENTRENT DANS LES GRANDES VILLES UNIVERSITAIRES OU DANS CELLES QUI REGROUPENT LES GRANDES ADMINISTRATIONS »

viles se sont donc introduites ensuite dans ce classement, comme Le Havre par exemple. Je pense que dans cent ans, les choses n'auront pas beaucoup bougé. Parce que démographiquement, une ville c'est lourd, avec une grande inertie. Le seul élément qui a vraiment changé ces dernières années et qui continuera peut-être dans l'avenir, c'est la pyramide des âges selon la taille de la ville. Maintenant les jeunes entre 18 et 28 ans sont concentrés dans les grandes villes universitaires ou de commandement (là où se trouvent les grandes administrations). Par exemple à Toulouse ou à Montpellier, cette classe d'âge dépasse les 10%. En revanche dans la Creuse rurale, on tombe à 2%. Le phénomène est massif: aujourd'hui la jeunesse réside dans les très grandes villes qui présentent des caractéristiques précises comme une implantation universitaire ancienne, un marché du travail dynamique, de la culture. Si l'on compare Montpellier et Nîmes, distantes de 60km seulement, la première attire beaucoup plus de jeunes que la seconde dont l'université est récente et petite et où il y a peu de sièges sociaux ou de laboratoires de recherche. Le phénomène est analogue entre Rouen et Le Havre, les jeunes vont à Rouen plutôt qu'au Havre. Ou encore Strasbourg et Mulhouse, il y a davantage d'habitants dans l'agglomération de Mulhouse mais les jeunes se dirigent vers Strasbourg. Souvent on remarque que les jeunes demeurent ensuite là où ils se sont initialement socialisés. Ils sont devenus adultes dans les grandes villes que je viens de citer et donc ils y resteront, même s'ils n'aiment pas trop la ville, même s'ils rêvent parfois de la quitter.»

Et les vieux?

«S'agissant des personnes âgées, tout dépend desquelles on parle. A 60 ou 65 ans, ils quittent souvent les villes. Ils sont par exemple nombreux sur le rivage de la Vendée ou sur la côte bretonne. Mais ça ne dure pas très longtemps. Quand ils atteignent 75 ou 80 ans, ils reviennent vers les villes moyennes et même, s'ils

## « LA FÉCONDITÉ QUI ÉTAIT PLUS FAIBLE AUTREFOIS EN VILLE QU'À LA CAMPAGNE EST MAINTENANT UN PEU PLUS FORTE EN ZONE URBAINE »

en ont les moyens, vers les grandes villes, essentiellement pour se rapprocher d'un centre médical de qualité. Si on dessine une carte de la proportion des plus de 75 ans par rapport à l'ensemble des personnes de plus de 60 ans, on voit apparaître le pourtour des villes. Il faut dire aussi que statistiquement on vit un peu plus vieux en ville. On doit noter un autre changement plus étrange, la fécondité qui était plus faible autrefois en ville que dans les zones rurales est maintenant un peu plus forte en zone urbaine. Ce qui signifie que la famille s'est accoutumée aux villes, d'autant que celles-ci se sont équipées en crèches, en écoles maternelles, etc. L'autre aspect important des métropoles est lié au marché du travail car, si un salarié trouve un emploi dans une grande ville, la conjointe ou le conjoint qui le suit aura beaucoup plus de chance d'en obtenir un que dans une petite agglomération ou commune. En revanche, l'installation dans une plus petite ville, à la suite d'une mutation par exemple, ne permettra pas au conjoint de retrouver facilement un travail parce que le bassin d'emploi est trop restreint. Or l'activité des femmes est passée d'un peu moins de 50% dans les années 1970 à 85% aujourd'hui et donc maintenant c'est un couple de travailleurs qui bouge, ce que l'Insee appelle les "biactifs" et cela favorise évidemment les grandes villes, les métropoles qui vont continuer à prospérer pour des raisons comme celle-là.»

Pourtant vous disiez qu'il y avait une sorte de retour au terroir et en même temps on évoque le magnétisme des villes qui attirent toujours autant. N'est-ce pas contradictoire?

«Non, ces deux tendances cohabitent, en fait. Le retour au terroir n'est de toute façon pas le fait de gens qui choisiraient de devenir agriculteurs. Ceux qui s'ins-

tallent dans les zones rurales, notamment du sud de la France, sont essentiellement des gens de la ville: des retraités, des personnes à mi-temps ou encore celles qui travaillent quotidiennement en ville mais ont choisi de vivre à la campagne dans un rayon de 50 à 60 km. Et ce mouvement revitalise les zones rurales. Mais encore une fois, il n'y a pas de généralités et ce n'est pas vrai dans tout le pays. Car si on regarde les migrations internes, la France est coupée en deux selon une ligne allant de Rouen à Genève en passant par Dijon. Tout le nord connaît un solde négatif avec davantage de personnes qui partent que de personnes qui arrivent. En revanche, le solde est positif dans toute la partie sud, en raison de ce qu'on appelle l'héliotropisme, l'attraction pour le soleil. Le Languedoc-Roussillon par exemple est la région où le taux de chômage est le plus fort, mais c'est celle qui a le solde migratoire positif le plus élevé. Ce paradoxe est alimenté par exemple par le phénomène des jobs d'été, ces jeunes sans grande qualification venus du nord-est qui exercent des petits boulots pendant la période estivale et qui finissent par rester. L'hiver, ils trouvent des emplois de gardiens de résidences secondaires ou bien ils apprennent les rudiments d'un métier artisanal (plombier ou électricien).»



Bone  
Boris

est historien, spécialiste de la ville au Moyen Âge.  
Il a beaucoup écrit sur Paris et la manière dont la capitale  
a évolué au fil des siècles.

# L'HISTORIEN

## AU FIL DES SIÈCLES, L'URBANISATION DU MONDE

# Boris Bove

*est historien, spécialiste de la ville au Moyen Âge.  
Il a beaucoup écrit sur Paris et la manière dont la capitale  
a évolué au fil des siècles.*

L'HISTORIEN  
AU FIL DES SIÈCLES ?  
L'URBANISATION DU MONDE





## « C'EST LE COUPLE DENSITÉ/DIVERSITÉ QUI PERMET DE PARLER D'UNE VILLE »

La ville pour un historien, c'est quoi ?

« La ville est évidemment très différente selon les époques et les civilisations mais, s'il fallait tenter une définition, je la prendrais du côté de la géographie. Je dirais que la ville, c'est avant tout une densité de population qui induit en elle-même une véritable diversité. C'est ce couple densité/diversité qui permet de parler d'une ville. Au Moyen Âge par exemple, on peut parler de ville dès 5 000 habitants pour peu que la diversité soit là. »

Faut-il des particularités géographiques pour que la ville apparaisse ?

« Pas forcément, mais on constate par exemple que la plupart des villes, 80 % dans l'espace européen, sont proches d'un cours d'eau pour des raisons assez évidentes d'approvisionnement et même, avant cela, de construction de la ville. Pour faire vivre la densité, il faut un approvisionnement et dans le monde pré-industriel, l'approvisionnement le plus sûr, le moins cher, c'est la voie d'eau. »

Maintenant que le cadre est planté, presque naturellement, presque obligatoirement, la ville grossit-elle au fil des décennies et des siècles ?

« Non, il y a une sorte de respiration de l'espace urbain qui alterne des moments de dilatation et des moments de rétractation, selon les circonstances politiques, économiques, démographiques. La dilatation de cet espace est un facteur de développement pour une civilisation, mais il peut y avoir des

## « AU MOYEN ÂGE, LA PESTE A PROVOQUÉ LA CONTRACTION DE L'ESPACE URBAIN, DE LA CHINE À LA BRETAGNE, PARCE QUE LA DENSITÉ FAVORISAIT L'ÉPIDÉMIE »

accidents. Par exemple, la peste a provoqué la contraction de l'espace urbain dans l'ensemble de l'Eurasie, de la Chine à la Bretagne parce que la densité était un facteur de faiblesse par rapport à l'épidémie. Il y a donc eu une longue période de rétractation des villes en Europe aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles sous l'effet de l'épidémie. Voilà un exemple lié à un accident puisque cette épidémie n'est pas causée par la promiscuité urbaine mais par un virus venu d'Asie centrale. Par ailleurs, il existe aussi des civilisations qui se sont développées sans disposer de villes au sens propre. C'est le cas de la civilisation du haut Moyen Âge qui se développe sans véritables centres urbains parce que les villes de l'Antiquité, les villes romaines, avaient périclité, s'étaient rétractées, étaient devenues l'ombre d'elles-mêmes. C'est notamment le cas de Rome qui pendant cette période du haut Moyen Âge flotte dans ses remparts. Certaines villes d'origine romaine meurent, même si la disparition complète d'une ville est très rare (par exemple Aregenua en Normandie, aujourd'hui le village de Vieux).»

Ces périodes de rétractation sont-elles liées aux périodes obscures, aux temps difficiles comme si les villes attendaient de meilleures conditions pour repartir de l'avant?

«C'est plutôt lié aux échanges. Dans les civilisations où les échanges sont très intenses, les villes se développent. Au haut Moyen Âge, la société est devenue très rurale, très autarcique aussi, les échanges existent toujours bien sûr mais ils sont réduits au minimum. La ville n'est donc pas vraiment utile et le pouvoir s'installe à la campagne, les élites sont propriétaires de grands domaines latifundiaires, elles possèdent des milliers d'hectares. Elles vivent en auto-

suffisance. Dans ce contexte, les villes se dépeuplent parce qu'il n'y a pas grand-chose à y faire et ceux qui y restent le font plus par inertie que par choix.»

Comment dans ces conditions la ville est-elle devenue le lieu même du pouvoir?

«La ville est devenue le lieu du pouvoir dans un deuxième temps. Ce qui a d'abord caractérisé la ville, c'est le développement économique grâce aux échanges. Le pouvoir finit par s'y installer parce qu'il y trouve des aménités, des possibilités qu'on ne trouve pas ailleurs et notamment des produits qui ne transitent que par les villes. Puis on y trouve des capitaux et des compétences, intellectuelles notamment. Donc pour toutes ces raisons, la ville redevient un pôle attractif. Il y a aussi, surtout en Europe, des villes de résidence ou des capitales qui sont créées ex nihilo parce que le roi ou l'empereur en a décidé ainsi. La ville est dessinée au cordeau à partir de rien avec la volonté d'en faire une capitale idéale. Parfois, elles restent dans les cartons comme les villes rêvées de la Renaissance italienne qui sont dessinées par des architectes. À la fin ce genre de ville est assez rarement réalisé.»

Justement l'Italie est l'exemple même d'un pays qui s'est développé grâce à ses villes, par ses villes.

«Oui, ce sont des cités-États qui apparaissent aux <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles en Italie à la faveur d'un essor sans précédent du grand commerce international, qui leur permet de se développer et de faire sécession, de s'émanciper de la

## « LA VILLE EST DEVENUE LE LIEU DU POUVOIR DANS UN DEUXIÈME TEMPS. CE QUI A D'ABORD CARACTÉRISÉ LA VILLE, C'EST LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE »

## « PARIS ET LONDRES NE SONT PAS D'ABORD DES CAPITALES, CE SONT D'ABORD DES PORTS FLUVIAUX »

tutelle du Saint-Empire romain germanique. Elles sont devenues si puissantes économiquement qu'elles peuvent résister à leur seigneur, en l'occurrence l'empereur. À cette époque, une ville comme Florence dispose du même budget que le roi de France Philippe le Bel. En revanche elle dispose d'un territoire mille fois plus petit et ne peut nourrir sa population que les cinq premiers mois de l'année, ce qui l'oblige à importer ensuite du blé. Mais l'importance de son budget lui permet de lever une armée ou de négocier une forme d'indépendance à l'égard de l'Empire. Toutefois le cas des villes italiennes est assez atypique, c'est plutôt une exception par rapport au reste de l'Europe.»

Si on s'intéresse maintenant aux deux plus grandes villes européennes, Paris et Londres, comment deviennent-elles les capitales de puissants États-nations?

«Paris et Londres ne sont pas d'abord des capitales, ce sont d'abord des ports fluviaux qui permettent le développement économique. De plus au Moyen Âge ou plus exactement avant la peste, il y a de grosses différences entre les deux villes, notamment démographiques, car Londres est une ville moyenne dont la population ne dépasse pas 80 000 habitants alors qu'à la même époque celle de Paris s'élève à 250 000 personnes au moins. Les deux villes sont des pôles économiques mais, au XIII<sup>e</sup> siècle, Paris est aussi un pôle



religieux avec un évêque, toute une hiérarchie ecclésiastique et aussi un pôle scolaire avec l'université, alors qu'en Angleterre les facultés sont à Oxford et à Cambridge. Il faut ajouter à cela la fonction de résidence royale qui fait de Paris une ville de cour. Paris devient une capitale à partir de Philippe Auguste. Au passage, la fonction capitale n'est pas la fonction curiale, on peut avoir des villes de cour qui ne sont pas des capitales et l'inverse. Donc toutes ces fonctions qui se sont accumulées à Paris expliquent ou contribuent à expliquer la réussite urbaine de la ville. Pourtant, au-delà de cela, cette réussite s'explique encore davantage par la densité démographique des campagnes du bassin parisien.»

Comment cela?

«C'est un phénomène très ancien qui remonte probablement au néolithique, soit 8000 ans avant notre ère. En fait, le bassin parisien géologique est très fertile et donc capable de nourrir des populations très importantes. Comme la ville se nourrit de l'immigration, c'est le bassin de peuplement qui fait la grande ville. Pour Paris, il s'agit donc d'un phénomène qui se joue bien avant le Moyen Âge.»



**« EN VILLE ON EST SOUVENT PLUS LIBRE  
DE FAIRE CE QU'ON VEUT QU'AILLEURS.  
C'EST VRAI SOUS TOUTES LES LATITUDES »**

Certains démographes, à l'instar d'Hervé Le Bras qui participe d'ailleurs à ce numéro d'Au Fait, expliquent que le bassin parisien a été de tout temps une région en avance sur les grandes évolutions historiques et politiques, comme la déchristianisation de la France.

«Oui, une sorte de laboratoire de la civilisation française. C'est assez mystérieux en fait et en désespoir de cause, l'explication première est peut-être la richesse du sol qui nourrit les populations, lesquelles, en se développant, favorisent les échanges, permettent l'émergence de la ville où apparaissent bientôt toutes sortes d'innovations.»

La ville est donc un lieu de développement, de progrès. Pourtant elle est aussi vue, au fil des siècles, comme un endroit de perte, toujours entre le bien et le mal. Comment cette idée s'installe-t-elle historiquement?

«Il faut sans doute distinguer deux niveaux: celui de la réalité et puis celui de l'idéologie ou du fantasme. Sur le versant du réel, la ville est avant tout un lieu d'échanges et donc de diversité qui permet le desserrement du contrôle social et des normes. Autrement dit, en ville on est souvent plus libre de faire ce qu'on veut qu'ailleurs. Et c'est un phénomène qu'on peut constater sous toutes les latitudes. En ville, les mœurs sont plus libres que

## « POUR LES JUIFS DE LA BIBLE, SODOME EST UNE VILLE DE PERDITION PARCE QU’ILS SONT UN PEUPLE DE PASTEURS RURAUX »

dans les zones rurales où le contrôle social est très étroit et la reproduction des normes à l'identique très forte. Alors que le brassage urbain induit une sorte de décalage qui permet l'évolution. La ville est ouverte aux expériences venues d'ailleurs tandis que le monde rural demeure en permanence dans une sorte d'innocence, entre guillemets. J'utilise ce mot parce qu'à des années-lumière du Moyen Âge, je me souviens d'une réflexion de l'écrivain François Bizot dans "Le Portail", lorsqu'il décrit l'entrée des Khmers rouges dans Phnom Penh en 1975. Il parle de leur "innocence" de campagnards. Pour eux, la ville c'est le lieu même du vice. Bien sûr, ce sont les chefs khmers rouges qui leur ont inculqué cette idée, mais sans difficulté car ils voient Phnom Penh comme la ville de l'argent et des mœurs libres, de tout ce qui les déroutent et les inquiète.»

Vous remarquerez d'ailleurs que souvent, pour décrire les villes comme des lieux de vice et de débauche, on les appelle Babylone...

«Ou Sodome...»

C'est ça. Parfois par exemple New York est surnommée Babylone et une récente série allemande sur le Berlin des années 30 s'appelait «Babylon Berlin»

«C'est toujours le même schéma. Pour les Juifs de la Bible par exemple, Sodome est une ville de perdition parce qu'eux-mêmes sont un peuple de pasteurs ruraux qui vivent de leurs troupeaux et n'ont aucune expérience de la diversité. De surcroît, la ville est le lieu où résident les pouvoirs qui les oppriment. C'est exactement la même détestation, la même méfiance que celles ressenties par les Khmers rouges. Dans l'occident médiéval, l'image négative de la ville est véhiculée par les moines – qui vivent au désert sur le modèle des ermites antiques et qui sont pétris de culture biblique.»

Par-delà ce clivage entre ruraux et citadins, la ville va finir par l'emporter...

«Oui, pour parvenir au <sup>xv</sup>e siècle à un monde que l'historien Patrick Bouche-ron appelle "l'archipel des villes". Et cet archipel finit par aboutir au monde d'aujourd'hui, où tout est ville. Au Moyen Âge, le rempart séparait très concrètement la ville de la campagne, puis peu à peu cette séparation a disparu jusqu'à devenir absolument invisible. L'archipel a progressivement absorbé dans son réseau toute la vie économique si bien que, dans sa grande majorité, la population mondiale vit aujourd'hui au fil de ce tissu urbain. Désormais, où que l'on soit, on appartient à ce réseau.»

En somme, ce réseau urbain a essaimé partout et est devenu ce qu'on appelle aujourd'hui la mondialisation. D'ailleurs, plus qu'une mosaïque de pays, la mondialisation est souvent décrite comme un ensemble de villes-mondes, de New-York à Shanghai, de Dubaï à Tokyo.

«C'est en effet la suite de «l'archipellisation» du monde. Au <sup>XV</sup>e siècle la peste, qui est un peu le marqueur de l'urbanisation, ne se diffuse pas partout et révèle les limites de la civilisation urbaine, elle ne pénètre pas le continent africain au-delà du Sahara, ni bien sûr l'Amérique. Ce sont les autorités urbaines qui ont inventé le principe de la quarantaine au <sup>XV</sup>e siècle. Ensuite les virus européens se répandent en Amérique centrale avec les conquistadors et provoquent l'effondrement démographique des populations (et des villes) indiennes. Mais le premier exemple de pandémie mondialisée



## « À PARIS, AU MOYEN ÂGE, 250 000 PERSONNES PARVENAIENT À VIVRE ENSEMBLE SANS S'ENTRETUER DANS UN PÉRIMÈTRE DE 180 HECTARES »

comparable à la peste noire a été la grippe espagnole en 1918, qui a fait 100 millions de morts et 5% de la population mondiale (à comparer avec les 75 millions pour la peste de 1346, mais qui représentaient 30% de la population!). Ce n'est pas un hasard si l'épidémie de Covid-19 est passée avant tout par les aéroports des métropoles, avec aux Etats-Unis, un épiceintre à New York..»

Vous avez écrit un livre qui s'intitule:  
«Paris, des parcelles aux pixels»,  
que faut-il comprendre?

«Il s'agissait d'un projet scientifique assez pointu, dirigé par Hélène Noizet, qui se proposait d'établir une cartographie numérique de Paris au Moyen Âge, donc de transformer en quelque sorte les parcelles des plans d'Ancien Régime en pixels. La grande difficulté de la cartographie classique, c'est que les cartes ne sont jamais superposables parce que jamais à la même échelle ou que les projections ne sont pas identiques. Là, il s'agissait de transformer tous les objets d'étude en data comparables et utilisables. Cette méthode a permis d'avancer dans de nombreuses directions et, concernant mes propres recherches, a permis de répondre à la question "qui gouverne la ville de Paris au Moyen Âge?". Qui fait en sorte que 250000 personnes parviennent à vivre ensemble sans mourir de faim, sans s'entretuer dans un tout petit périmètre de 180 hectares? Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'organisation de la ville est en fait très complexe: il y a d'abord le Roi qui domine théoriquement tout le monde. Il s'est installé en ville où il a placé son trésor financier mais il est loin de la dominer. Il y a en effet une douzaine de grands seigneurs, principalement ecclésiastiques, qui possèdent le sol. Mais qui est le seigneur principal, sachant qu'on en dénombre une vingtaine dans toute la ville? La plupart

sont des seigneurs fonciers liés à des monastères et la ville s'est développée peu à peu sur leurs terres. Au départ, ils n'appartiennent pas à la ville mais la dilatation de l'espace urbain sur leurs terres leur donne de facto une autorité sur les hommes qui y habitent. Enfin il y a les bourgeois, les marchands qui ont permis le développement de la ville en organisant les échanges économiques. Ces derniers ont d'autres impératifs que le Roi ou les seigneurs, ils veulent notamment que la circulation sur la Seine soit toujours garantie de telle sorte que les transports de marchandises puissent toujours avoir lieu. Tout cela est donc un peu confus mais, grâce à la mise en pixels de la cartographie parisienne, on découvre comment un ordre émerge finalement de cette complexité. Je me suis ainsi intéressé à la question de savoir qui, à cette époque, exerce les pouvoirs de police à Paris. Le Roi ou les seigneurs hauts justiciers? Au départ, celui qui exerce ce pouvoir de police, c'est le seigneur qui possède la parcelle où se sont produits les crimes et les délits. Mais il arrive souvent que les bagarres parfois mortelles – le grand classique de la ville moyenâgeuse – se produisent dans des rues, donc à la frontière entre deux seigneuries. Qui va intervenir alors? Qui va juger les contrevenants? On décide que ce sera le Roi. Et comme les seigneuries sont totalement imbriquées les unes dans les autres, dans les deux tiers des cas, l'arbitrage ne peut revenir qu'au Roi lui-même si, à cette époque, il ne possède pas plus de 10% du territoire de la ville.»

Ce qui donc accroît  
considérablement son autorité...

«C'est cela et c'est grâce à cette numérisation des parcelles de la ville et donc à une mise à plat des contours des diverses seigneuries qu'on a pu déterminer que dans les deux tiers des cas le pouvoir de police revenait au Roi et comprendre ainsi comment le pouvoir royal avait fini par s'installer

## « LE POUVOIR ROYAL A FINI PAR S'INSTALLER DANS LA VILLE AU DÉTRIMENT DES AUTRES POUVOIRS »

## « LA VILLE CONCENTRE LES EXPÉRIENCES DE GENS DIVERS, ET DE CETTE ALCHIMIE NAÎT LA CAPACITÉ À CRÉER DU NOUVEAU »

dans la ville au détriment des autres pouvoirs, alors que sa base foncière était limitée. Cette méthode de numérisation a permis aussi à l'historienne Caroline Bourlet de déterminer avec précision les niveaux de densité de population dans les différents quartiers du Paris médiéval. Notamment en superposant les données concernant ceux qui payaient l'impôt et celles sur les îlots d'habitation. Elle a pu ainsi découvrir que dans l'enceinte de Philippe Auguste la ville est très hétérogène puisque sur la rive gauche les densités de population sont celles des zones rurales, tandis que sur la rive droite, entre le Chatelet et les Halles, il existe des zones d'hyperdensité avec près de 1 500 habitants à l'hectare. Une densité comparable à celle du Paris industriel du XIX<sup>e</sup> siècle, avant Haussmann.»

La ville, c'est souvent aussi le lieu des révolutions, particulièrement en France, et de la transformation sociale. Pourquoi?

«Simplement parce que la contestation se développe là où se trouve le pouvoir. D'ailleurs, quand le pouvoir est à la campagne, ce qui est le cas au Moyen Âge quand le seigneur réside dans son château fort, la révolte est une jacquerie de paysans qui s'attaque au château et non à la ville voisine. Non, ce qui est plus systématiquement associé à la ville, c'est l'innovation qui est liée au couple densité/diversité que nous avons déjà évoqué. La ville concentre les expériences de gens divers, et de cette alchimie naît la capacité à créer quelque chose de nouveau. L'innovation, la nouveauté se nourrissent aussi, en ville, du temps dont disposent certains des habitants pour réfléchir. Ce qui est moins le cas à la campagne où chacun est absorbé par les travaux des champs liés au rythme des saisons. L'activité économique permet de produire des capitaux et de diversifier l'économie urbaine, par

spécialisation croissante des producteurs, en particulier dans le secteur artisanal qui confine, pour certaines filières comme celle du drap, à l'industrie. Une économie urbaine très diversifiée est aussi une condition nécessaire au développement des universités, qui ont besoin de libraires, de parcheminiers, de copistes... La concentration des capitaux en ville y favorise la possibilité de dégager du temps pour apprendre, mais aussi le développement du couple formé par le mécène et l'artiste ou l'artisan.»

Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, Paris est devenue la ville bourgeoise par excellence. Qu'en reste-t-il?

«Tout. La ville actuelle, dans les limites du boulevard périphérique, est une ville du XIX<sup>e</sup> siècle presque en totalité. Et c'est la révolution industrielle qui a accouché de cette ville dite haussmannienne, obligeant le pouvoir à la repenser entièrement pour l'adapter à la nouvelle donne économique. À aucun moment dans l'histoire de Paris, on a autant démoli et autant reconstruit, surtout en aussi peu de temps. Ce bouleversement est directement lié à l'explosion démographique qu'a entraînée la révolution industrielle ainsi qu'à la richesse immédiate qu'elle a engendrée. La masse de capitaux disponibles est telle que les investisseurs de l'époque ont les moyens d'entreprendre ce chantier pharaonique. Par ailleurs, comme il faut expulser à tour de bras les populations ouvrières des vieux quartiers centraux insalubres pour permettre aux constructions nouvelles de s'implanter, le pouvoir politique est mis à contribution. Et donc ce Paris du XIX<sup>e</sup> siècle est le produit de trois phénomènes: une crise sociale liée à la révolution industrielle, une masse considérable de capitaux disponibles et le pouvoir autoritaire de Napoléon III. Peut-être que cette restructuration sans précédent de Paris

## « PARIS, DANS LES LIMITES DU BOULEVARD PÉRIPHÉRIQUE, EST UNE VILLE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE PRESQUE EN TOTALITÉ »

## « QUAND 97 % DE LA POPULATION NE VIT PAS DE L'AGRICULTURE, CELA SIGNIFIE QUE 97 % DE LA POPULATION VIT DE LA VILLE »

n'aurait pas eu lieu si le régime avait été démocratique ou tout simplement respectueux du droit et de la propriété individuelle. Le Second Empire a réussi ce que la monarchie n'avait pas su faire. Le Louvre par exemple a mis des siècles à se construire parce que les rois étaient dans l'incapacité d'expulser les habitants concernés.»

Et ce modèle du Paris haussmannien s'est bien exporté!

«D'abord parce que c'est une grande réussite. Si on regarde le Paris actuel, toute la ville a conservé cette marque du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse des boulevards, des monuments, des places, etc. Sans parler du réseau d'égouts, des gares et de tant d'autres choses. Ce modèle a perduré pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui, dans le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle, on est encore à la lisière de ce modèle, même si les choses sont en train de bouger avec le Grand Paris.»

Et pour l'historien, ce Grand Paris, c'est une révolution ou une aberration?

«Le Grand Paris, c'est l'archétype du passage de la ville à l'urbain. Je m'explique: la ville, c'est un espace entouré de remparts, doté d'une identité très forte, politique, économique, culturelle, et qui s'oppose à la campagne; l'urbain, notion mise en avant par les géographes comme Françoise Choay, c'est un espace où il n'y a plus aucune différence entre la ville et la campagne, où tout est urbain. Quand 97% de la population ne vit pas de l'agriculture, cela signifie que 97% de la population vit de la ville.»



De la ville ou dans la ville?

«De la ville, car que ces populations habitent à la campagne ou pas est équivalent, elles sont en fait totalement connectées à la ville. Aujourd'hui, le Paris intramuros, celui qui se trouve à l'intérieur du périphérique – qui est une sorte de rempart moderne – représente l'ultime manifestation de la ville. D'une ville née autour du XII<sup>e</sup> siècle et qui est en train de disparaître au début du XXI<sup>e</sup>. Le Paris parvenu jusqu'à nous est un peu archaïque, tant au plan économique que politique. C'est une ville très belle, mais elle doit objectivement changer d'échelle, passer à une dimension mondiale. Le Paris historique s'est dissout dans l'urbain depuis des dizaines d'années; l'aberration, ce n'est pas le Grand Paris, c'est notre incapacité collective à repenser l'organisation de la population à l'échelle de la région parisienne (qui rassemble tout de même 18% de la population du pays). La ville de Paris décide de façon unilatérale de ce qui est bon pour elle, sans tenir compte



des populations qui vivent au-delà du périphérique, comme si elle ne faisait pas partie d'un ensemble organique beaucoup plus vaste. On commence désormais à prendre l'A86 comme référence pour certaines mesures de restriction de la circulation, mais les racines du Grand Paris vont au-delà!»

C'est une ville-monde?

«Bien sûr, quoiqu'on puisse interpréter cette question de façon très différente: fait-elle référence au polyglottisme, principalement upper class et européen, des enfants qui fréquentent le jardin du Luxembourg, ou celui, principalement *lower class*, asiatique ou africain, des <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> arrondissements? ou encore de l'incroyable image de marque de la ville dans l'imaginaire mondial, révélé à l'occasion de l'incendie de Notre-Dame?»

J'ai une question un peu bizarre  
dans la foulée: la grande ville est-elle  
l'un des facteurs du développement  
du modèle capitaliste dans le monde?

«Oui, évidemment à travers les acteurs de l'économie qui se retrouvent tous en ville. De façon plus précise, on pourrait dire que les acteurs de ce développement ont été de tout temps les bourgeois, qui sont étymologiquement les habitants du bourg et qui, de siècle en siècle, ont façonné la ville à travers leurs activités marchandes. Cela commence avec Bruges ou Florence, et cela

**« PARIS DÉCIDE DE FAÇON UNILATÉRALE  
DE CE QUI EST BON POUR ELLE, SANS TENIR  
COMPTE DES POPULATIONS QUI VIVENT  
AU-DELÀ DU PÉRIPHÉRIQUE »**

## « PARIS A TOUJOURS PRÉSENTÉ DE MULTIPLES VISAGES, INDUSTRIEL, FINANCIER, INTELLECTUEL, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE »

se poursuit avec Londres et New York. Paradoxalement, dans le cas de Paris, la ville est toujours vue comme une grande capitale, comme un emblème de la vie intellectuelle, mais rarement comme un centre économique. Pourtant, c'est une ville industrielle sur le temps long. Par exemple, au XIII<sup>e</sup> siècle Paris est une ville où des centaines de tisserands produisent des tonnes de draps qui s'exportent partout. Mais ce commerce du drap parisien est peu connu alors que tout le monde connaît les villes drapières des Flandres à la même époque. Au XIX<sup>e</sup> siècle Paris est aussi une ville très industrielle avec un très grand nombre de fabriques qui produisent toutes sortes de biens, mais cette ville-là se cache derrière celle des grands monuments qui font sa réputation comme la Tour Eiffel... alors même que la Tour Eiffel est justement un produit industriel. En fait, Paris a toujours présenté de multiples visages, industriel, financier, intellectuel, artistique, scientifique, qui ont fait d'elle une capitale globale sans qu'on puisse mettre en avant un aspect en particulier, comme ce fut sans doute le cas avec Londres, capitale financière et industrielle avant tout. D'ailleurs cette espèce de surdétermination de Paris a conduit à une hypertrophie de la capitale face au reste du pays, le fameux "désert français".»

Donc, pour paraphraser une chanson célèbre, «Paris sera toujours Paris»...

«Sans doute mais, en même temps, Paris n'a cessé de changer. Par exemple, dans l'Antiquité Paris est une préfecture secondaire, la principale étant Sens, en Bourgogne, qui est la capitale de la province. C'est pour cela qu'il y a alors un archevêque à Sens et pas à Paris. À cette époque, Paris est essentiellement une ville-pont parce que, grâce aux deux îles, on peut franchir facilement la Seine. Au Moyen Âge, Paris devient une ville portuaire comme

le montre la réorientation est-ouest de l'habitat et de l'activité économique, à la différence d'ailleurs de la ville romaine qui était axée nord-sud avec le pont au milieu. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville bourgeoise, on l'a dit, est à la fois une ville-fabrique et une ville-monument.»

Et au XXI<sup>e</sup> siècle?

«Intramuros, Paris s'est incontestablement transformée en ville-musée. C'est à la fois une ville à vocation politique, une capitale et une ville touristique. Les ministères et les musées en somme. Et s'il y a encore des habitants, c'est juste miraculeux, d'autant que les prix de l'immobilier se chargent de les faire partir. À terme, on peut se demander s'il ne restera pas les habitants des ministères d'un côté et les élites mondialisées de l'autre. D'ailleurs, l'une des caractéristiques de Paris sur le temps long, c'est l'appréciation sans fin des prix immobiliers. Du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, et en dehors bien sûr des périodes de crise économique ou de guerre, ils n'ont pas cessé de monter. Ce phénomène s'accompagne de surcroît d'une concentration de plus en plus marquée du foncier entre très peu de propriétaires. Les Parisiens sont traditionnellement locataires et leurs propriétaires sont de moins en moins nombreux, les bâtiments sont possédés par très peu de gens. Mais en même temps, à Paris comme dans les autres villes occidentales, la spéculation foncière a favorisé le développement de la ville en permettant l'accumulation de capitaux. En résumé, durant l'Ancien Régime où le crédit était illicite, c'est grâce à la rente immobilière qu'on a pu investir dans le commerce. C'est une rente productive, à la différence de l'image que la littérature donne des rentiers au XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans les livres de Balzac, à la différence peut-être aussi de la rente aujourd'hui qui est souvent une rente stérile sans débouché économique réel.

## « INTRAMUROS, PARIS S'EST TRANSFORMÉE EN VILLE-MUSÉE. ET S'IL Y A ENCORE DES HABITANTS, C'EST JUSTE MIRACULEUX »

## « À QUAND UN MAIRE UNIQUE POUR L'ÎLE-DE-FRANCE ? »

Dans le futur, ces villes européennes, comme Paris, Berlin ou Londres, sont-elles condamnées à être des musées pour les touristes et des pied-à-terre pour les ultra-riches ?

« Les grandes villes européennes ont toujours été des lieux qui attiraient les très riches de la planète, en revanche la muséification de la ville est une caractéristique très parisienne. D'abord parce que l'architecture de Paris se donne à voir comme un théâtre à ciel ouvert, avec ses perspectives, ses boulevards, ses places, etc. ; ensuite parce que Paris a été très peu touchée par les destructions des dernières guerres. On peut remarquer par exemple que les choses ne se sont pas du tout passées de la même manière à Londres et à Paris durant la Seconde Guerre mondiale. Côté français, on craint avant tout que le conflit abîme la ville. Les responsables politiques sont prêts à lâcher le pays pourvu qu'on ne touche pas à Paris. Dès qu'il y a un problème, ils se déplacent à Bordeaux ou en Afrique du nord. À Londres, ils tiennent bon et acceptent finalement que les bombardements allemands détruisent une grande partie de la ville.

Oui, d'ailleurs dans un autre registre, les tours à Londres sont au centre de la ville, à Paris elles sont en périphérie, à la Défense, ou dans des quartiers excentrés comme la place d'Italie ou Beaugrenelle.

« En effet à Londres, les destructions de la guerre ont permis de repenser tout l'urbanisme du vieux centre urbain, la City, tandis qu'à Paris les grandes opérations d'urbanisme ne peuvent avoir lieu que dans des friches, des zones insalubres ou peu densément habitées.

Pourrait-on dire alors que la guerre permet aux villes de se régénérer ?

« Non, pas forcément, nous avons tous en tête des exemples de reconstruction ratée. En outre, l'un des effets majeurs de la Première Guerre mondiale, c'est la destruction des centres-villes de nombreuses agglomérations européennes et cette destruction du capital immobilier explique en partie l'affaiblissement de la vieille Europe face aux États-Unis. Ce qu'on peut dire en revanche, même si cela peut sembler un peu cynique, c'est que les guerres font faire l'économie de la destruction du bâti ancien qui, en temps de paix, est parfois difficile à réaliser. Donc la guerre offre la possibilité, à condition qu'il y ait ensuite du temps, des projets et des capitaux, de repartir à zéro et d'innover. Mais il n'y a pas qu'elle, les régimes autoritaires aussi permettent cette rénovation forcée, on l'a dit à propos du Paris du Second Empire, on pourrait en dire tout autant s'agissant des grandes villes chinoises que l'expansion économique alliée au régime communiste a totalement transformées, probablement pour le meilleur comme pour le pire. La grande question de la ville, c'est de savoir comment se développer, se transformer, créer les bâtiments et les infrastructures nécessaires à ces innovations dans un espace déjà saturé de constructions et de propriétaires. Il ne faudrait pas déduire de ce qui précède que seuls les guerres et les régimes autoritaires sont capables de transformer les villes. Les démocraties le peuvent évidemment, et c'est la fonction de certains organes de l'État. Mais il faut aussi avoir les outils politiques adaptés, par exemple un redécoupage électoral, pour négocier la rénovation urbaine et, dans le cas du Grand Paris, nous avons clairement pris du retard. À quand un maire unique pour l'Île-de-France ? »



Marie  
Moralet

Elle a publié de nombreux articles sur Paris.  
Elle a travaillé sur les cultures féminines et urbaines.  
Elle est ethnologue. Ses travaux

# L'ETHNOLOGUE URBAINE

## LES TRIBUS CITADINES

**Anne Monjaret** est ethnologue. Ses travaux portent notamment sur les cultures féminines et urbaines. Elle a publié de nombreux articles sur Paris.

L'ETHNOLOGUE  
URBAINE  
LES TRIBUS CITOYENNES





**« LES PREMIERS ETHNOLOGUES  
URBAINS ONT ABORDÉ LA VILLE  
EN SE TOURNANT PLUTÔT VERS  
LES POPULATIONS PAUVRES,  
IMMIGRÉES SOUVENT »**

Que nous apprend l'ethnologie  
urbaine sur la ville ?

«En France, l'ethnologie urbaine est née dans les années 1960-70. Colette Pétonnet est l'une des pionnières de cette discipline. Elle était assistante sociale de formation et son premier terrain d'étude en France fut les bidonvilles de Nanterre. Plus tard, à la fin des années 1980, Martine Segalen consacra une recherche aux Nanterriens, en se focalisant davantage sur l'analyse des identités. Il est intéressant de voir que ces premières études, qui installent l'ethnologie urbaine dans le champ de la recherche sociale, portent sur des zones en marge de la société. Colette Pétonnet n'a pas cherché à étudier d'abord le cœur de la ville, ce qu'elle fera plus tard en s'intéressant par exemple au cimetière du Père-Lachaise. Pour le dire vite, les premiers ethnologues urbains ont abordé la ville en se tournant plutôt vers des populations pauvres, immigrées souvent. Parallèlement, ces ethnologues se sont aussi intéressés à l'artisanat urbain. Ils observaient ces métiers comme ils l'avaient fait auparavant dans les communautés rurales qui constituaient leur principal sujet de recherche jusque-là. Par exemple, les soyeux installés sur les pentes du quartier de la Croix-Rousse à Lyon ou encore les artisans du meuble dans le faubourg Saint-Antoine à Paris.»

Aujourd'hui les ethnologues urbains sont-ils arrivés au centre-ville, sur la place principale?

«Oui, on peut dire cela, mais en réalité ils n'ont jamais cessé de s'intéresser aux marges. Ils ont surtout élargi leur approche en travaillant sur les populations venues d'ailleurs, les immigrés qui se sont installés dans différents quartiers de Paris, et ont fini par les caractériser : les quartiers maghrébin, indien, africain, turc, asiatique. Ainsi Anne Raulin, ethnologue urbaine, s'est intéressée à l'installation des Asiatiques dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Et l'ensemble de ces travaux a permis d'établir une sorte de cartographie à travers le prisme des différentes communautés. Tout récemment, la sociologue Sylvie Tissot a étudié les quartiers gays dans des villes comme Paris et New York. Ensuite, le phénomène de gentrification a poussé les chercheurs à observer les transformations des vieux quartiers parisiens. Je pense à Belleville et à la réappropriation des boutiques par les artistes ou à l'arrivée d'une population plus aisée économiquement, qualifiée de "bobo". Mais il en est de même du Marais, de Montmartre. De cette façon, les chercheurs ont regardé la ville sous d'autres angles. C'est l'évolution de la société qui amène le chercheur à modifier la focale de ses recherches. À titre personnel, j'ai suivi exactement cette démarche. J'ai commencé par me saisir d'un sujet, la fête de la Sainte-Catherine et la tradition des catherinettes. Au départ je n'avais pas établi de lien avec la ville, mais peu à peu l'ethnologie urbaine m'a rattrapée.»

**« LE PHÉNOMÈNE DE GENTRIFICATION A POUSSÉ LES CHERCHEURS À OBSERVER LES TRANSFORMATIONS DES VIEUX QUARTIERS PARISIENS »**

**« LA SAINTE CATHERINE RACONTE COMMENT DES OUVRIÈRES QUI TRAVAILLAIENT TRÈS DUR ÉTAIENT AUTORISÉES UNE FOIS PAR AN À S'EMPARER DE LA VILLE »**

Rappelez-nous ce que sont ces catherinettes?

«Ce sont des jeunes filles célibataires de 25 ans, considérées en âge d'être mariées, qui vénèrent leur sainte patronne. C'est aussi la fête corporative des couturières. Elle a lieu le 25 novembre et concerne principalement les maisons de haute couture ainsi que les grands magasins, et les banques, etc. C'est une fête très ancienne et, jusque dans les années 1950-60, il y avait ce soir-là de nombreux bals, des concours de chapeaux, objet rituel qui était remis à la catherinette. Dans les années 1920, des courses relais de Montparnasse à Montmartre étaient même organisées et, dans un tout autre registre, des processions et des messes avaient lieu dans le quartier du Sentier. La fête envahissait les rues de la capitale.»

Qu'est-ce que cela racontait sur la ville?

«Cela racontait comment des ouvrières, des jeunes femmes, qui travaillaient très dur dans des ateliers de couture où le contrôle s'exerçait sur elles de façon permanente, étaient autorisées une fois par an à s'emparer de la ville. Cette fête connaissait souvent des dérapages dans la rue. Un peu sur le modèle séculaire du carnaval qui permet au peuple de se laisser aller une fois par an. Un désordre pour mieux revenir à l'ordre. Lors de la Sainte-Catherine, les étudiants, notamment ceux des Beaux-Arts, étaient de la fête aussi et débarquaient dans les quartiers populaires et dans les quartiers où étaient implantés des ateliers de la haute couture. Les débordements étaient tels que les préfets sont souvent intervenus pour interdire les monômes

## « LA VILLE NE SE RÉDUIT PAS À L'ÉTUDE DE SON ARCHITECTURE (...) ELLE PEUT ÉGALEMENT S'ÉTUDIER À TRAVERS L'USAGE QUE SES HABITANTS EN FONT »

estudiantins. La Sainte-Catherine était donc l'occasion d'une vaste réappropriation de la ville par les ouvrières et les étudiants. À partir de là, je me suis intéressée à une autre forme de réappropriation de la ville, celle que permet la mode, notamment à travers la flânerie sur les boulevards, au fil des rues et des avenues. La mode est faite pour se montrer, pour paraître, un peu sur le modèle de ce qu'on appelle en Italie la "passeggiata". Il y a en ville tout ce phénomène de la marche, de la déambulation dans la rue qui est un élément absolument spécifique au mode de vie urbain, qu'on ne trouve pas dans les sociétés rurales. Si je me suis intéressée à la marche, c'est au détour d'une étude concernant les figures féminines ouvrières et parisiennes du XIX<sup>e</sup> siècle : la "grisette", la "cousette", le "trottin", puis la "midinette" (dont, au passage, la définition a changé aujourd'hui). Elles ont inspiré de nombreux peintres, sculpteurs, écrivains. Ces femmes qui travaillaient dans la mode, étaient soucieuses de leurs toilettes même si celles-ci étaient souvent très modestes. Elles marchaient dans les rues pour se montrer. L'une des figures les plus caractéristiques était le trottin, une petite ouvrière qui trotte dans toute la ville pour livrer chapeaux et robes. Dans les représentations, les gravures, les tableaux, elle est reconnaissable à sa boîte mais aussi au "marcheur" qui la suit, souvent non loin d'elle pour la regarder, peut-être pour engager la conversation. Il peut s'agir d'un ouvrier mais souvent aussi d'un fils de famille, d'un bourgeois. Aujourd'hui, on parlerait de drague. Voilà une manière d'observer la ville par des biais, par des détournements, comme celui du trottin et du marcheur qui forment finalement un couple typique de la ville, typique et éternel. La ville ne se réduit pas à l'étude de son architecture, aux politiques d'aménagement, de grands travaux qui la modifient en permanence et sont décidés d'en haut, elle peut également s'étudier par le petit bout de la lorgnette. La ville peut



être comprise à travers l'usage que ses habitants en font, la manière dont ils se l'approprient. Cette approche permet d'aborder très vite les questions sociales : les ouvrières et les étudiants, les filles qui marchent et les fils de famille qui les suivent, etc.»

Malgré tout, avec la midinette, la grisette, on est très loin de la société actuelle...

«Oui, mais en même temps ces figures nous ramènent à la question du patrimoine. On débouche sur une problématique très contemporaine traitant des usages du passé au présent. Car l'une des questions centrales dans une ville comme Paris aujourd'hui a trait à la façon dont ces traditions, comme

la Sainte-Catherine ou les usages de la ville liés à la mode, sont réutilisées, réinterprétées. Elles le sont à travers ce qu'on raconte aux Parisiens et aux touristes mais aussi à travers ce que les Parisiens d'aujourd'hui en font. D'ailleurs, les grands magasins n'ont jamais oublié la tradition des catherinettes avec chapeaux et coiffures excentriques, cultivant une image nostalgique qui permet de vendre une certaine idée de Paris aux touristes, qui permet de vendre le passé au présent. Une démarche qui s'applique à de nombreuses villes dans le monde.»



## « DANS LES RESTAURANTS BRANCHÉS DE LA RUE OBERKAMPF OU DU CANAL SAINT MARTIN, LES CODES DES CAFÉS D'AUTREFOIS SONT REPRIS À TRAVERS LA DÉCORATION »

Un fantasme en somme, un Paris totalement recréé qui n'a rien à voir avec le quotidien de ses habitants...

«Oui et non à la fois. Pour les Parisiens, ces traditions, ces images, ces histoires sont aussi leur Paris. Ils savent que c'est artificiel mais en même temps, c'est en écho avec ce qu'ils sont. Par exemple, dans les restaurants branchés des quartiers où les Parisiens sortent le soir, je pense à la rue Oberkampf ou au canal Saint Martin, les codes des cafés d'autrefois sont repris à travers la décoration, les vieilles publicités au mur, l'ardoise pour indiquer le plat du jour, le tablier du patron en coutil noir, etc. Cette relation au tourisme, aux éléments qui symbolisent Paris aux yeux des visiteurs, s'accompagne donc dans le même temps d'un autre regard des Parisiens eux-mêmes, et pour eux-mêmes, sur leur propre ville.»

Pour l'ethnologue, le tourisme est un véritable enjeu pour une ville comme Paris.

«Oui. D'ailleurs la municipalité ne s'y trompe pas, une de mes doctorantes a par exemple obtenu une bourse de la Ville de Paris finançant une étude sur les relations entre les Parisiens et les touristes. Elle s'intéresse notamment à la gestion des tensions qui apparaissent entre ces deux groupes et elle étudie les stratégies des uns et des autres pour apaiser ces tensions. En

## « AUJOURD'HUI, L'ASPECT FESTIF DE LA VILLE EST SANS DOUTE DOMINANT »

fait ces sujets posent la question de l'appropriation de la ville, autrement dit qui "fait" la ville: les touristes, les habitants qui y vivent, ceux qui y travaillent mais n'y habitent pas forcément. La réponse concerne bien sûr un peu tout le monde. L'ethnologue urbain va s'intéresser à tous ces groupes, il va les suivre de l'intérieur pour mieux appréhender les changements et les tensions. Encore une fois, comme il le ferait sur le terrain "ordinaire" de l'ethnologie traditionnelle.»

Il s'intéresse donc aux usages de la ville, mais quels sont aujourd'hui les principaux usages de la ville?

«La question est vaste. Pour répondre à votre question, je vais recourir de nouveau à ce concept de réappropriation, c'est-à-dire comment on fait sienne une ville. Aujourd'hui, l'aspect festif de la ville est sans doute dominant. Il y a beaucoup de publications par exemple sur la fête dans la ville, qu'il s'agisse d'espaces urbains dédiés à la fête, à la vie nocturne ou de fêtes plus institutionnelles comme la Nuit Blanche à Paris ou le Festival des Lumières à Lyon (voir à ce sujet la dernière publication de la revue Socio-anthropologie "Éclats de fête" dirigée par Emmanuelle Lallement). La fête structure de plus en plus les villes. On peut citer aussi toutes ces nouvelles pratiques des pique-niques au bord de l'eau pour le déjeuner ou le soir à l'occasion de rassemblements où chacun, des jeunes surtout, apporte sa contribution. C'est très frappant le long du canal Saint-Martin à Paris. Faire la fête en ville est aujourd'hui le meilleur moyen de l'amadouer, de la domestiquer. Mais il existe une multiplicité d'autres usages de la ville et on peut partir des lieux pour les décrire, les examiner et non pas uniquement s'intéresser aux populations qui les fréquentent, y vivent. Ainsi nous revenons autrement aux usages et aux usagers. Pour un numéro de la revue "Ethnologie française" ("Le Paris des ethnologues, des lieux, des hommes" – 2012/13), j'avais demandé par exemple à différents chercheurs de choisir un lieu et de travail-

ler sur ses usages, que ce soit celui des grands magasins ou encore de la Tour Eiffel, le lieu le plus symbolique, le plus mondial de Paris. Certains se sont attachés à l'usage contemporain des cafés parisiens ou encore du métro. Ou encore à des lieux tout à fait anonymes comme, par exemple, un immeuble parisien. Quels sont les usages qu'en font les habitants, les passants, les locataires, les propriétaires, les agences immobilières? Comment y vit-on? Un peu sur le modèle de "La Vie mode d'emploi" de Georges Perec mais bien sûr à la manière d'un ethnologue qui s'intéresse aux pratiques quotidiennes de ceux qu'il observe. Moi-même, j'ai travaillé sur les squares et sur ces statues qu'ils abritent et que l'on finit par ne plus voir. Quelque part tous ces "objets" ethnologiques construisent Paris en permanence à travers des pratiques constamment renouvelées. Par exemple, si on s'arrête un instant sur les cafés de Belleville, le travail qui a été effectué à leur propos montre l'existence de différentes vagues d'habitants qui sont arrivés successivement mais qui se côtoient encore dans ce quartier: les bistrotiers des bougnats auvergnats, bois et charbon, puis les cafés maghrébins après la guerre d'Algérie et ensuite les communautés asiatiques ou encore les artistes, les peintres qui investissent les lieux à leur manière. Autrement dit, le quartier n'a pas cessé de changer de physionomie au fil du temps. Et il est resté quelque chose de chacune de ces périodes. Il y a aujourd'hui à Belleville des familles issues de "l'immigration" auvergnate qui reviennent au métier de bistrotier mais autrement.»

Comme une sorte de nostalgie des temps anciens?

«En effet, mais en surfant sur toutes les nouvelles tendances liées à l'économie durable ou des concepts comme le locavore ou le véganisme, sans oublier la défense de l'environnement. Autrement dit, nous observons en

## « FAIRE LA FÊTE EN VILLE EST AUJOURD'HUI LE MEILLEUR MOYEN DE L'AMADOUER, DE LA DOMESTIQUER »



## « DANS BEAUCOUP DE QUARTIERS PARISIENS AUJOURD'HUI, DES ASSOCIATIONS S'EMARENT DES ARBRES DANS LA RUE POUR PLANTER FLEURS ET LÉGUMES AUTOUR DU TRONC »

ville une sorte de retour aux origines, à la ruralité initiale, une recherche de bien-être collectif à l'heure où les tensions sociales sont prégnantes quotidiennement. Montmartre, le haut de la butte, incarne assez bien cette nouvelle dynamique qui insiste sur l'idée de village, un village avec son église, des vignes, ses ruelles pentues, etc. Ce phénomène renvoie également à la thématique de la nature en ville : les jardins partagés, les potagers urbains, la végétalisation, etc. Dans beaucoup de quartiers parisiens aujourd'hui, des associations s'emparent des arbres dans la rue pour planter fleurs et légumes autour du tronc.»

D'ailleurs, la ville encourage toutes ces pratiques puisqu'on peut aujourd'hui faire des demandes de subventions pour la végétalisation d'une devanture de commerce ou d'un espace face à un immeuble. Donc après la fête, la nature est l'un des grands axes de réappropriation de la ville?

«Tout à fait. La nostalgie peut en être un troisième. Dans de nombreux quartiers, on se réapproprie des lieux, des monuments anciens tombés en déshérence, en désuétude. À Paris, je pense aux ateliers d'artisans ou au cinéma Le Louxor à Barbès, qui n'était plus qu'une grande carcasse abandonnée et qui, grâce notamment à un comité d'habitants extrêmement déterminés, est redevenu le cinéma qu'il avait été autrefois avec ses décorations égyptiennes dedans et dehors. Et ce retour a dynamisé autrement les lieux,

ce carrefour créant plus explicitement une mixité sociale. Même si d'autres repères du quartier se meurent, je pense par exemple à l'enseigne Tati, symbole marchand de Barbès. On peut se demander si cette volonté des habitants et de la municipalité de réhabiliter des lieux, de les remettre sur le chemin de leurs usages anciens, n'a pas à voir avec le développement durable, avec la réutilisation de l'ancien. Une sorte de mélange, de syncrétisme entre la nostalgie et le recyclage qui peu à peu définirait la ville d'aujourd'hui. Mais là où cela devient complexe, c'est que ces phénomènes s'accompagnent aussi d'une gentrification certaine des quartiers populaires combinée au développement du tourisme. Le Louxor est donc à la fois une nostalgie et un recyclage qui, in fine, peut attirer des catégories socio-professionnelles supérieures et des touristes.»

Oui, on retrouve là les débats et les polémiques autour de la transformation de Paris en musée, l'éloignement des classes populaires au-delà du périphérique, voire plus loin encore avec le Grand Paris...

«En effet, Paris se vide depuis des décennies et ses habitants ne sont plus uniquement les Parisiens ou les provinciaux qui ont pris racine. Aujourd'hui, on rencontre de nouvelles populations qui font de Paris une autre ville, de loisir plus que de travail. Ce sont éventuellement des étrangers qui achètent des résidences, des pied-à-terre à Paris, parce qu'ils y reviennent régulièrement ; ce sont également les touristes de passage qui se logent dans les

## « UNE SORTE DE MÉLANGE, DE SYNCRÉTISME ENTRE LA NOSTALGIE ET LE RECYCLAGE QUI PEU À PEU DÉFINIRAIT LA VILLE D'AUJOURD'HUI »

## « IL EXISTE DES QUARTIERS POPULAIRES QUI ONT L'AIR D'EN ÊTRE MAIS QUI NE SONT PLUS QU'UN DÉCOR »

innombrables Airbnb de la ville. Au total, cela fait pas mal de logements vides une grande partie de l'année. On peut dire par ailleurs que, même si l'éloignement des classes populaires n'est pas nouveau, le Grand Paris, en repoussant les frontières plus loin encore, oblige à se poser la question de la place laissée à ces classes dans la capitale. Toutes ces transformations urbaines ne sont pas sans incidence sur la vie quotidienne des habitants et ce phénomène est aussi, et même très largement, l'un des objets de l'ethnologie urbaine. Quand on modifie l'espace urbain, que ce soit un quartier, une rue, un immeuble, on touche aux habitudes, on modifie un paysage. Quelles sont les répercussions pour les habitants dans leurs usages de la ville? Quelles sont les conséquences pratiques pour eux, des conséquences qui peuvent les conduire au départ, les poussant au-delà des zones périphériques ou ailleurs en France?»

### Y a-t-il encore des quartiers populaires à Paris?

«Certains répondront "oui", mais on peut aussi se demander si la restructuration, la réhabilitation de certains quartiers parisiens ne créent pas une ambiance, une atmosphère plutôt qu'une réalité. Des quartiers populaires qui ont l'air d'en être mais qui ne sont plus qu'un décor et dont le prix au mètre carré est prohibitif. Belleville ou Ménilmontant sont en quelque sorte réinterprétés. Mais la réalité sociale peut nous rattraper. Par exemple, le quartier des Abbesses, sur la butte Montmartre, est un secteur devenu tellement touristique qu'il n'est plus possible de faire semblant, on est passé à une autre histoire, pourtant ces habitants cultivent encore le goût d'antan. Dans d'autres cas, le quartier résiste à la gentrification ou la gentrification ne prend pas. Pour quitter un peu Paris, je pense par exemple au quartier



du Panier à Marseille qui était censé devenir un lieu de "bobos", mais qui n'a pas réussi la mue qui lui avait été assignée. À Belleville ou Ménilmontant, on n'en est pas encore à la gentrification ou à la touristification massives mais, encore une fois, pour l'ethnologue la question se pose de savoir à quoi les habitants de ces quartiers s'identifient, quelle histoire est la leur dans ces lieux à l'apparence populaire. Même si curieusement on retrouve parfois des histoires de clochers, avec des habitants qui défendent leur "village". Même si, plus curieusement encore, certains habitants de catégories socio-professionnelles supérieures de ces quartiers y sont viscéralement attachés, comme si c'était leur histoire. C'est le cas à Montmartre alors que Montmartre n'est plus Montmartre depuis longtemps. Ainsi l'expression des frontières entre le "village" montmartrois et Paris est encore très présente. Montmartre a été un territoire caractérisé par son fameux "maquis" immortalisé par des peintres dont il nous reste les tableaux. Progressivement la butte s'est urbanisée. Et on peut se demander si aujourd'hui le joli "village"

n'a pas été vendu au tourisme mondial via le cinéma, notamment avec le film de Jean-Pierre Jeunet, "Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain", sorti en 2001 et qui a littéralement changé en musée de plein air la butte. Pourtant, même si aujourd'hui Montmartre est considéré par beaucoup de gens comme un décor, l'attachement partagé à ce lieu résiste. Quand on interroge les habitants actuels, ils disent qu'ils se sentent "de là-haut", de la colline de Montmartre qui domine Paris.»



## « “LE FABULEUX DESTIN D’AMÉLIE POULAIN”, SORTI EN 2001, A LITTÉRALEMENT CHANGÉ LA BUTTE EN MUSÉE DE PLEIN AIR »

Oui “de là-haut” mais aussi “de la haute”, si j’ose dire, vu le prix du mètre carré encore une fois...

«Mais cela n'empêche pas les habitants de jouer le jeu. Tout le monde joue le jeu, même si c'est un jeu. Tout cela pour dire que malgré la gentrification, Paris garde des quartiers et qu'il existe une force dans ces quartiers. La valorisation forte du patrimoine matériel et immatériel contribue à ce mouvement contemporain.»

On a l'impression d'une sorte de simulacre. Ce qui doit d'ailleurs être le cas dans d'autres grandes villes comme Londres ou New York ou, en France, comme Bordeaux ou Lyon. À Lyon par exemple, ce genre de phénomène peut s'appliquer à la Croix-Rousse, le quartier des Canuts...

«Je crois qu'il y a de cela. Une sorte de mise en scène de la ville liée à son histoire et à ce que chacun en connaît à travers les livres, le cinéma, la presse, les fêtes, la culture en général. C'est le cas à Lyon par exemple avec la Fête des Lumières. À Bordeaux aussi sûrement, comme si la capitale du vin devait jouer en permanence, voire surjouer, son personnage. Bien sûr, cette mise

## « AUJOURD'HUI L'UN DES GRANDS OBJETS D'ÉTUDE DE L'ETHNOLOGIE URBAINE, C'EST L'ÉTUDE DES CIRCULATIONS : CELLES DES HOMMES, DES MARCHANDISES, DES TRAFICS »

en scène n'est pas forcément visible au quotidien, dans la vie de tous les jours, mais le mécanisme général est en effet celui-là. Peut-être aussi que cette mise en abîme dans le passé est le moyen pour les villes de se sauver elles-mêmes, celles qui ne bénéficient pas d'une histoire, d'un "storytelling" assez fort, finissant par s'effacer, comme oubliées.»

Le Grand Paris n'est-il pas un moyen  
de sortir de ce jeu en intégrant  
justement de nouvelles populations, de  
nouveaux lieux, de nouvelles histoires?  
C'est ce que disent ses initiateurs...

«Pour l'instant le Grand Paris est avant tout une affaire politique de territoire, de circulation. Il est question surtout de penser les flux de telle sorte que la population de cet immense espace géographique se déplace de façon plus souple. Mais pour rendre possible cette circulation, il faut déplacer encore plus loin les populations vivant sur ces territoires en transformation. Finalement n'y a-t-il pas une vraie contradiction entre la volonté d'améliorer les déplacements des diverses populations concernées et la nécessité de les réinstaller ailleurs pour y parvenir? Si je résume de façon certes un peu caricaturale, cela consiste à dire aux gens: "On va vous créer une gare pour faciliter vos déplacements mais, pour la construire, on va devoir détruire les quartiers dans lesquels vous vivez et vous reloger bien au-delà." Dans des zones où justement il n'y a pas de gares.»

Au final, ce Grand Paris, ce sera  
un lieu de mixité ou de relégation?

«Tout le monde souhaite que ce soit un lieu de mixité mais je crains que cela soit fort long et difficile avant d'y parvenir. Pourtant la greffe de la mixité prend parfois, par exemple le MAC VAL, le musée d'Art contemporain du Val-de-Marne installé à Vitry, s'est peu à peu intégré à cette banlieue ouvrière, mais au début cela n'a pas été simple, cela a pris du temps. Le projet du Grand Paris porte aussi en lui cette volonté d'exporter la culture vers de nouveaux territoires en facilitant les déplacements vers les musées, les universités, les équipements culturels mais pour que cela marche, il faut que les populations restent sur place. Ces transformations nous obligent à regarder autrement les banlieues, à penser leur valorisation, à sortir du parisianisme.»

Cette circulation accrue, facilitée  
est-elle liée aussi à la mondialisation  
qui imprime une mobilité générale?

«Bien sûr. D'ailleurs aujourd'hui l'un des grands objets d'étude de l'ethnologie urbaine, c'est l'étude des circulations en général, celles des hommes, des marchandises, des trafics, légaux et illégaux. En gros, comment tout se déplace dans l'espace urbain. À Marseille par exemple, il y a beaucoup de recherches sur tous ces flux de circulation.»

À vous entendre, on a l'impression  
que la ville aujourd'hui se résume  
à trois grands groupes que l'ethnologue  
se charge d'étudier: les immigrés,  
les touristes et les «bobos».

«Ce n'est pas faux. Évidemment, le contexte est plus complexe et les travaux plus diversifiés. Il reste qu'autrefois la ville était essentiellement composée d'ouvriers, de bourgeois, d'artisans et de fonctionnaires. Aujourd'hui, ces groupes sont beaucoup moins présents, du moins sous ces formes-là. En somme, la classe ouvrière, ou plus exactement les classes ouvrières qui ne sont plus si présentes à Paris, se retrouvent dans les banlieues où il y a toujours

## « APRÈS LES ATTENTATS, APPARAÎT UN USAGE NOUVEAU DE LA VILLE, CELUI DE LA RÉACTION, DE LA RÉSISTANCE COLLECTIVE »

des petits boulots, des couches populaires, des classes moyennes en cours de déclassement, etc. À la trilogie que vous mettez en avant, bobos-touristes-immigrés, il faut ajouter les SDF et les précaires, ceux que la ville rejette et que l'on trouve aux marges de l'espace urbain comme porte de la Chapelle ou dans le métro à Paris. La présence de SDF ou de migrants en grand nombre, je pense à Calais par exemple, change la ville ainsi que la vie de ses habitants. Ce contexte pousse l'ethnologue urbain à se poser des questions sur la cohabitation de toutes ces populations, comment les bobos, les touristes, les autres groupes en général cohabitent-ils ou pas avec les plus précaires, les plus démunis? Bien sûr, il faut distinguer toutes ces catégories, migrants, SDF, précaires, car elles ont toutes une spécificité. Pour l'ethnologue, ces sujets renvoient donc à la question de la marge dans la ville qui a toujours existé, ces populations à la marge que souvent les autres groupes ne voient même pas mais qui sont bel et bien constitutives de la ville.»

J'ai vu que parmi les numéros de la revue «Ethnologie française», il y en avait un consacré aux attentats. Pour un ethnologue urbain, l'attentat en ville est-il un sujet d'étude?

«Oui, il y a eu de nombreuses études lancées, notamment après les attentats de "Charlie Hebdo" et du Bataclan. Ces événements ont également amené les chercheurs, ethnologues, sociologues et historiens à revenir sur des attentats comme ceux du 11 Septembre 2001 à New York ou ceux de Madrid en 2004 pour procéder à leur comparaison. Ils se sont intéressés notamment à leurs répercussions sur l'usage de la ville. Les habitants ont exprimé par leur présence dans les espaces publics leur opinion face aux drames. Ils se



sont une fois de plus réappropriés les villes concernées pour dire quelque chose sur les attentats qui avaient été perpétrés et, ce faisant, ils ont en quelque sorte inventé un usage nouveau de la ville, celui de la réaction, de la résistance collective.»

Paris a vécu un événement historique avec l'incendie de Notre-Dame. Que raconte cet incendie selon vous?

«Il faut savoir qu'une vaste étude vient d'être lancée, soutenue à la fois par le CNRS et le ministère de la Culture. Elle va bien sûr embrasser les questions techniques, architecturales que posent la rénovation de l'édifice. Mais les anthropologues ont été interpellés pour réfléchir sur des sujets apparemment

plus éloignés, comme la manière dont l'incendie a été ressenti par les Parisiens, par les touristes ou par ceux qui regardaient l'incendie en direct à la télévision dans le reste du pays et dans le monde. L'idée est de prendre en compte toutes les dimensions de cet événement. Par exemple, certains chercheurs vont s'intéresser aux artisans qui seront sollicités mais sous un angle anthropologique. Autrement dit, que signifie, pour un artisan d'aujourd'hui, la reconstruction partielle d'une cathédrale du Moyen Âge édifiée par des "confrères", certes très lointains, mais dont il est l'héritier? D'autres chercheurs vont étudier la manière dont la presse s'est emparée



**« JE VAIS TRAVAILLER SUR LE LIEN  
DES PARISIENS, TOUTES CONFESSIONS  
CONFONDUES, AVEC NOTRE-DAME.  
SUR LES SOUVENIRS QUE CET INCENDIE  
A FAIT REMONTER À LA SURFACE »**

de la question dès les premières minutes de l'incendie. La durée de ce projet de recherche collective est de cinq ans au moins, ce qui va permettre un travail en profondeur et d'étudier toute l'évolution du sujet, notamment le débat sur les modalités de la reconstruction : à l'identique ou pas, avec quels matériaux, etc. D'autres chercheurs encore vont se pencher sur la problématique des dons qui ont afflué immédiatement : qui donne, qui ne donne pas et pourquoi. Pour ma part, je vais travailler particulièrement sur le lien qu'entretiennent les Parisiens, toutes confessions confondues, avec Notre-Dame et, dans l'ordre symbolique, sur les souvenirs que cet incendie a fait remonter à la surface. Cette lecture de l'événement va nous ramener à la ville et ses usages rituels et ordinaires. Là encore, il sera possible de mieux comprendre le fonctionnement de la ville elle-même, ce qu'elle est devenue.»

Par exemple dans les commentaires le soir même et les jours suivant l'incendie, la référence au roman de Victor Hugo, à ses personnages, Esmeralda ou Quasimodo, a été permanente...

«Tout à fait, cela fait partie des souvenirs que j'évoquais. Mais il n'y a pas qu'Hugo, on pourrait ajouter le sacre de Napoléon, la libération de Paris, les funérailles de de Gaulle, Pompidou, Mitterrand. Cette étude va permettre d'étudier toutes ces références historiques, diverses selon les gens.»

## « SOUVENT DES PETITES VILLES CHERCHENT À S'EN SORTIR GRÂCE À LA CULTURE, TOUJOURS ET ENCORE LA CULTURE »

D'une manière générale, une ville est-elle faite de références, de souvenirs qui la constituent dans la mémoire des habitants ou de ceux qui la visitent ?

« Bien sûr, une ville est un lieu de références, tissé de symboles. De ce point de vue, pour Paris, la Tour Eiffel est exemplaire. On n'y échappe jamais. Elle est tout à la fois un monument matériel et un lieu imaginé nourri de fantasmagorie. »

À l'inverse, il y a en France de plus en plus de villes, petites ou moyennes, qui semblent disparaître. On pourrait presque dire qu'elles s'effacent. Je pense à ces bourgades de 5000 à 10000 habitants dont le centre est vide, mort, où il n'y a plus aucun commerce, que des grandes surfaces autour des ronds-points extérieurs...

« C'est vrai, mais paradoxalement, ces villes commencent à attirer une nouvelle population, notamment de jeunes, d'abord parce que les prix de l'immobilier sont sans commune mesure avec les grands centres urbains. Mais aussi parce que ces jeunes cherchent des terrains d'expérimentation pour une vie plus saine, plus en accord avec la nature, un peu comme dans les années 1970 mais, à leurs yeux, avec davantage d'urgence. Ces initiatives ont quelque chose du militantisme. Ce n'est pas vraiment une alternative mais plutôt un besoin essentiel. Réussiront-ils à redynamiser ces lieux un

peu morts ? C'est la grande question car tout est quand même affaire d'emplois, de liaisons, de communications, précisément ce qu'offrent les grandes villes. Il y a une chose qu'il faut noter malgré tout : souvent ces petites villes cherchent à s'en sortir grâce à la culture. Toujours et encore la culture. Et parfois ça marche, je pense à la Piscine à Roubaix ou au Louvre à Lens. Des musées, des lieux de culture qui aident à fabriquer des références nouvelles quand les anciennes sont parties en fumée comme celles associées au travail du textile ou de la mine. Ces politiques de décentralisation culturelle rappellent d'ailleurs les politiques d'éducation populaire d'autrefois, l'idée étant d'aller vers plutôt que de faire venir. On installe ici ou là des antennes de grandes institutions pour reconnecter ces lieux oubliés au réseau global. Par exemple, à Tourcoing, l'Institut du monde arabe vient d'installer une antenne de ce type. »

Il y avait aussi ce projet d'implanter une annexe de la Villa Médicis dans le 9-3.

« Oui, mais la redynamisation de la ville par la culture peut trouver ses limites. Les populations locales sont-elles vraiment intéressées par cette culture "importée" entre guillemets ? Ne crée-t-on pas plutôt un lieu de culture supplémentaire pour les grandes villes ? Après tout le Centre Pompidou de Metz est à portée de train ou de voiture de Paris, de Bruxelles et des grandes villes allemandes. Et puis parfois l'échec est là. Par exemple, on peut considérer que la gentrification artistique de Belleville n'a pas eu lieu. On ne peut pas dire que ce quartier se soit imposé comme le nouveau lieu des galeries d'art à Paris. »

## « UNE VILLE EST UN LIEU DE RÉFÉRENCES, TISSÉ DE SYMBOLES. DE CE POINT DE VUE, POUR PARIS, LA TOUR EIFFEL EST EXEMPLAIRE. ON N'Y ÉCHAPPE JAMAIS »

## « POUR L'ETHNOLOGUE, LE JARDIN DE VILLE PERMET UNE FORME DE "RETOUR À LA TERRE" DANS L'ESPACE URBAIN »

Dans un autre domaine, l'une des tendances lourdes des dernières années concerne la végétalisation de la ville. À la fois pour des raisons d'environnement évidentes mais aussi pour rendre la ville plus vivable, plus douce, moins "ville" finalement. Qu'en dites-vous?

« Nous avons déjà un peu abordé la question, mais je vais faire un petit détour pour répondre et relater ce qui pourrait paraître une anecdote. J'ai travaillé il y a plusieurs années sur les jardins dans les hôpitaux parisiens. En particulier à Boucicaut, Broussais et Laennec qui comptaient, parmi leur personnel technique, des jardiniers et qui étaient en train de fermer leurs portes au moment de l'enquête parce qu'il était prévu de les fusionner dans le nouvel Hôpital européen Georges-Pompidou. Or à Pompidou, il n'était pas envisagé de créer des jardins puisqu'il en existe un en face de l'établissement, le parc André-Citroën. Par conséquent, les aménageurs ne voulaient évidemment pas de jardiniers. Mais l'équipe d'ethnologues dont je faisais partie a réussi à expliquer qu'un hôpital sans jardin, sans nature, ce n'était pas possible, pas vivable. Quand on est malade mais aussi quand on est soignant, il faut avoir la possibilité de vivre les changements de saison, de rester lié au rythme de la nature, même à travers une fenêtre donnant sur un jardin. Nous avons donc fini par persuader l'administration de l'AP-HP que ces jardins étaient nécessaires, et il y a maintenant un jardinier pour s'occuper des plantations à l'intérieur comme en extérieur. Cette anecdote est plus importante qu'elle n'en a l'air car elle oblige à revenir sur la place des jardins et la vertu du jardinier dans les hôpitaux et à se rappeler qu'autrefois les hôpitaux de l'AP-HP avaient des jardins et des serres qui produisaient légumes et fleurs, des jardins de simples, médicinaux, des jardins d'agrément. Des jardins

souvent immenses comme celui de la Pitié-Salpêtrière. Les jardiniers qui s'en occupaient étaient la plupart du temps des pupilles de la nation qui avaient été pris en charge et formés à ce métier par l'AP-HP. Autrement dit, il existait toute une économie sociale qui liait nature et éducation, emploi et utilisation des ressources locales. Au fur et à mesure que le foncier a pris de la valeur à Paris, l'AP-HP a revendu ses terrains vus comme des sources de revenus et tout ce système s'est peu à peu défait. Il y a donc eu durant des siècles une tradition jardinière des hôpitaux qui ont marqué la ville de leur empreinte, de leur "végétalisation" justement. Une nature hospitalière, pourrais-je dire. Les squares de Paris participent eux aussi de cette présence de la nature au cœur de la ville. Pour l'ethnologue, le jardin de ville n'est d'ailleurs pas qu'un lieu de verdure, il est également un lieu d'échanges, de sociabilité et de socialisation. Il permet une forme de "retour à la terre" en ville. Et il est intéressant de constater qu'au moment où certains citadins reviennent justement à la terre en s'installant à la campagne, d'autres, qui résident toujours en ville, veulent retrouver le goût de la terre à l'endroit où ils vivent. Ce double mouvement est le signe d'une vraie tension à l'égard de la ville. »







Antoine  
Frérot

est PDG du groupe Veolia, leader mondial  
des services collectifs. Pour lui, une entreprise  
doit intégrer les préoccupations  
environnementales à ses objectifs.

# LE RESSOURCEUR

**RECYCLER LA VILLE,  
ANTICIPER SES BESOINS**

# Antoine Frérot

*est PDG du groupe Veolia, leader mondial  
des services collectifs. Pour lui, une entreprise  
doit intégrer les préoccupations  
environnementales à ses objectifs.*

LE  
RESSOURCIEUR

ANTICIPER SES BESOINS  
RECYCLER LA VILLE,





## « IL FAUT QUE LES VILLES SOIENT MOINS SOUMISES AUX ALÉAS, MOINS FRAGILES, MOINS EXPOSÉES AUX DIFFICULTÉS »

Pour vous, quels sont les enjeux de la ville aujourd'hui?

« Ils sont multiples, et depuis toujours, mais je crois qu'ils sont en train de se modifier. Je dirai donc que la ville doit d'abord être plus agréable à vivre qu'autrefois, ensuite qu'elle doit être plus résiliente à l'égard des difficultés qu'elle peut être amenée à traverser, plus sobre aussi dans ses consommations, plus inclusive vis-à-vis de l'ensemble des populations qui s'y trouvent et enfin la ville doit être mieux connectée. »

Tout un programme! Quand vous dites résiliente, à quoi pensez-vous?

« Il faut faire en sorte que les villes soient moins soumises aux aléas, quels qu'ils soient d'ailleurs, moins fragiles, moins exposées aux difficultés en cas de dysfonctionnement. »

Vous voulez parler d'accidents industriels par exemple, comme à Rouen en France avec l'incendie de l'usine Lubrizol?

« Oui, tout à fait. Mais il faut aussi que les villes soient mieux équipées, mieux armées face à certains phénomènes naturels comme les inondations. Ou encore à l'égard d'accidents économiques comme des faillites ou une décroissance brutale centrée sur une seule activité. »

## « LES VILLES DOIVENT ÊTRE PLUS SOBRES EN EAU, EN ÉNERGIE, EN MATIÈRES PREMIÈRES »

Oui, on peut penser à la crise de l'industrie automobile qui a dévasté une ville comme Detroit aux États-Unis...

«D'une manière générale, il faut faire en sorte que les villes soient plus résistantes à tout ce qui peut les agresser, et c'est à des entreprises comme Veolia d'imaginer les voies pour faire face à ce genre de difficultés.»

La sobriété que vous évoquez comme l'un des enjeux des villes a trait à leur consommation, j'imagine?

«Oui, les villes doivent être plus sobres en eau, en énergie, en matières premières. Par exemple, une ville consomme bien sûr beaucoup plus d'eau ou d'énergie qu'une zone rurale, mais elle consomme aussi bien plus de matières premières par habitant. Il faut donc aller vers plus de sobriété. Comment? Essentiellement en multipliant les usages d'une même ressource.»

C'est-à-dire?

«Par exemple, en réutilisant toute l'énergie qui, en ville, sort par les cheminées, celles des habitations comme celles des usines et des bureaux. Cette énergie part en fumée, c'est le cas de le dire, il est impératif de la réutiliser en la recyclant.»

Sobre et résiliente d'accord, mais inclusive?

«Une ville doit absolument chercher à tenir l'essentiel de la promesse urbaine (eau, électricité, chauffage), y compris à l'égard des populations les plus précaires, les plus pauvres. Pour que la solidarité, l'inclusion soient réelles, nous proposons des solutions partagées avec les pouvoirs publics. Par exemple en région parisienne, où nous sommes le principal prestataire (Paris exceptée), les municipalités ont mis en place toute une série d'obligations contraignantes afin que les populations les moins favorisées puissent bénéficier d'un service d'eau minimal. Mais beaucoup de ces populations ne le savent pas, c'est pourquoi en lien avec des associations, des entreprises solidaires, nous avons construit toute une démarche qui permet à ces populations d'être informées de leurs droits à l'égard de l'eau.»

Comment une entreprise comme la vôtre peut-elle se développer en incluant tout ce que vous venez de décrire: la sobriété, la résilience, l'inclusion?

«En proposant aux villes des services multiples. Pour l'eau potable par exemple, on peut se contenter de systèmes très simples comme à Montréal où la moitié de l'eau est perdue en raison de très nombreuses fuites ou, avec plus de sophistication, comme à Singapour où l'eau recyclée fournit ce qu'on appelle "l'eau pure" à l'ensemble des entreprises de haute technologie.»

## « IL FAUT RÉUTILISER TOUTE L'ÉNERGIE QUI SORT PAR LES CHEMINÉES, CAR ELLE PART EN FUMÉE, C'EST LE CAS DE LE DIRE »

## « SAVEZ-VOUS QU'UNE BOUTEILLE EN PLASTIQUE RECYCLÉ RELÂCHE 70 % DE GAZ À EFFET DE SERRE EN MOINS »

Mais en général, ces préoccupations, liées à l'économie des ressources, à leur réutilisation, sont davantage celles des responsables publics, des élus que des entreprises privées, non ?

« Mais nous ne faisons que proposer l'exécution de services, nous ne les décidons pas. Simplement nos propositions se font sur la base de technologies nouvelles, d'innovations. Par exemple, nous avons proposé à la ville de Nice de produire l'énergie nécessaire à son réseau de transports en commun à partir de la chaleur des égouts. »

Et les grandes questions environnementales comme le réchauffement climatique nourrissent vos réflexions en tant qu'entreprise ?

« Le sujet des émissions de gaz à effet de serre, responsables de ce réchauffement, est typiquement une question sur laquelle l'entreprise veut apporter des solutions. Il faut déjà savoir que si les solutions que nous proposons s'agissant de l'eau, des déchets, de l'énergie, étaient entièrement mises en œuvre, on pourrait réduire l'impact des émissions de gaz à effet de serre de 30% environ. Quelles sont ces solutions ? D'abord, l'efficacité énergétique, notamment celle des bâtiments et des industries, ensuite le recyclage. Qu'il s'agisse par exemple des plastiques ou des métaux. Savez-vous qu'une bouteille en plastique recyclé relâche 70% de gaz à effet de serre en moins par rapport à une bouteille plastique vierge ?



Les déchets émettent forcément de la pollution, que vous les enterriez ou que vous les brûliez, il est donc préférable de les réutiliser, de les recycler afin que cette énergie polluante devienne une énergie utile. »

L'autre question que l'humanité va devoir affronter dans les décennies qui viennent, c'est la raréfaction de l'eau. Une eau largement dilapidée par les villes. Que proposez-vous ?

« Vous avez raison en disant qu'à l'avenir les villes seront en grande partie responsables des difficultés en matière d'eau. Car cette raréfaction viendra – en plus des conséquences du réchauffement climatique – de l'augmentation

des usages et des besoins et ceux-ci sont avant tout urbains. Je crois que les solutions passeront d'abord par la lutte contre le gaspillage mais aussi par une adaptation technologique à cette raréfaction. Autrement dit, il faudra des systèmes qui utiliseront moins d'eau mais pour le même usage. Les techniques du goutte à goutte pour l'agriculture, notamment périurbaines, sont déjà très efficaces. Là encore, il faudra aller davantage vers le recyclage des eaux usées. Car si on fait l'effort de collecter la totalité de l'eau utilisée pour la recycler, on obtient immédiatement trois avantages: 1 – on ne pollue plus, 2 – on dispose d'une ressource qui augmente en même temps que les usages, 3 – la ressource est disponible là où on en a besoin.»



## « POUR L'EAU, LES SOLUTIONS PASSERONT PAR LA LUTTE CONTRE LE GASPILLAGE ET UNE ADAPTATION TECHNOLOGIQUE À LA RARÉFACTION »

Je venais voir le PDG d'une entreprise du CAC 40 et j'entends un discours d'écologiste!

«Mais notre métier est totalement lié à l'environnement. D'ailleurs, dès 1920, notre entreprise traitait les eaux usées. Depuis, nous avons élargi le champ de nos activités. Alors il est vrai que notre intervention concernant la rareté des ressources est beaucoup plus récente mais tout cela va toujours dans le même sens, encore une fois l'environnement est notre domaine d'action. Les écologistes, comme Nicolas Hulot ou la jeune Greta Thunberg, mettent les problèmes qui surgissent en exergue, à nous de chercher des solutions pour pouvoir au moins les atténuer, voire les résoudre.»

Pour un industriel comme vous, il y a donc un vrai intérêt à écouter le mouvement civil et associatif à propos des questions d'environnement?

«Mais pas qu'eux, tous les acteurs économiques ayant des activités polluantes ont intérêt à chercher des solutions pour gérer leur pollution. Tous ceux qui ont la gestion des villes en charge aussi. Et nos clients eux-mêmes nous sollicitent quand de nouveaux problèmes se posent, parfois dans l'urgence. Par exemple, la ville de La Nouvelle-Orléans a fait appel à nous au moment de l'ouragan Katrina. Il fallait trouver rapidement des solutions concernant la gestion de l'eau ou la mise en sécurité d'endroits clés de la ville.»

## « LE POT DE YAOURT EN POLYSTYRÈNE, ON NE SAIT PAS LE RECYCLER À DES COÛTS CORRECTS »

Les dernières décennies ont vu apparaître des déchets informatiques ou électroniques, tous ces vieux ordinateurs, ces téléphones obsolètes qui se retrouvent aujourd'hui dans des décharges. Comment gérez-vous ces nouveaux déchets ?

« D'abord en France, ils ne se retrouvent pas du tout sur des décharges. Nous avons été la première entreprise au monde à ouvrir, à Angers, une usine destinée aux déchets électroniques. L'année dernière, nous avons implanté en Provence un centre destiné au recyclage des seuls panneaux solaires. Enfin, Veolia a ouvert en Moselle une usine de retraitement des batteries de voitures électriques qui commencent à arriver avec le décollage de ce marché. Bien sûr il y a encore des déchets ultimes comme les terres rares et il faut poursuivre les recherches pour pouvoir les extraire de façon compétitive, au meilleur coût. Mais s'agissant des batteries des voitures électriques, qui contiennent du lithium et du cobalt, nous savons désormais recycler le lithium à des coûts inférieurs à ceux des Chinois qui sont pourtant les troisièmes producteurs de ce métal au monde après les Australiens et les Chiliens. »

Ces usines recyclent-elles la majorité des déchets électroniques en France ?

« Près de 99% du volume des batteries de voitures électriques sont traités. Pour les déchets électroniques et informatiques, c'est 80% du poids ou du volume qui sont recyclés. S'agissant des panneaux solaires, une grande partie du panneau est traitée mais pas la carte électronique. »

Et le plastique ?

« La pollution par les déchets sauvages a explosé ces dernières années et, comme ces plastiques ne sont pas biodégradables, ils restent dans la nature très longtemps. Aujourd'hui, on sait recycler industriellement les cinq principales sortes de plastique mais pour certains ce n'est pas encore possible. C'est le cas du pot de yaourt en polystyrène par exemple, on ne sait pas le recycler à des coûts corrects. »

Et c'est surtout un problème pour les villes qui sont submergées par les déchets en plastique, pots de yaourt en tête...

« Les vrais enjeux résident dans la commercialisation des 80% de plastiques qu'on sait recycler. Comment convaincre les industriels d'utiliser nos plastiques recyclés qui sont encore un peu plus chers que les plastiques neufs ? Il faut trouver des clients et on se heurte encore à beaucoup de réticence de la part des utilisateurs de plastique. Le plastique vierge émet pourtant beaucoup de CO<sub>2</sub>. Les plastiques recyclés deviendront vraiment compétitifs le jour où on fera payer le carbone des plastiques neufs, aux alentours de 30 euros la tonne.

L'autre problème, c'est celui des déchets de plastique qui ne sont pas collectés mais abandonnés dans la nature et qui finissent dans les océans, créant ces continents de plastique à la dérive. Au départ, ils viennent des villes où ils sont peu ou mal collectés et rejoignent la mer via les rivières et

## « AU DÉPART, LES DÉCHETS DE PLASTIQUE VIENNENT DES VILLES OÙ ILS SONT PEU OU MAL COLLECTÉS »



## « DANS CES GRANDES VILLES AU DÉVELOPPEMENT ASSEZ CHAOTIQUE, IL EST TRÈS DIFFICILE D'INTERVENIR »

les fleuves. Souvent, ils viennent de villes où les autorités ne parviennent pas à s'organiser. Pour y remédier, une des solutions est de pallier les insuffisances des services publics en montant une collecte alternative, mais il faut mobiliser les gens, les rémunérer, ce n'est pas évident. La meilleure solution, c'est quand même de tarir le flux de ces déchets dès l'origine.»

Mais dans des villes comme les grandes métropoles africaines, je pense par exemple à Lagos au Nigeria, comment cela se passe-t-il?

«Dans ces grandes villes au développement assez chaotique, il est très difficile d'intervenir. Il faut comprendre que la gestion des déchets commence par la collecte avant le retraitement, ce qui suppose une organisation collective, des infrastructures qui se mettent en place et qui s'amortissent sur la longue durée. Les investissements sont très lourds au départ et il est donc nécessaire que le contrat initial soit respecté aussi bien par l'entreprise que par la ville.»

C'est une question de stabilité politique, si je vous comprends bien...

«C'est un problème de gouvernance, d'inscription de l'action publique dans une politique de long terme suivie sur plusieurs années. Et cette gouvernance stable fait beaucoup défaut dans certaines villes d'Afrique ou d'Asie. C'est pourquoi, Veolia ne démarche pas des villes comme Lagos ou Djakarta, en Indonésie. Elles ne sont pas en mesure de souscrire aux solutions que nous

proposons, de répondre à ce que nous savons faire. Et malheureusement, c'est la raison pour laquelle dans ces villes, la collecte des déchets est souvent assurée de façon informelle par des enfants ou des démunis, dans des conditions de sécurité et d'hygiène déplorables et dangereuses.»

Mais quand le pays sort du sous-développement...

«Mais ce n'est pas une question de sous-développement. Encore une fois, c'est une question de gouvernance. Par exemple en Inde, qui n'est plus un pays sous-développé, il existe un grave problème de gouvernance qui se fait sentir notamment dans la gestion des déchets des grandes villes. Il suffit de comparer l'Inde et la Chine. En Chine comme en Europe, ce sont les politiques qui commandent et les entreprises proposent leurs produits et leurs services dans le cadre légal ou réglementaire fixé par les politiques. En Inde, ce sont les entreprises qui décident et les politiques qui suivent. Or dans notre domaine, je n'ai jamais vu un pollueur payer pour sa pollution sans y être obligé par la loi ou le règlement. La Chine et l'Inde sont deux pays qui ont émergé ensemble, qui ont tous les deux développé leur économie mais face à ce problème, elles ont deux attitudes extrêmement différentes.»

Les problèmes de pollution n'étant pas près de diminuer, vous êtes assurés d'une croissance exponentielle, non?

«Je me permets de vous reprendre, les pollutions ne sont pas plus importantes qu'auparavant et, quand on s'en occupe, ces pollutions diminuent. Par exemple, en 1975 on ne recensait plus que trois espèces de poissons

## « LES POLLUTIONS NE SONT PAS PLUS IMPORTANTES QU'AUPARAVANT »

## « IMAGINEZ-VOUS ÇA ! 27 ESPÈCES DE POISSONS SONT REVENUES DANS LA SEINE EN 45 ANS »

dans la Seine, aujourd'hui on en dénombre plus de 30 sortes. Imaginez-vous ça! 27 espèces de poissons revenues dans la Seine en 45 ans. Les politiques suivies en faveur du traitement des eaux usées, aussi bien industrielles que domestiques, ont permis qu'une très grande partie de cette pollution de la Seine soit aujourd'hui réglée. Un autre exemple : quand le mur de Berlin est tombé, l'Union européenne a mis comme condition à l'entrée des pays de l'Est qu'ils atteignent en 30 ou 35 ans un niveau de protection de l'environnement équivalent à la moyenne européenne. Aujourd'hui nous y sommes, la pollution de l'eau dans ces pays a considérablement diminué. Tout cela montre que le principe "pollueur, payeur" est le bon car, quand polluer coûte plus cher que dépolluer, tout le monde se met à dépolluer. Et ce qui a été fait pour l'eau peut être fait pour les autres pollutions, que ce soit l'air, les déchets et même le carbone. Bien sûr, cela suppose une vraie organisation collective et, s'agissant du carbone, celle-ci ne peut-être évidemment que mondiale. Vous savez, je ne suis pas climatosceptique mais je ne partage pas non plus les peurs millénaristes. Il existe des solutions.»

La croissance du chiffre d'affaires de Veolia est de plus en plus indexée sur la dépollution et donc sur la pollution grandissante qu'il est nécessaire de traiter. Il y a donc un marché qui se porte bien!

«Oui, il y a un marché qui se porte bien et c'est celui des solutions à trouver et à mettre en avant pour résoudre les problèmes. Ce marché s'accroît à condition de trouver des solutions nouvelles au fur et à mesure que des



problèmes nouveaux se posent. Comme par exemple, le retraitement des batteries de voitures électriques qui est en effet en train de devenir un marché mondial.»

En Chine, la moindre « bourgade » fait plus d'un million d'habitants. La pollution de la planète par les villes est-elle aujourd'hui le sujet le plus préoccupant?

«Tout à fait, et c'est sans doute, en Chine, le principal facteur de limitation du développement économique. Ce pourrait être aussi, très rapidement, la principale source de contestation politique car le niveau de pollution

atmosphérique des grandes métropoles est devenu quasiment insupportable pour les populations. C'est la raison pour laquelle les autorités chinoises demandent de l'aide aux entreprises étrangères comme la nôtre. Nous sommes très implantés dans les villes chinoises mais la Chine est en train de développer ses propres entreprises dans le secteur du traitement des pollutions et va devenir notre principal concurrent dans les cinq ou dix ans qui viennent.»



**« LES SOLUTIONS QUE NOUS PRÉCONISONS POUR LES VILLES DE DEMAIN SONT TESTÉES POUR VÉRIFIER LEUR FAISABILITÉ »**

Veolia dispose-t-elle d'outils prospectifs pour déterminer de quoi l'avenir sera fait? Avez-vous des laboratoires de recherche ou des experts? Des scientifiques bien sûr, mais aussi des sociologues, des économistes, des philosophes?

«Nous avons de multiples dispositifs. Par exemple, l'Institut Veolia qui est axé sur l'analyse et la prospective. On y travaille à des sujets comme l'agriculture urbaine qui se développera peut-être demain et pourrait changer la donne au sein des villes. L'Institut Veolia réunit des penseurs, des universitaires, de grands acteurs qui réfléchissent aux problèmes ayant trait à nos métiers. Parmi eux, nous sommes fiers de compter la Française Esther Duflo et l'Indien Amartya Sen, tous les deux prix Nobel d'économie. Notre Institut développe ses propres études et suit également, à travers une veille, ce qui se passe au niveau mondial dans le domaine de la prospective. Ensuite, nous disposons de laboratoires de recherches techniques proprement dits. Enfin, nous avons toute une série de testeurs, d'expérimentateurs des solutions qui sortent de ces laboratoires. Par exemple, les solutions que nous préconisons pour les villes de demain sont testées pour vérifier leur faisabilité, leur praticabilité.»

## « IL EXISTE DÉJÀ DES VILLES OÙ LES GENS PAYENT LA GESTION DES ORDURES MÉNAGÈRES SELON LE POIDS DE LEUR POUBELLE »

En quoi le numérique peut-il  
changer la gestion des déchets  
et des pollutions des villes?

«De deux manières. D'abord en ajoutant de l'efficacité à nos solutions techniques, ce qui va nous permettre par exemple de consommer moins de pièces détachées, moins d'énergie, d'obtenir en somme une optimisation de nos moyens. Ensuite, en permettant l'interactivité avec les usagers de nos services. Ce qui à terme peut aussi nous permettre d'imaginer des solutions nouvelles. Nous bénéficions déjà de cette interactivité à Lyon, en France, pour la gestion de l'eau. Nous recueillons des data qui sont à la libre disposition des usagers et, bien sûr, de l'équipe municipale.»

Et d'une manière générale,  
la collecte des data peut aboutir  
à quelles solutions nouvelles?

«Il existe déjà des villes qui ont mis en place une collecte sélective, c'est-à-dire que les gens ne payent plus la gestion des ordures ménagères selon le nombre de mètres carrés de leur logement mais en fonction du poids de leur poubelle, une data parmi d'autres.

Le numérique peut permettre aussi de rendre compte des usages de manière circonstanciée et en temps réel. Par exemple, pour l'eau, de renseigner l'utilisateur sur sa consommation quotidienne et de lui signaler un pic de consommation anormal qui peut correspondre à une fuite passée inaperçue jusque-là.»

Cette utilisation des data, de l'interaction  
entre le prestataire et l'utilisateur  
caractérise ce qu'on appelle les Smart  
Cities. C'est déjà une réalité pour vous?

«Oui, par exemple, toujours à Lyon, la Ville et Veolia ont pris l'initiative d'une plateforme technique sur laquelle on trouve des données sur la gestion de l'eau mais à laquelle la municipalité a ajouté les données fournies par les services des transports puis par les services culturels. Toutes ces informations sont proposées en libre accès et en libre usage à qui veut s'en servir pour imaginer par exemple des applications futures. Cette plateforme permet dès maintenant de savoir en temps réel où se trouvent les places libres dans les parkings de la ville.»

D'une manière générale, les villes  
françaises sont-elles de bons élèves  
en matière de gestion de l'eau ou  
des déchets? On a parfois l'impression  
que les pays du nord de l'Europe sont  
à des années-lumière devant nous.

«Pour l'eau, vous vous trompez complètement. J'affirme, même si je suis un peu juge et partie, que la France a le meilleur rapport qualité/prix au monde s'agissant de la gestion de l'eau potable et des eaux usées urbaines. En Suisse, les prix sont trois fois plus élevés qu'en France, au Danemark trois fois aussi et en Allemagne deux fois. Et cette comparaison s'entend pour un niveau de services équivalents. Dans notre pays, un tiers des services d'eau sont gérés en direct par les villes et les deux autres tiers par des

**« POUR L'EAU, LA FRANCE  
A LE MEILLEUR RAPPORT  
QUALITÉ/PRIX AU MONDE »**

## « POUR LES DÉCHETS, LES VILLES FRANÇAISES SONT MOINS PERFORMANTES, MOINS EN AVANCE »

entreprises comme la nôtre, il existe donc une émulation entre les deux systèmes qui permet aussi de parvenir à ces excellents résultats.»

Et pour les déchets ?

«Pour les déchets, les villes françaises sont moins performantes, moins en avance. Cette situation est en partie liée à la méfiance historique de nos concitoyens à l'égard de l'incinération de déchets. Nous préférons encore l'enfouissement dans des décharges, ce qui n'est pas le cas de nos voisins anglais ou allemands. Mais la meilleure solution, c'est bien sûr le recyclage.»

Et l'air, commence-t-on à agir pour que l'air des villes soit moins pollué ?

«Depuis très peu de temps, nous proposons des solutions pour garantir une qualité constante de l'air à l'intérieur de certains bâtiments comme les écoles, les bureaux. Nous voulons ensuite généraliser ces solutions aux hôpitaux, aux centres commerciaux, etc. Nous nous intéressons aussi à la dépollution des sols et ce sujet, de plus en plus présent, a émergé à partir de nos travaux sur le traitement des déchets. D'une manière générale, on voit bien d'ailleurs que les solutions sont de plus en plus au carrefour de nos différents domaines d'intervention. Par exemple : le traitement des eaux usées produit des boues qui peuvent, mélangées à des déchets organiques, devenir du compost et ce compost peut aussi générer de l'énergie.»



## « EN CORÉE DU SUD, IL Y A 51 MILLIONS D'HABITANTS MAIS SEULEMENT 900 COMMUNES »

Face à toutes ces questions, les villes françaises ont-elles la bonne taille?

«Il faut d'abord dire que les préoccupations des villes ont évolué. Il y a trente ans, il n'existait pas de compétition entre les villes. Aujourd'hui, elles sont toutes à la recherche d'une attractivité qui fera la différence avec les agglomérations voisines. L'attractivité est devenue un sujet clé pour un élu. Par ailleurs, les villes ont beaucoup grossi en taille, non seulement parce qu'il y a davantage d'habitants à les avoir rejointes mais surtout parce qu'elles se sont agglomérées entre elles. Conséquence, elles sont beaucoup mieux équipées qu'avant. Mais dans le même temps, elles se sont également bureaucratisées. Et les élus se sont un peu éloignés de la décision qu'ils se sont souvent fait confisquer par les fonctionnaires municipaux, plus nombreux et plus pérennes. Les décisions échappent de plus en plus souvent aux politiques et c'est un vrai souci.»

Y a-t-il trop de communes en France?

«Oui, nous avons 36000 communes et c'est dix fois trop. Les agglomérations ont toutefois atteint la bonne échelle, c'est-à-dire le bassin de vie, l'endroit où on vit et où on travaille, l'endroit où on peut mutualiser correctement ce qui est mutualisable. Néanmoins, l'intercommunalité, qui est la fusion des communes entre elles, n'est pas assez avancée. Il faudrait fusionner davantage avec, à la tête de la nouvelle commune ainsi créée, un seul maire et une seule équipe comme c'est le cas à Paris, Marseille et Lyon où il existe une mairie centrale et des mairies d'arrondissement. On y gagnerait vraiment en efficacité. En Corée du sud, il y a 51 millions d'habitants mais seulement 900 communes.»



Jean-Michel  
Wilmotte

fait partie du tout petit groupe d'architectes français  
de réputation mondiale. Il a beaucoup réfléchi à la  
greffe de l'architecture moderne sur la ville ancienne.

# L'ARCHITECTE

**RECOUDRE ET RETISSER  
LE TISSU URBAIN**

# Jean-Michel Wilmotte

*fait partie du tout petit groupe d'architectes français de réputation mondiale. Il a beaucoup réfléchi à la greffe de l'architecture moderne sur la ville ancienne.*

L'ARCHITECTE  
RECORDER ET RETISSER  
LE TISSU URBAIN





**« IL FAUT RESPECTER LA VILLE  
DANS SA DIMENSION HISTORIQUE,  
MAIS IL FAUT BOUSCULER LE CHAOS  
QUI PARFOIS LA CONSTITUE,  
NOTAMMENT À SA PÉRIPHÉRIE »**

C'est la ville qui fait l'architecte  
ou le contraire? Dit autrement,  
un architecte doit-il respecter  
une ville ou la bousculer?

«Les deux, il faut respecter la ville dans sa dimension historique, mais il faut bousculer le chaos qui parfois la constitue, notamment à sa périphérie.»

C'est amusant que vous recouriez  
au mot chaos à propos des villes,  
le cinéaste Cédric Klapisch, qui  
intervient dans ce numéro, l'utilise  
également. Pourquoi cette référence au  
chaos? Pour vous, s'agit-il d'une notion  
positive ou négative?

«Le chaos peut être très intéressant. Récemment, nous avons eu un client qui voulait construire un hôtel. Il y avait deux terrains possibles pour son projet, l'un sur une friche industrielle, une sorte de terrain vague constitué d'usines désaffectées et l'autre sur un boulevard parisien plus bourgeois. Je lui ai conseillé de choisir le premier terrain qui convenait plus à son projet. Et il m'a écouté.»

## « NOUS APPORTONS DES ÉLÉMENTS CONTEMPORAINS SUR DES ENSEMBLES PLUS ANCIENS »

Alors on pourrait dire  
qu'un architecte défriche la ville...

«Oui, ou plutôt qu'il la déchiffre, qu'il cherche à la comprendre, à la lire. La suite dépend de cette lecture: parfois il conclut qu'il doit respecter la ville sur laquelle il intervient et, d'autres fois, qu'il faut la réveiller pour éviter une sorte de somnolence urbaine. Quand tout est monochrome, lisse, quand la ville baigne dans une atmosphère très classique héritée des siècles passés, l'architecture qu'on apporte peut vite devenir ennuyeuse si elle ne rompt pas avec cette uniformité. C'est l'un des enjeux auxquels répond le principe de greffe contemporaine, que nous développons depuis plus de 30 ans et que nous essayons de transmettre aux étudiants et aux jeunes diplômés en architecture à travers la fondation Wilmotte et le Prix W. Nous apportons des éléments contemporains sur des ensembles plus anciens. Ça peut être une extension sur un bâtiment historique et/ou son adaptation à une nouvelle fonction. Si, par exemple, le projet prévoit l'agrandissement ou la rénovation d'un lieu du passé, je me refuse absolument à tout pastiche, à un ajout en "faux vieux". Je ne peux pas envisager autre chose qu'un traitement contemporain. On utilisera donc des matériaux et des technologies d'aujourd'hui. Mais attention, il ne s'agit pas de renier ce qui existe déjà. Beaucoup de villes se sont développées sans que personne ne réfléchisse à l'articulation entre les différentes couches urbaines. Elles sont faites d'ensembles architecturaux qui se sont stratifiés sans concertation. Dans ce cas, l'architecture se résume à une accumulation d'édifices déconnectés les uns des autres. Le rôle de l'architecte est de proposer un projet global et cohérent. Si la ville sur laquelle il intervient est composée d'une succession de hangars, d'immeubles, de garages, son rôle sera d'abord de retisser des liens entre ces constructions hétérogènes. Et le plus souvent, en greffant des éléments contemporains.»



Justement aujourd'hui les villes ont-elles recours aux architectes pour recoudre, réparer tout ce tissu urbain effiloché?

«Oui, davantage qu'autrefois.»



## « C'ÉTAIT INCROYABLE, NOUS ÉTIONS QUATRE OU CINQ ARCHITECTES SOLLICITÉS, DONT PHILIPPE STARCK ET JEAN NOUVEL »

Vous êtes connu, entre autres, pour avoir travaillé sur la ville de Nîmes, une cité historique, antique. Est-ce là que vous avez posé les bases de votre architecture?

«Effectivement, Nîmes a été le point de départ de ce que j'appelle "la greffe contemporaine". Notamment lorsqu'on a agrandi certains bâtiments, repensé le musée des Beaux-Arts, la mairie, le lycée, l'opéra. C'était la première fois qu'un maire, Jean Bousquet, le fondateur de Cacharel, s'est battu pour redonner de la cohérence à sa ville. C'était incroyable, nous étions quatre ou cinq architectes sollicités, dont Philippe Starck et Jean Nouvel. Nous avons fait le tour de Nîmes avec lui. Il nous a montré tous les lieux qu'il voulait refaire pour améliorer la ville. Cela s'est fait sans concours. Aujourd'hui, ça ne serait plus possible.»

Vous avez également côtoyé un autre "prince", François Mitterrand, quand il vous a demandé de refaire les appartements présidentiels à l'Élysée. Comment cela s'est-il passé?

«Le projet a été engagé au tout début de son premier septennat. François Mitterrand découvrait sa fonction et c'était finalement assez facile. Il aimait tout ce qui était contemporain, il possédait des meubles Knoll chez lui par

## « LES ARCHITECTES SONT DE PLUS EN PLUS MALTRAITÉS AUJOURD'HUI »

exemple, ce qui était tout de même assez rare à l'époque. Nous étions cinq architectes à intervenir à l'Élysée. Chacun a pu s'exprimer avec son vocabulaire et valoriser son savoir-faire.»

François Mitterrand est ensuite devenu l'archétype du "prince" qui marque la ville de son empreinte architecturale, peut-être le dernier même?

«Je crois que dans son cas, il y avait tout un entourage qui partageait la même vision, à savoir le ministre de la Culture, Jack Lang, et le ministre des Grands Travaux, ce qui était une nouveauté, qui s'appelait Émile Biasini. Ce sont ces deux hommes qui ont conseillé François Mitterrand et qui l'ont bien conseillé. Par exemple, le choix de l'architecte sino-américain Ieoh Ming Pei pour la pyramide du Louvre a été très judicieux mais cela n'a pas été facile de l'imposer. Mais à cette époque, on pouvait choisir un architecte sans passer par un concours. Aujourd'hui, il peut y avoir jusqu'à 800 projets réunis à la faveur d'un seul concours et, au final, cette multiplicité de dossiers ne laisse que quelques minutes aux décideurs pour juger de l'intérêt de toutes les propositions sur la table. D'une manière générale, les architectes sont de plus en plus maltraités aujourd'hui.»

Maltraités par qui?

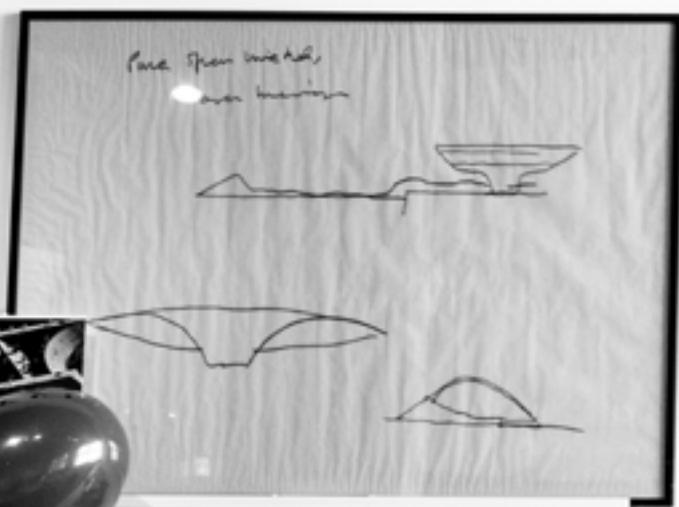
«Par ceux qui font les choix, par les donneurs d'ordre. Pour un projet, on appelle cinq architectes ou plus mais quand on est souffrant, on n'appelle pas cinq médecins. On ne met pas les dentistes ou les chirurgiens en

concurrence. Il faudrait vraiment réussir à installer une nouvelle relation entre celui qui commande, l'architecte et le constructeur. Il faudrait aussi faciliter les choses pour les jeunes architectes, ce que les concours ne permettent pas. Avant, il y avait des ateliers avec des jeunes qui montaient peu à peu, comme en médecine avec le système de l'internat. L'autre incohérence d'un concours d'architecture, c'est le manque de contact absolu entre celui qui commande et l'architecte. Comment construire quelque chose d'intéressant, si on n'a pas passé quatre heures au moins à discuter avec la personne à l'origine de la demande, ou si on n'a pas crapahuté sur le terrain sur lequel sera édifié le bâtiment?»

Après Mitterrand, on a un peu le sentiment que la commande publique s'est éteinte. Si on parle de Paris, on a l'impression qu'il n'y a plus aujourd'hui aucun chantier institutionnel marquant en cours.

«Non, je ne peux pas vous laisser dire ça, il y a énormément de quartiers qui ont complètement changé de visage, qu'il s'agisse des Batignolles ou du 13<sup>e</sup> arrondissement. Et puis, il y a le Grand Paris tout de même. Quand on prévoit de construire 68 gares nouvelles et de créer autant de villages autour d'elles, il s'agit d'une opération colossale! Aujourd'hui ce sont en partie les moyens de transport qui décident de l'architecture à venir. L'architecture se développe à partir de circulations repensées, à la fois en fonction des impératifs démographiques et des nécessités environnementales. Cette architecture

**« AVEC 68 GARES NOUVELLES ET AUTANT DE VILLAGES AUTOUR, LE GRAND PARIS EST UNE OPÉRATION COLOSSALE »**



## « LE LUMINAIRE VA APPORTER DE LA CHALEUR, LE BANC DU CONFORT, LA JARDINIÈRE DU VÉGÉTAL »

doit être avant tout une architecture humaniste où de nouveaux équilibres entre le travail, les déplacements et les loisirs seront trouvés.»

Pour vous l'humanisme est le maître mot de l'architecture des prochaines décennies, à des années-lumière des plans-masses de l'urbanisme des années 1960.

«Oui, il faut conjuguer humanisme et qualité architecturale.»

Souvent, on vous présente aussi comme l'architecte du mobilier urbain. C'est important, le mobilier urbain?

«À mes débuts, j'ai fait beaucoup de meubles pour les particuliers. Puis un jour, j'en ai eu assez et je me suis tourné vers un mobilier destiné au public, aux villes, aux collectivités. J'ai alors commencé à dessiner des bancs, des luminaires, des jardinières, des cabines téléphoniques. C'est aussi avec ce type d'objets qu'on peut créer une ville humaniste, plus agréable. Le luminaire va apporter de la chaleur, le banc du confort, la jardinière du végétal. Dans mon agence, nous avons développé l'idée d'une architecture intérieure des villes, exactement comme il existe une architecture intérieure pour les habitations. Aujourd'hui, nous sommes régulièrement sollicités dans ce domaine grâce à notre expertise. Par exemple, nous avons remporté, avec

Antoine Grumbach, la conception du schéma directeur du Grand Moscou avec un projet qui s'intitulait "Joy of life" (joie de vivre), dont l'un des objectifs était de rapprocher les lieux de travail des lieux d'habitation, et donc, encore une fois, de retisser des liens.»

Et à Moscou, il y avait du travail parce que ce n'est pas une ville très chaleureuse...

«Au contraire, Moscou est une ville exceptionnelle et c'est la ville d'Europe qui bénéficie de la plus forte densité d'espaces verts. Je crois que c'est 27 mètres carrés par habitant! Pour ce projet, nous avons recensé toutes les friches urbaines et imaginé comment développer la qualité de la ville à partir de ces espaces qui n'étaient pas utilisés.»

En ville, l'architecture est aussi rythmée par la présence des commerces. Comment un architecte se sert-il des boutiques, des espaces commerciaux pour redessiner l'espace urbain?

«Les commerçants sont au cœur de la dynamique d'une ville. Sans eux, elle ne vit pas, ne se développe pas, n'évolue pas. Quand on conçoit une place par exemple, il faut penser aux cafés, aux lieux de convivialité. Nous sommes en train de refaire un quartier entier à Marseille et dès le départ les cafés,

**« LES COMMERÇANTS SONT AU CŒUR DE LA DYNAMIQUE D'UNE VILLE. SANS EUX, ELLE NE VIT PAS »**

## « J'AIMERAIS CRÉER UN "SUPERMARCHÉ EN PLEIN AIR". VOUS ENTRERIEZ PAR UN BOUT DE LA RUE ET VOUS PASSERIEZ À LA CAISSE À L'AUTRE BOUT »

les terrasses notamment, ont été intégrés au projet. Il faut des librairies, des marchands de journaux, des boulangeries pour qu'un quartier existe. Une ville sans pain, donc sans boulangerie, franchement ça n'existe pas! Je rêve de retirer les centres commerciaux de la périphérie et de les ramener au cœur des villes. Ou mieux, de redonner vie à toutes ces villes moyennes, dont la rue principale est souvent abandonnée, en rouvrant les petits commerces. J'aimerais créer un "supermarché en plein air". Vous entreriez par un bout de la rue, vous feriez vos courses et vous passeriez à la caisse à l'autre bout. Tous ces commerces ouvriraient le jour et fermeraient le soir, à l'exception des restaurants et des bars. C'est un projet que je réaliserai un jour, j'en suis sûr.»

**Vous avez aussi pas mal travaillé pour les enseignes de luxe?**

«Oui, pendant une période. Nous avons, par exemple, conçu le flagship store de Cartier à New York, sur la Cinquième Avenue, et des boutiques pour Chaumet. Les propriétaires de ces grandes marques de luxe, Bernard Arnault, François Pinault etc., veulent que des architectes de renom travaillent pour eux. Cela fait partie de leur stratégie marketing, mais aussi de leur envie de laisser une trace architecturale, ce qui n'est en rien blâmable. Nous l'avons tous fait, que ce soit Christian de Portzamparc, Tadao Ando ou moi. Le luxe est l'un des champs d'action de notre travail mais ce n'est pas le seul. Nous pouvons aussi, comme à Ris-Orangis par exemple, en région parisienne, concevoir 140 logements de grande qualité avec un budget limité à 2500 euros le mètre carré.»



**L'un des grands défis de l'architecture en ville va être l'adaptation au changement climatique, faire en sorte qu'on puisse vivre en milieu urbain avec un ou deux degrés supplémentaires, voire davantage. Quelle solution apporter à ce bouleversement?**

«En fait, il faut surtout penser à l'isolation. Tout passe et tout passera par l'isolation. Refroidir dedans quand il fait chaud dehors n'est pas une solution durable. Si on règle les problèmes d'isolation, on peut déjà abaisser la température intérieure de 4 à 5 degrés. D'ailleurs, la plupart du temps, les maisons anciennes sont plus fraîches que celles construites plus récemment car leur isolation a été pensée au moment de la construction. D'une manière générale, la climatisation est une aberration mais bien isoler a un coût.»



**« JE NE SUIS PAS CONTRE DES  
“RASSEMBLEMENTS DE VÉGÉTAUX”  
MAIS SANS JOUER AVEC LE MOT FORÊT  
QUI RENVOIE À AUTRE CHOSE »**

Les bâtiments en bois que nous réalisons sont en effet 10 à 15% plus chers que ceux construits en parpaing, comme cet ensemble en bois que nous réalisons en ce moment à Rueil-Malmaison. Or avec le bois, on divise l’empreinte carbone par huit! Sinon on peut aussi apporter de la fraîcheur grâce au végétal. Mais avec retenue car je suis contre ce que j’appelle le “choucroutage” de l’architecture. Je n’aime pas tous ces projets où les murs végétaux et les toitures végétalisés sont partout. Aujourd’hui, sur certains rendus de concours, on ne voit même plus l’architecture tant le végétal a tout envahi. Le végétal part du sol, appartient au sol et doit y rester. Qu’il y ait ici ou là un mur végétal fait à partir de feutre humidifié, pourquoi pas. Si cela fait événement, c’est bien, mais pas davantage.»

Quand la maire de Paris,  
Anne Hidalgo, propose d’installer  
des «mini-forêts» à Paris,  
vous réagissez comment?

«Pourquoi pas, après tout Paris était une forêt autrefois.»

Quelle prudence!

«Non, je demande juste à voir. Pour moi la forêt, c’est en forêt si je peux me permettre cette tautologie. Disons que je ne suis pas contre des “rassemblements de végétaux” mais sans jouer avec le mot forêt qui renvoie à autre

chose, à un autre imaginaire. Mais des grands végétaux en ville, ça peut être très bien, pour la fraîcheur mais aussi pour l'ombre, car dans une ville il est important d'avoir des zones d'ombre.»

Comment jugez-vous l'architecture des années 1960-70 qui est souvent responsable de tout ce que les gens détestent dans les villes: les grands ensembles, les grands axes pour les voitures, les barres, etc.?

«Il y a eu à ce moment-là une architecture d'urgence parce qu'il fallait proposer beaucoup de logements à beaucoup de gens et très vite. On construisait au mètre. Malgré cela, de très belles choses ont quand-même pu être réalisées, même en préfabriqué, avec des façades très intéressantes. On est en train de les redécouvrir. La génération qui a suivi celle des années 1960 a aussi sa responsabilité parce qu'elle a cru pouvoir "arranger" ces grands ensembles en ajoutant un balcon par-ci, un balcon par-là, en couvrant les bâtiments avec du carrelage, de la terre cuite ou de fausses ardoises pour donner du "caractère". J'ai horreur de ces opérations de maquillage. Si on veut faire quelque chose de ces immeubles, il vaut mieux revenir à la structure d'origine, les évider et les reprendre. Un balcon ajouté ne changera rien. En revanche, si on supprime un appartement au rez-de-chaussée pour créer un grand hall avec des espaces conviviaux, des lieux partagés, on fera quelque chose de vraiment utile pour les habitants.»

Mais l'urbanisme, ça existe encore?

«Oui bien sûr, mais l'urbanisme c'est surtout utile pour anticiper le devenir d'une ville, pour éviter ce qu'on appelle le mitage. L'urbanisme peut permettre

**« UN BALCON AJOUTÉ  
NE CHANGERA RIEN »**

**« JE SUIS FAVORABLE AUX TOURS  
SI ELLES PERMETTENT D'AUGMENTER  
LA SURFACE DE L'ESPACE PUBLIC »**

de délimiter les différentes zones, selon les fonctions qui leur sont attribuées: travailler, se détendre, faire du sport, etc. L'urbanisme n'est donc pas une obligation, mais plutôt la meilleure manière d'envisager les évolutions d'une ville. L'urbanisme est intéressant quand il ramène les problématiques architecturales à une échelle humaine et non quand l'architecture est vue d'avion, à des centaines de mètres d'altitude.»

Et les tours, ont-elles leur place dans votre architecture humaniste?

«Je suis favorable aux tours si elles permettent d'augmenter la surface de l'espace public. Si au lieu de construire cinquante maisons, on édifie une tour, on multiplie très substantiellement la surface disponible au sol. Mais les tours ne sont envisageables que s'il existe des transports en commun à proximité.»

Mais pour vous, les tours sont-elles, comme pour beaucoup de gens, le signe éclatant de la modernité? Paris est quand même l'une des rares grandes villes au monde à n'avoir aucune tour en son centre. À la différence de Londres par exemple, pour comparer avec d'autres villes européennes...

«La seule tour du centre de Paris, la tour Montparnasse, n'a vraiment pas amené grand-chose. Pas davantage que celles qui ont été construites dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Mis à part le nouveau Palais de Justice de Renzo

## « CE QUE J'AI AIMÉ EN TRAVAILLANT SUR LE RIJKSMUSEUM, C'EST QU'ON ÉTAIT PLUS PROCHE DU CABINET DE CURIOSITÉS QUE D'UN MUSÉE "HABITUEL" »

Piano et la future tour Triangle porte de Versailles, conçue par les Suisses Herzog et de Meuron, les tours parisiennes n'ont pas apporté beaucoup de qualité architecturale.»

Vous êtes aussi un grand architecte de musées, vous êtes notamment intervenu au Louvre et au Rijksmuseum d'Amsterdam. Comment fait-on face à des lieux aussi prestigieux, on y va sur la pointe des pieds?

«Ah non, pas du tout! Au contraire, on y va carrément. Mais ce sont les collections présentées qui sont le point de départ de tout. Elles expriment souvent l'histoire d'un pays, d'une civilisation. Visiter le Rijksmuseum, par exemple, permet de s'immerger dans la culture hollandaise, d'en découvrir la richesse. On découvre qu'il s'agissait d'un peuple de navigateurs qui faisait le négoce de la porcelaine, des tissus et, bien sûr, des tulipes. Il fallait donc créer un musée qui rendait compte à la fois d'un ensemble et d'une diversité. Ce que j'ai aimé en travaillant sur le Rijksmuseum, c'est qu'on était plus proche du cabinet de curiosités que d'un musée "habituel". Aujourd'hui, dans une même salle, le visiteur peut découvrir à la fois de la peinture, du mobilier, des armes, des vêtements etc. On a mis onze ans à redéfinir ce musée monumental autour de la dimension civilisationnelle des collections. Le chantier a même duré un an de plus que prévu car il a dû être arrêté pour permettre aux vélos de passer en dessous. Une autre spécificité liée à la civilisation hollandaise.»



Et ce n'était pas un «problème» que ce soit un Français qui mette en scène la vie des Hollandais?

«Manifestement non! Et puis notre agence dispose d'un véritable savoir-faire dans ce domaine, avec une trentaine de musées à son actif. Elle maîtrise notamment très bien les technologies autour de la lumière et des vitrines, qui sont des éléments essentiels. D'ailleurs la grande révolution, de ce point de vue, a eu lieu avec le département des Arts Premiers au Pavillon des Sessions du Louvre. Avant, on était obligé de sécuriser les collections en protégeant les vitrines dans les salles, mais quand la sécurité principale a été déplacée vers l'entrée du musée avec l'installation de portiques du type de ceux installés dans les aéroports, on a pu alléger les structures des vitrines,

## « JE SUIS PLUTÔT POUR DES MUSÉES “HANGAR”, MÊME SI JE FORCE UN PEU LE TRAIT »

enlever les ossatures trop lourdes. Maintenant, il n’y a même plus d’armatures, les vitres sont collées et tout est plus aérien, presque invisible. Il y a eu une révolution équivalente avec la fibre optique qui a permis d’apporter la lumière à un endroit précis. Là encore, le département des Arts Premiers a été précurseur. De surcroît l’éclairage ne chauffe plus l’intérieur de la vitrine, ce qui constitue un progrès considérable.»

Aujourd’hui, le musée semble être devenu, pour de nombreuses villes, le cœur obligé d’une rénovation, d’un aménagement urbain. Comme si le principe était: une ville, un musée. Et plus encore, on a le sentiment que ce musée doit être signé d’un grand nom de l’architecture pour que l’opération prenne tout son sens. Je pense par exemple au Louvre d’Abou Dhabi édifié par Jean Nouvel ou au Guggenheim de Bilbao construit par Frank Gehry...

«Il y a eu en effet une époque où il fallait construire des musées très attractifs. Pour ma part, je ne trouve pas souhaitable “de mettre des œuvres dans une œuvre”. Je suis plutôt pour des musées “hangar”, même si je force un peu le trait. L’architecture des musées est parfois excessive, à tel point – puisque vous en parlez – qu’à Bilbao il a fallu se débrouiller pour accrocher des tableaux sur des murs incurvés ou faire avec les ombres portées engendrées par les courbes du bâtiment. C’est un choix, mais il me semble que ce qui convient le mieux, ce sont des salles très hautes de plafond, très bien

éclairées, qui bénéficient d’une lumière zénithale le jour, etc. Une succession de salles en somme, comme au MoMa à New York ou à la nouvelle Tate Gallery à Londres. Je suis pour une architecture qui disparaît, qui ne prend pas la place de ce qu’elle contient. D’ailleurs, je ne dirais pas ça du Louvre d’Abou Dhabi par exemple, car à l’intérieur de la coupole il existe une structure adaptée à la fonction muséale.»

Mais où est le “geste” de l’architecte, comme on dit, si on préfère le hangar à une forme plus complexe?

«Le geste de l’architecte, je pense qu’il vaut mieux le réserver à d’autres bâtiments ayant d’autres fonctions. Le musée demande par définition du respect, de la modestie. Un musée a quelque chose de sacré en raison des œuvres qu’il abrite.»

Je reviens à cette omniprésence des musées dans les villes d’aujourd’hui, avec si possible une déclinaison lexicale pour le designer comme le MO ou le MAM quelque chose, comment l’expliquez-vous?

«Tout est parti de Bilbao qui était une ville totalement désertée et qui est redevenue une ville très attractive sous l’impulsion d’un musée. Peut-être pourrait-on y songer pour les villes moyennes françaises sinistrées, comme Nevers ou Vierzon par exemple.»

## « UN MUSÉE A QUELQUE CHOSE DE SACRÉ EN RAISON DES ŒUVRES QU’IL ABRITE »

Votre agence intervient également beaucoup dans le domaine de l'architecture religieuse, je pense notamment au Collège des Bernardins dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Que préconisez-vous pour la reconstruction de Notre-Dame? J'ai cru comprendre que vous étiez favorable à l'utilisation de technologies et de matériaux d'aujourd'hui...

«Bien sûr, il faudrait envisager par exemple une charpente en acier et une couverture en titane. Ces matériaux permettraient d'obtenir exactement le même aspect qu'avant l'incendie mais avec un poids sans commune mesure. Le titane est trois fois plus léger que le plomb et de surcroît il brûle très difficilement. Il est impératif que la structure soit allégée car les murs ont été affaiblis par le feu et la chaleur. C'est une simple question de bon sens. D'ailleurs, pour le Collège des Bernardins, nous avons eu recours à une charpente en acier. Et en leur temps, les cathédrales de Metz et de Reims, endommagées pendant la Seconde Guerre mondiale, ont été refaites avec des matériaux de leur époque: la charpente de la première a été refaite en fonte, celle de la seconde en béton. Le vocabulaire de l'architecte doit intégrer les technologies de son temps. Lorsque Gustave Eiffel a conçu sa tour, il a d'abord pensé au fer et à son potentiel. Le titane et le carbone sont à notre époque ce que le fer était à la sienne. Par exemple, la structure des bulbes de la nouvelle cathédrale orthodoxe de Paris, imaginée par mon agence, est réalisée à partir d'un matériau composite stratifié, mélange de fibre de verre, de résine et de mousse PET, ce qui nous a permis de les fabriquer en six mois alors que nous aurions mis trois ans avec des matériaux habituels. Ce matériau composite a été fourni par la société Multiplast, qui a par ailleurs construit l'avion solaire Impulse!»

Et ça n'a pas posé de problème aux Russes?

«Pas du tout, ils ont trouvé cela très intéressant, et d'ailleurs nous allons construire une nouvelle cathédrale dans la région de Moscou qui utilisera les mêmes technologies.»

À propos de la nouvelle cathédrale orthodoxe de Paris, comment s'est passée la relation entre le «prince» et l'architecte? Je veux dire entre vous-même et Vladimir Poutine?

«Lorsqu'il est venu inaugurer la cathédrale, après avoir été invité à Versailles par Emmanuel Macron, j'ai passé une heure et demie avec lui sur le site et nous avons eu un échange exceptionnel. Les contacts avec le patriarche de Moscou, Cyrille, ont été extraordinaires également. Il griffonnait sur les plans que nous lui apportions pour indiquer ce qu'il souhaitait exactement. C'est lui qui a validé le projet alors que la hiérarchie orthodoxe le trouvait trop contemporain, pas suffisamment classique. Nous avons également dû tenir compte des canons de la religion orthodoxe. Par exemple, les bulbes possèdent une forme spécifique, particulière à chaque église autocéphale orthodoxe. Ce ne sera pas la même forme à Moscou, à Kiev ou à Sofia. Nous ne pouvions donc absolument pas changer la forme des bulbes.»

Et la couleur?

«Il fallait, toujours pour des raisons canoniques, que ce soit de l'or. Mais je trouvais ça un peu trop appuyé, un peu vulgaire même. J'ai donc décidé d'utiliser un alliage de palladium et d'or, c'est ce qui donne cette teinte un peu argentée qu'on appelle le moon gold et qui, selon l'heure de la journée, prend des tonalités, des nuances différentes. Le palladium a donc donné la touche de modernité que nous recherchions.»





Klappisch  
Cédric

est le cinéaste des villes par excellence, avec des films  
comme « Chacun cherche son chat » (1996), « L'Arbrege  
espagnol » (2002) ou « Paris » (2008).

# LE CINÉASTE

**FILMER  
LE JOYEUX CHAOS  
DES VILLES**

# Cédric Klapisch

*est le cinéaste des villes par excellence, avec des films comme «Chacun cherche son chat» (1996), «L'Auberge espagnole» (2002) ou «Paris» (2008).*

LE CINÉASTE

DES VILLES  
LE JOYEUX CHAOS  
FILMER





## « J'AIME MONTRER COMMENT LES GENS VIVENT ENSEMBLE »

Il me semble que la ville est  
le personnage principal de vos films...

« Sans doute. En fait, ça n'a pas été volontaire au début mais j'ai découvert en tournant mon avant-dernier film (« Ce qui nous lie », 2017) que je n'avais jamais filmé la campagne, et du coup, à l'opposé, je me suis rendu compte qu'auparavant je n'avais réalisé que des films sur la ville. Ce n'est donc pas volontaire, mais il est exact que les thèmes qui m'intéressent sont urbains. J'aime montrer comment les gens vivent ensemble. La question principale qui traverse mes films est centrée sur les rapports qu'entretiennent les individus les uns avec les autres. Donc forcément, le décor évident de mes films est celui de la ville. »

Et une ville qui est toujours en train  
de se transformer. Et même de se  
transformer à l'œil nu, sous le regard  
du spectateur. Je pense notamment  
à « Chacun cherche son chat » (1996)  
dont l'histoire se déroule dans un  
quartier en pleine rénovation/  
transformation...

« Oui mais sans jugement négatif. Dans ce film, il y a une confrontation entre des personnes âgées habituées au quartier populaire de la Bastille d'autrefois et des jeunes "branchés" qui investissent ce quartier et travaillent dans la

## « JE REVENDIQUE EN EFFET UNE CERTAINE FILIATION AVEC DES METTEURS EN SCÈNE COMME MARCEL CARNÉ, JULIEN DUVIVIER OU JEAN RENOIR »

mode. À travers cette opposition, j'essaie de montrer que Paris est un perpétuel chantier de démolition et de reconstruction, qu'il en a toujours été ainsi et que ce schéma s'applique à toutes les villes quelles qu'elles soient. Il faut accepter cette perpétuelle reconstruction comme la marque même de la vie en ville. Ce film ne cherchait pas à alerter sur la destruction du vieux Paris mais à montrer que cette ville était toujours en mouvement. D'ailleurs, ce point de vue n'a pas été très bien compris à la sortie du film car certains ont pensé que le personnage de Madame Renée (NDLR, la vieille dame qui recueille les chats du quartier) symbolisait les valeurs du vieux Paris que les promoteurs étaient en train de détruire et que j'en étais le défenseur. Alors que je cherchais à montrer le processus de transformation, la fabrique de la ville. Encore une fois, il s'agissait de filmer le changement à travers ce face à face entre le vieux Paris et la nouvelle ville qui était en train de naître, entre le Paris des vieux et celui des jeunes.»

Vous montrez bien les deux univers qui s'imbriquent l'un dans l'autre. Par exemple l'importance des commerces populaires. Dans vos films, il y a toujours des boulangeries et des cafés qui, en France, sont les symboles absolus de la ville. Il me semble d'ailleurs qu'il y a comme une parenté

avec le cinéma français de l'entre-deux guerres, à la fois très populaire et très urbain. Je pense à «Hôtel du Nord»...

«Je revendique en effet une certaine filiation avec des metteurs en scène comme Marcel Carné, Julien Duvivier ou Jean Renoir. Leurs films sont toujours un portrait des classes sociales qui vivent ensemble, de la manière dont elles se côtoient. Par exemple, Renoir filme à la fois les bourgeois et les classes populaires. Carné a lui aussi cette démarche de montrer toute la société dans son intégralité, de regarder comment chacun s'en sort, même s'il y a de la précarité pour certains. Comment s'exerce la solidarité chez les pauvres, comment se débrouillent les riches. Tout cela génère de l'émotion et c'est ce qui est intéressant pour moi.»

Autrement dit, un cinéma social mais qui ne se veut pas uniquement social?

«C'est ça. Vous savez j'ai grandi dans les années 1970 et comme c'était la grande époque du cinéma militant, j'ai vu très vite que le cinéma qui se veut uniquement politique est souvent problématique en tant que cinéma parce que trop dogmatique et dirigiste. Je préfère un cinéma qui suggère et qui pose des questions plutôt qu'un cinéma qui assène des vérités. J'ai adhéré autrefois à des mouvements auxquels je ne crois plus maintenant, disons que j'ai évolué. Je préfère donc me mettre du côté de l'humain, de l'individu. Je privilégie les valeurs poétiques plutôt que les valeurs politiques, parce qu'elles tiennent plus longtemps. Je trouve de toute façon que la ville est plus poétique que politique. Vous savez, j'ai démarré par la photographie

## « JE PRIVILÉGIE LES VALEURS POÉTIQUES PLUTÔT QUE LES VALEURS POLITIQUES, PARCE QU'ELLES TIENNENT PLUS LONGTEMPS »

## « LES CARTIER-BRESSON, WILLY RONIS, DOISNEAU, BRASSAÏ ONT VRAIMENT ÉTÉ LES PORTRAITISTES DE PARIS ET M'ONT BEAUCOUP INFLUENCÉ »

et les photographes qui m'ont tout de suite parlé au début de ma carrière étaient les photographes de Paris, les Cartier-Bresson, Willy Ronis, Édouard Boubat, Doisneau, Brassai. C'est fou à quel point ces artistes, qui ont vraiment été les portraitistes de Paris, m'ont influencé y compris dans mon cinéma. D'abord et avant tout parce qu'ils ont cette façon de s'attacher au réel, à ce qu'ils voient devant leurs yeux. Ils font des photos dans lesquelles il n'y a jamais de mise en scène, qui ne sont jamais posées et, en même temps, il y a chez eux la recherche constante d'une certaine poésie, d'une poésie urbaine. Et plus encore qu'avec Carné et Renoir, je ressens une filiation directe avec eux, avec leur travail.»

Vous avez réalisé un film explicitement urbain puisqu'il s'appelle «Paris». C'est un film choral qui met en scène plusieurs destins particuliers. C'est aussi une définition de la ville: selon vous, la ville est chorale?

«C'est un endroit où les gens se croisent, ou pas d'ailleurs car ils peuvent tout aussi bien se manquer. La ville est une grande salle des pas perdus. Pour moi, cette comparaison résume le principe même de la vie en ville. Des rencontres qui se font ou qui se défont. Ce film, "Paris", je l'ai fait en pensant beaucoup à Robert Altman qui est pour moi l'initiateur du film dit "choral". C'est lui qui a pratiquement inventé ce style. Quand il réalise "Nashville" ou "Short cuts" (qui est un portrait de Los Angeles), Altman cherche avant tout à rendre compte d'une ville, à voir comment on peut la décrire en la prenant par plusieurs bouts à la fois. Et c'est un peu ce que je fais dans mon film "Paris". Je me dis: voilà, décrire une ville c'est mission impossible car il est



très difficile de rendre compte d'une ville de plusieurs millions d'habitants. Vous savez, c'est le pari de Georges Perec avec sa "Tentative d'épuisement d'un lieu parisien", il essaye de décrire tout ce qu'il voit. Il est assis à la terrasse du Café de la Mairie, place Saint-Sulpice, et il dit "un bus passe", "un pigeon s'envole", mais ça ne décrit rien car il n'est pas possible de peindre, de raconter une ville en mouvement, d'arrêter cette dynamique. Et pour un réalisateur, c'est justement cette gageure qui est intéressante. Il y a de nombreuses façons de filmer la ville, mais comme elle change à chaque instant, on doit privilégier des lieux, des moments qu'on juge symboliques ou représentatifs. C'est ce que j'ai essayé de faire en réalisant "Paris". J'ai donc choisi une boulangerie, un marché, la mode, des migrants, etc. Tous ces thèmes qui, mis bout à bout, façon puzzle, finissent par faire Paris ou en tout cas rendre compte de sa multiplicité.»

Vous avez tenté d'être partout aussi, car quand on fait la liste des lieux de tournage du film, on découvre que vous avez planté votre caméra dans presque tous les arrondissements...

«C'est ce que je disais à l'instant, j'ai multiplié les entrées pour parvenir à une sorte de kaléidoscope parisien. En fait, j'ai adopté le point de vue absolument opposé à celui pris pour "Chacun cherche son chat" qui se déroulait entre trois rues dans le quartier de la Bastille. Je décrivais la ville d'une



façon métonymique (en choisissant de montrer une partie pour le tout) en filmant un pâté de maisons. Pour "Paris", j'ai décidé de parler de la ville au sens large, à travers ses quartiers, sa diversité sociale. C'était important d'évoquer en même temps le 16<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> arrondissement. Du coup, j'ai eu besoin de montrer des monuments, ce que je n'avais pas fait dans "Chacun cherche son chat" où l'on apercevait seulement le Génie de la Bastille sur quelques plans. Le reste du décor était fait de rues banales, un Paris volontairement aux antipodes d'une carte postale. Pour "Paris", c'était l'inverse, je me suis dit "il faut des cartes postales", il faut montrer la Tour Eiffel et tous les emblèmes parisiens, si différents les uns des autres, des arènes de Lutèce à Notre-Dame en passant par les catacombes. C'était une autre manière de voir la ville mais qui n'en est pas moins la ville.»

Paris est sans doute l'une des villes les plus filmées au monde. D'une manière générale, les villes n'acquièrent-elles pas une seconde vie grâce au cinéma? Ne deviennent-elles pas autre chose qu'elles-mêmes quand on les découvre à travers les films? Par exemple Barcelone n'est-elle pas devenue différente après la sortie de «L'auberge espagnole»?

«Une journaliste barcelonaise m'a dit: "Vous avez pourri ma ville". Je crois en effet que le film est en partie responsable de la furie touristique que connaît aujourd'hui Barcelone, et j'en suis sincèrement désolé. Bien sûr, ce n'était pas le but au départ. Je voulais plutôt apporter un éclairage sur une

**« UNE JOURNALISTE BARCELONAISE M'A DIT :  
"VOUS AVEZ POURRI MA VILLE" ET EN EFFET  
LE FILM EST UN PEU RESPONSABLE DE LA FURIE  
TOURISTIQUE QUE CONNAÎT BARCELONE »**

## « UNE VILLE, C'EST AUSSI DE LA FICTION ET DU FANTASME, DE LA RÉALITÉ ET DE L'IMAGINAIRE »

ville qui était un peu mal connue et mal vue. On voit ce phénomène à l'œuvre aussi à Rome, car c'est une ville qui a été visuellement construite par Fellini, à la fois dans la "Dolce Vita" et dans "Roma". Et il est vrai que lorsqu'on va voir maintenant la fontaine de Trevi, on peut presque dire que cet endroit a été sublimé mais aussi "pourri" par le film. Le monument est désormais complètement lié à la scène de la "Dolce Vita" où Anita Ekberg, de l'eau à mi-cuisses, appelle "Marcello, Marcello!". Les touristes achètent indifféremment les cartes postales du film ou les photos de la fontaine et il se crée ainsi une sorte de mélange entre ce qu'on perçoit de la ville et ce que le cinéma en a fait. C'est la même chose avec Paris, même si les endroits intéressants à filmer ne sont pas que les lieux touristiques. À la différence de Rome ou de Venise, c'est une ville où il existe un charme lié au <sup>xx</sup>e siècle qui n'attire pas forcément les touristes. Par exemple, le dernier film que j'ai tourné ("Deux moi") a été réalisé dans les 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements dans des endroits pas du tout touristiques, qu'on ne trouve pas dans les guides. En même temps, ça va peut-être donner envie aux touristes d'y aller. Il y a de toute évidence une interaction entre le cinéma et la réalité d'une ville, par exemple "Amélie Poulain" a incontestablement apporté une lecture supplémentaire de Paris. Et je ne crois pas qu'il faille s'en plaindre : une ville, c'est aussi de la fiction et du fantasme. De la réalité et de l'imaginaire.»

Quand vous regardez les films d'autres cinéastes qui ont la ville pour décor ou, plus encore, qui se déroulent à Paris, ça vous agace ou vous êtes un peu jaloux de la manière dont ils ont pu filmer ce qui vous aurait échappé ? Je pense par exemple à «Midnight in Paris» de Woody Allen...

«Pour "Midnight in Paris", je me suis d'abord dit qu'il avait vu des choses d'Américain, disons-le comme ça. C'est comme pour "Un Américain à Paris", c'est vraiment une vision de quelqu'un qui n'habite pas Paris et qui du coup va chercher ce qu'il a envie d'y trouver. Il a envie de voir Hemingway à Paris, donc il met Hemingway. C'est ce que le public américain attend de Paris et je trouve ça charmant, mais bon. En revanche, j'adore le procédé de voyage dans le temps qu'il a installé dans le film et là, oui, je suis jaloux de ça, j'aurais aimé avoir l'idée.»

Autrement dit, et pardon pour le mauvais jeu de mot, une ville au cinéma c'est une auberge espagnole ?

«Complètement. D'abord parce qu'une ville change très, très vite. Je l'ai fortement ressenti avec New York. J'y ai passé deux ans quand j'étais étudiant, vers 25 ans, et j'y suis retourné pendant un an pour réaliser "Casse-tête chinois" à 50 ans. Et là, un quart de siècle après, j'ai pris la mesure du décalage entre le New York de ma jeunesse et celui de mes 50 ans. Ce n'était pas juste une histoire d'architectures, de nouveaux buildings, ou de nouveaux commerces, c'est l'âme même de la ville qui avait changé. New York était devenue totalement bourgeoise alors que j'avais connu une ville dangereuse, "craignos" même. C'était "Asphalt jungle", comme le disait le film, une vraie jungle urbaine. Maintenant, c'est une ville ultra cosmopolite et ultra bourgeoise. C'est la ville de Trump, une ville où on sent que l'argent circule, ce qui était inimaginable dans les années 1980. Alors bien sûr, pour un cinéaste, filmer de tels changements, c'est passionnant. Dans "Casse-tête chinois", j'ai surtout tourné dans Chinatown en cherchant à décrire le dernier quartier populaire de Manhattan, mais j'ai été passionné par le décalage entre les deux villes, celle des années 1980 et celle des années 2010. Baudelaire dit

« NEW YORK C'EST LA VILLE DE TRUMP,  
UNE VILLE OÙ ON SENT QUE L'ARGENT CIRCULE.  
C'ÉTAIT INIMAGINABLE DANS LES ANNÉES 1980 »



## « BAUDELAIRE DIT QUE “LE CŒUR D’UNE VILLE CHANGE PLUS VITE HÉLAS QUE LE CŒUR DES MORTELS” »

que “le cœur d’une ville change plus vite hélas que le cœur des mortels”. C’est dans “Le Spleen de Paris”, je crois. Lui, il a assisté à la destruction du vieux Paris par Haussmann, de ce Paris qu’il aimait tant et qui cédait la place à la ville moderne qu’il n’aimait pas. Je comprends ça : des choses passent qui ne sont pas juste une histoire d’architecture mais plutôt une affaire d’âme, de cœur. Des usages de la ville qui disparaissent et qu’on ne retrouvera plus.»

Revenons à Paris. Pour la quasi-totalité du monde, c’est la ville de l’amour, la destination par excellence des amoureux. Un cinéaste s’intéresse forcément à l’amour : trouvez-vous un peu de vérité dans ce cliché ou est-ce juste débile ?

«D’abord, les clichés sont toujours vrais. Quand on est amoureux, on va regarder le coucher de soleil sur la plage. C’est un cliché mais il y a un truc vrai dans cette envie de vouloir vivre ce genre de moments à deux. C’est pareil avec Paris, quand on est amoureux et qu’on va mettre son petit cadenas sur le Pont-Neuf. Il y a quelque chose de l’ordre de l’amour qui va bien. Et curieusement, ce sentiment est très fort à Paris, alors qu’il n’existe par exemple ni à Londres, ni à Berlin.»

Et pourquoi ?

«C’est tout bête mais je pense que cela tient essentiellement à l’architecture qui est ancienne et présente dans sa dimension historique partout dans la ville. Il y a comme une idée d’éternité dans Paris. Il n’y a que deux villes

comme ça : Venise et Paris. On aime poser devant ce qui est vieux, ça met en relation avec cette idée d’éternité. De ce point de vue, il y a quelque chose de très réussi sur les quais de Paris, c’est quand même incroyablement beau. D’ailleurs, c’est l’une des raisons qui explique la réaction très forte qu’a provoquée l’incendie de Notre-Dame dans de très nombreux pays, à commencer par les États-Unis. Un lieu chargé de plus de mille ans d’histoire était en train de disparaître. En même temps, Paris est un heureux mélange de moderne et de vieux, la ville est formidablement équilibrée de ce point de vue. C’est ce que j’aime filmer. À Rome, par exemple, il n’y a pas assez de bâtiments modernes. Mais il faut reconnaître aussi que cette idée de l’éternité de Paris comme décor privilégié de l’amour est une construction permanente. Par exemple, pour revenir à Notre-Dame, cette cathédrale du Moyen Âge n’a cessé d’être remaniée. C’est la même chose pour de nombreux monuments emblématiques de Paris mais aussi pour des morceaux de patrimoine sans rapport avec l’architecture, comme la mode ou la gastronomie. Des éléments très anciens revisités par la modernité, par le mouvement. Et encore une fois, Paris est exemplaire de cette alliance entre l’ancien et le neuf, la tradition et le contemporain. Pour la mode c’est particulièrement frappant. Il faut une tradition et un savoir-faire ancestral pour pouvoir créer de la nouveauté et de l’avant-garde.»

Pourtant, vous avez peu filmé les quartiers modernes, comme La Défense par exemple ?

«La Défense, je trouve que c’est une modernité ratée, un faux quartier moderne, ou en tout cas une modernité déjà datée et un peu absurde. Je préfère ce qui se passe en ce moment vers l’avenue de France ou aux Batignolles.

## « À ROME, PAR EXEMPLE, IL N’Y A PAS ASSEZ DE BÂTIMENTS MODERNES »

**« PARMIS LES CINÉASTES  
QUI ONT SU FILMER LA VILLE,  
JE CROIS QU'IL FAUT CITER  
JOHN HUSTON, MICHELANGELO  
ANTONIONI OU WIM WENDERS »**

Longtemps, après la guerre, Paris a eu peur de la nouveauté. Je pense que c'est un syndrome lié aux ratages architecturaux des années 1970, la précipitation mise à créer sans réfléchir des "cages à lapins". Longtemps, ces échecs ont renforcé l'idée que le moderne est toujours moche. Personne ne pense ça à Tokyo ou à Manhattan... Heureusement la pyramide du Louvre a tout bousculé, tout remis en cause d'un seul coup. Grâce à l'affirmation d'une forme simplissime en verre et en acier au milieu du Louvre, au cœur même de l'ancien château de la monarchie française. Beaubourg a lui aussi réveillé les esprits et est devenu en une petite trentaine d'années un emblème parisien au même titre que Notre-Dame ou l'Arc de triomphe.»

Pour vous, quels réalisateurs sont les cinéastes de la ville par excellence?

«Woody Allen et Martin Scorsese sont évidemment les grands portraitistes de New York. Parmi les cinéastes qui ont su filmer la ville, je crois qu'il faut citer John Huston, Michelangelo Antonioni ou Wim Wenders. Il y a aussi de très grands cinéastes qui ne sont pas de grands réalisateurs de la ville. Je pense par exemple à Alfred Hitchcock. Bien sûr, il y a "Fenêtre sur cour" qui se passe à New York mais dans lequel on ne voit pas du tout la ville. Le cinéma d'Hitchcock est comme celui de Pedro Almodovar, il y a un côté studio, théâtral qui tient la ville à l'écart. Renoir et Altman, on en a déjà parlé, sont aussi pour moi les très grands réalisateurs urbains.»



Il y a aussi des films qui évoquent un lieu urbain plus encore qu'une ville. Je pense à «À bout de souffle» de Jean-Luc Godard qui est définitivement associé aux Champs-Élysées. Les «Quatre cents coups» de Truffaut, c'est la place Clichy...

«Tout à fait, mais je ne les ai pas cités parce que pour moi ils sont davantage dans une abstraction que des cinéastes comme Fellini. On ne peut pas aller à Rome sans voir Fellini, on ne peut pas aller à Madrid sans penser à Almodovar, moins d'ailleurs pour ce qu'il a filmé de la ville que pour la Movida qui lui est associée. En revanche, on peut se rendre place Clichy sans penser à Truffaut et à Jean-Pierre Léaud.»



## « IL Y A QUELQUES ANNÉES, ON ÉTAIT BEAUCOUP MIEUX REÇU QUAND ON TOURNAIT DANS UNE RUE »

La ville pour un cinéaste,  
c'est un lieu de tournage facile  
ou au contraire compliqué?

«C'est compliqué et c'est même de plus en plus compliqué. Un tournage en ville, c'est beaucoup, beaucoup de contraintes, et quand j'ai fait "Ce qui nous lie" qui se déroule essentiellement au milieu des vignes, j'ai vu à quel point il est plus facile de tourner à la campagne où on n'embête personne et où personne ne vous embête. La ville s'est durcie: il y a de plus en plus de gens, de plus en plus de tournages, et les gens supportent de moins en moins les tournages. Il y a quelques années, on était beaucoup mieux reçu quand on tournait dans une rue, les gens étaient contents, c'était un peu la fête. Maintenant, il y a presque de l'hostilité. Visiblement, on dérange.»

Vous avez également tourné  
à Saint-Petersbourg et notamment  
dans cette rue de la ville qu'on appelle  
«la rue parfaite», pourquoi?

«Oui, la rue Rossi. D'abord parce que ce film était lié à la danse et que la grande académie de danse Vaganova, qui est rattachée au célèbre théâtre Mariinsky, est dans cette rue. Et puis, j'aimais bien cette histoire qui veut que l'architecte italien Carlo Rossi ait donné des dimensions dites parfaites à une rue afin d'approcher au plus près d'un idéal ou d'un absolu. Dans le film, je mets cette recherche de perfection architecturale en rapport avec la quête de mon personnage principal, joué par Romain Duris, qui cherche la

## « EN FAIT, J'AIME SURTOUT QU'UNE VILLE SOIT UN CHAOS »

femme idéale, la femme parfaite. Peu à peu, il découvre qu'elle n'existe pas et que, même si elle existait, elle ne serait pas forcément la femme idéale pour lui.»

C'était une manière de montrer que la ville parfaite n'existe pas davantage?

«En fait, j'aime surtout qu'une ville soit un chaos. Et une ville est forcément un chaos parce qu'elle est faite d'un empilement d'époques, de styles architecturaux, d'une accumulation d'idées politiques aussi. Par exemple, à Paris, la ville est faite de morceaux de monarchie, de Révolution, d'Empire, de plusieurs républiques, etc. Cette diversité a permis de juxtaposer des lieux, des places, des immeubles qui sont autant d'éléments uniques. Il faut ajouter l'époque moderne qui révèle le pouvoir de l'argent au cœur des villes. Tout ce "bazar" produit un chaos et, selon moi, une ville réussie est une ville qui réussit son chaos. C'est le cas de New York, de Paris, de Tokyo mais ce n'est pas le cas de Dubaï, par exemple parce que c'est une ville qui veut croire à la perfection de la nouveauté. Du coup, elle ne crée pas son propre chaos fait de strates, d'accumulations, de ratages aussi. Ça viendra peut-être. D'autres villes ont perdu ce charme chaotique. Je pense par exemple que Londres et Berlin ont été vraiment détruites par la Seconde Guerre mondiale et n'ont pas réussi à retrouver une nouvelle vie ou une nouvelle âme, du moins au sens où je l'entends.»

Berlin a peut-être perdu son esprit, celui de la République de Weimar, des cabarets, etc. Mais Londres...

«C'est vrai, il y a eu le "Swinging London" dans les années 1960, avec les Beatles, les Rolling Stones et puis les Punks après. Mais aujourd'hui, on est très loin de cela. J'étais il y a trois mois aux puces de Camden et il y avait un punk qui posait pour les touristes qui le photographiaient. J'ai trouvé fou que l'esprit punk soit devenu ça, un cliché. Londres a mal tourné, elle est devenue la ville de Boris Johnson et consort. Ça fait moins rêver qu'avant. Pareil pour le New York "trumpisé".»

Y a-t-il des villes que vous n'avez pas encore montrées et que vous adoreriez filmer?

«Oui, Rio, j'adorerais. Parce que c'est sans doute le plus réussi des chaos urbains. J'aimerais aussi filmer Hong Kong pour la même raison: c'est totalement anarchique. Et les événements récents sont aussi l'écho de ce chaos, ce qui montre encore une fois que l'âme d'une ville est intimement liée à son histoire, aux événements politiques qui l'ont faite, qui la font. En revanche, je n'ai aucune attirance pour les villes qui se résument uniquement à leurs excès, à la surpopulation, au cancer de banlieues interminables, à la pollution permanente. Je pense à des villes comme Djakarta, ou Lagos au Nigeria, ou même Pékin. J'aime des moments de villes, comme par exemple le Londres des années 1960-70. Pour moi, un moment de ville réussi, c'est un moment d'effervescence. Mais certaines villes créent plutôt de la mort tant elles sont polluées ou saturées. Une ville est réussie si elle fabrique de la vie, mais tout peut basculer de la vie à la mort en très peu de temps. Je ne suis pas allé à Kinshasa depuis très longtemps, mais je me souviens que c'était un endroit plein de vie parce que la musique zairoise était partout. Qu'en est-il aujourd'hui?»

## « UNE VILLE EST RÉUSSIE SI ELLE FABRIQUE DE LA VIE MAIS TOUT PEUT BASCULER DE LA VIE À LA MORT EN TRÈS PEU DE TEMPS »

## « MARSEILLE ! C'EST UNE VILLE MAGNIFIQUE. À CHAQUE FOIS QUE J'Y VAIS, JE ME DIS : IL FAUT VRAIMENT QUE JE TOURNE LÀ-BAS »

Et en France?

«Marseille! Marseille! C'est une ville magnifique et tellement attirante. À chaque fois que j'y vais, je me dis: il faut vraiment que je tourne là-bas. Mais je ne filmerais pas du tout cette ville comme Marcel Pagnol ou Robert Guédiguian ont pu le faire, d'abord parce que c'est leur ville et pas la mienne. C'est vraiment une ville réussie, une ville dure comme Rio, mais vraiment réussie dans sa dimension urbaine, humaine, solidaire, poétique. Les villes plus sages comme Nantes, Bordeaux ou Lyon m'intéressent moins, même si ce sont des villes très belles. Bordeaux par exemple, c'est une sorte de Versailles cool maintenant. À l'inverse, Montpellier m'intéresserait davantage. Le mélange sud-chic-Palavas-plages sauvages, ça me parle assez. Il faut de la contradiction et qu'elle pétille pour fabriquer de la ville et de la vie.

Reste, et je ne devrais pas utiliser ce verbe, reste la banlieue qui pour les cinéastes des dernières décennies est souvent le lieu même de la ville vue par le cinéma. Cette banlieue, elle vous intéresse?

«Évidemment, car c'est là où il y a de la vie, en ce moment plus que jamais. D'ailleurs, tous les jeunes réalisateurs viennent aujourd'hui de banlieue et ils jettent sur la périphérie de la ville un regard moderne qui fait du bien. C'est vraiment important d'avoir ces nouveaux regards sur la périphérie. Moi, je suis parisien et pour l'instant, je reste dans la capitale, mais qui sait?

Quoi qu'il en soit, mon dernier film ("Deux moi") reste attaché à la ville puisqu'il déroule l'histoire de deux célibataires dans Paris. J'y évoque principalement la solitude dans les grandes agglomérations à l'époque des réseaux sociaux. Pourquoi ces réseaux sociaux qui sont supposés fabriquer du lien et du rapprochement créent de la distance et du froid? Pourquoi dans ces grandes villes, les gens se likent au lieu de s'aimer simplement.»





Magda  
Darysz

est une galeriste française présente à Paris, Londres  
et Shanghai. Ses domaines d'expertise couvrent  
l'art numérique, la photographie et le Street Art.

# LA GALERISTE

## LA BELLE PEAU TATOUÉE DES RUES

# Magda Danyasz

*est une galeriste française présente à Paris, Londres  
et Shanghai. Ses domaines d'expertise couvrent  
l'art numérique, la photographie et le Street Art.*

LA GALLERISTE  
LA BELLE PEAU TATOUÉE DES RUES





## « L'ART PARIÉTAL, À LASCAUX OU À CHAUVET, C'EST AUSSI UNE FORME D'ART DE LA RUE MÊME SI CETTE RUE EST UNE GROTTÉ »

Racontez-nous-en quelques dates repères ce qu'est le street art.

« Il y a toujours eu du street art. Après tout, l'art pariétal, à Lascaux ou à Chauvet, c'est aussi une forme d'art de la rue même si cette rue est une grotte. Pour s'en tenir à aujourd'hui, il faut d'abord s'intéresser à l'expression street art que les artistes n'aiment pas trop d'ailleurs parce que, comme toutes les étiquettes, elle les enferme. Au départ, il y a eu le graffiti, puis en anglais le "writing", le "tag". On a parlé aussi de "spray can art" puisque l'outil était une bombe à peinture, puis encore de "subway art" puisqu'il se pratiquait beaucoup dans le métro de New York. Au fil des années, toutes ces dénominations ont évolué en suivant les différentes directions que prenaient les créateurs. Le terme de street art, en tant que tel, n'est arrivé qu'en 2007 alors que la pratique elle-même remonte à la fin des années 1960. Aujourd'hui ce terme est un peu fourre-tout et il ne rend pas bien compte des différentes formes qu'ont développées les artistes. Mais il a été adopté par tout le monde, alors... »

Il existe donc une histoire du street art ?

« On peut même dater avec précision sa naissance. Nous sommes un certain nombre qui avons travaillé sur l'histoire du street art et désormais nous sommes tous d'accord. Il faut dire qu'au départ l'histoire du street art est faite essentiellement de "légendes", de légendes urbaines. Des récits sur les uns et les autres qui se transmettent oralement. Puis il y a eu des livres de

## « ET PUIS IL Y A DES SIÈCLES DE GRAFFITI AMOUREUX FAÇON “MACHIN AIME MACHINE” OU DE CE QUE L’ON APPELLE LES “GRAFFITI DE LATRINE” »

photos, des expos, mais il fallait que des textes viennent dire les choses avec plus de précision, que la légende s’écrive, que l’histoire soit racontée. Il fallait aussi recueillir les témoignages de ceux qui avaient été là au tout début, retrouver la trace de ceux qui avaient disparu des murs car le street art, comme toutes les écoles de peinture dans l’histoire de l’art, est plein de “victimes”, de gens qui n’ont pas survécu au mouvement. Quoi qu’il en soit, on peut dire que ce mouvement est né, très modestement, durant la Seconde Guerre mondiale. Un jeune soldat américain qui s’appelait Kilroy dessinait des petits bonhommes sur les paquets de munitions qu’il conditionnait et qui partaient pour le front. À côté du petit bonhomme, il écrivait “Kilroy was here”. Pour l’instant, on est assez loin du street art mais curieusement cette histoire dessine déjà un axe États-Unis-Europe. Sur le front, les soldats qui reçoivent ces paquets se mettent eux aussi à écrire un peu partout “Kilroy was here” et la phrase devient virale. Or la viralité est l’une des caractéristiques du street art qui se propage par dissémination. Bien sûr cet épisode est ensuite tombé dans l’oubli, mais on s’accorde maintenant pour en faire le moment initial.»

### Rien avant ?

« Bien sûr que si, des milliers de choses. Par exemple les campagnes électorales sur les murs de Pompéi. Chaque candidat écrivait son nom pour dire : “Votez pour moi”. C’était souvent très calligraphié, au point que certains artistes graffeurs se sont inspirés du style de ces graffiti. Et même la lave n’a pas eu raison de ces noms, de ces “blases” comme on dirait aujourd’hui car c’était déjà une manière de faire du “stand out”, de se faire remarquer. Et puis il y a des siècles de graffiti amoureux façon “machin aime machine” ou de ce que l’on appelle les “graffiti de latrine”. »

### Pour revenir au xx<sup>e</sup> siècle, où naît le mouvement ? À New York ?

« Non, on croit toujours que le street art est né à New York mais son vrai lieu de naissance, c’est Philadelphie, et plus précisément le centre de Philadelphie qui, comme dans toutes les grandes villes américaines, est plus pauvre que la périphérie des banlieues résidentielles. Dans les années 1960, le centre de Philadelphie est très malfamé, très dense aussi. Une sorte de cuvette dont il est difficile de s’échapper car il n’y a même pas de métro. À cette époque commencent à apparaître des lettres, des mots sur les murs. Le premier qui se fait connaître pour cette pratique – du moins dans la légende car en fait ils sont des dizaines – c’est un certain Cornbread. Tout cela n’a rien à voir avec l’art, Cornbread dit lui-même qu’il faisait ça pour impressionner les filles. Mais c’est déjà un vrai phénomène, connu de tout le monde. Par exemple quand les Jackson Five viennent à Philadelphie pour un concert, ils demandent à Cornbread de peindre leur avion. Reste qu’on est encore dans le tag et pas du tout dans une forme artistique. »

### Comment le mouvement arrive-t-il alors à New York ?

« C’est idiot à dire mais par le train. Cela coïncide avec l’essor du train comme mode de transport entre les deux villes à un moment où les autoroutes sont totalement saturées. Des gamins de Philadelphie finissent par débarquer à Grand Central, la gare de Manhattan, et montrent à leurs copains de New York ce qui se fait chez eux. L’inverse est d’ailleurs peut-être vrai aussi : des gamins de New York débarquent à Philadelphie par le train et découvrent par la fenêtre les murs tagués. À New York, les choses vont se passer différemment. D’abord parce que la ville n’a pas la même topographie, ensuite

**« ON CROIT TOUJOURS QUE LE STREET ART EST NÉ À NEW YORK MAIS SON VRAI LIEU DE NAISSANCE, C’EST PHILADELPHIE »**

## « LE TAG DIT : “JE SUIS PASSÉ PAR LÀ, LES MECS” »

parce qu'elle est organisée en communautés, en quartiers très délimités spatialement, à la rue près. Les premiers tagueurs new-yorkais vont écrire leur nom, comme à Philadelphie, mais aussi le numéro de leur rue. Le tag change alors complètement de signification, il devient identitaire. Il l'est si le tagueur inscrit son surnom dans sa rue, il l'est encore bien plus s'il le fait dans un autre quartier comme une affirmation de son passage, presque une provocation qui appelle une réponse. Le tag dit : “Je suis passé par là, les mecs” et s'il est précisé “169” pour le numéro de la rue, tout le monde sait qu'il s'agit d'un gars du Harlem hispanique. Et ça prend, il y a des tags partout, des lettres bâton en noir, gris, blanc ou rouge, les couleurs des aérosols de l'époque qui sont essentiellement destinés à la carrosserie automobile. Le tag se répand à la faveur des activités des tagueurs comme Taki 183, par exemple, qui deviendra très connu. Il était coursier et taguait les murs au fil de ses courses. Cette accumulation des tags est intéressante mais quelque part elle les rend invisibles puisqu'ils se recouvrent les uns les autres. Aussi, vers 1971-1972, certains graffeurs vont décider de se distinguer des autres et inventent ce qu'on appelle bientôt le “stand out”, un style qui permet de se faire remarquer. Pour cela ils vont commencer à dessiner des ornements autour des lettres. Par exemple, l'un d'eux est surnommé “Stay High” parce qu'il accompagne ses tags d'un gros joint et d'un énorme nuage de fumée autour. C'est à ce moment-là qu'on assiste aux premiers frémissements d'un style qui va s'affirmer ensuite pendant longtemps à travers ses ornements. Jusque dans les tableaux de Jean-Michel Basquiat avec le nuage, la couronne, l'étoile, etc. Dans ce magma de noms sur les murs, il fallait dire : “Je suis le meilleur” et donc ajouter une couronne ou encore “Je brille” et placer une étoile. Ce qui est drôle, c'est qu'on sait aujourd'hui avec précision qui a inventé quoi : les lettrages, les ornements, etc. C'est la raison pour laquelle on a très vite pu parler d'un mouvement parce qu'il y avait les codes, les techniques, le langage. L'invention est permanente, le même Stay High va ajouter du relief en dessinant une première fois en bleu, puis une seconde fois en noir. Un autre, Face 2, va créer des lettrages magnifiques comme les lettres flop ou celles qui dégoulinent. Un troisième, Sean Hart,



peint les wagons de métro, d'abord en largeur, ensuite en hauteur, avec pour lui la nécessité de bien centrer son nom, de réfléchir à la mise en scène de son graph. D'ailleurs, au passage Sean était déjà peintre chez lui...»

Pourtant on a toujours l'impression  
que ces graffeurs n'avaient aucune  
éducation artistique...

«C'est souvent faux. Sean a peint son premier tableau à 15 ans et ça n'avait rien à voir avec le graffiti. D'ailleurs, tous ces gamins étaient souvent influencés par la culture punk dont ils écoutaient la musique et pas par le rap qui ne faisait encore que balbutier. Ils font aussi passer des messages, comme Quick, un Afro-américain. Il représente Hitler et un membre du Ku Klux Klan sous sa signature qui le montre assis sur un wagon de métro. Souvent aussi tous ces



**« DES JOURNAUX DÉPLORENT CES MURS  
PEINTS QUI “SALISSENT LA VILLE”, MAIS  
D’AUTRES, COMME LE NEW YORK TIMES,  
PARLENT D’UN MOUVEMENT ARTISTIQUE »**

graffeurs signent Amerikkka avec trois k. Toute cette génération multiplie les inventions à travers les messages politiques, les fulgurances esthétiques, les audaces de style. Certains incorporent même des éléments qui s'apparentent à de l'art abstrait. Car, encore une fois, tous ne sont pas sans culture artistique, plastique. À New York par exemple, tous ces graffeurs circulent, traversent la ville et voient dans le métro ou dans la rue les affiches des grands musées d'art moderne comme le Guggenheim ou le MoMa. Il faut aussi souligner que tous les graffeurs n'étaient pas issus des quartiers les plus pauvres du Bronx, certains venaient de familles aisées qui les emmenaient au musée.»

Tous ces graffeurs connaissent-ils  
aussi la culture murale mexicaine,  
toutes ces fresques très politiques  
qui montrent des foules avançant  
pour réclamer du pain et du respect?

«Pour certains oui, quand ils sont d'origine hispanique, mais dans la plupart des cas, non. Dans le New York de ces années-là, on est encore dans l'écriture, de plus en plus stylisée, mais toujours dans l'écriture, le graphisme des lettres. C'est au début des années 1980 que le mouvement prend toute son ampleur esthétique, picturale, par exemple à travers une sorte d'art funéraire en hommage à des gens morts. Dans Alphabet City, le célèbre quartier de New York dont les rues se nomment A, B, C, D et qui, à cette époque-là, est extrêmement dangereux, tous les murs sont peints. Tous, je m'en souviens bien, il n'y avait pas un centimètre carré de libre.»

## « LES JEUNES ARTISTES EUROPÉENS QUI DÉBARQUENT SONT HALLUCINÉS PAR CE QU’ILS DÉCOUVRENT »

Et on commence à en parler?

« Dès 1979 il y a des papiers dans la presse. Certains journaux déplorent tous ces murs peints qui “salissent la ville”, mais d’autres, comme le New York Times, commencent à parler d’un mouvement artistique. Face One, la première exposition qui mêle des graffeurs à des artistes classiques, comme par exemple Sophie Calle ou Laurence Wagner, date de 1980. Basquiat et Keith Haring les ont croisés depuis longtemps. D’ailleurs Keith Haring a dit lui-même à plusieurs reprises que sa rencontre avec les graffeurs avait été déterminante pour lui, il s’est immédiatement demandé comment il pouvait intégrer cette esthétique à son œuvre. En fait, il y avait beaucoup plus d’échanges qu’on ne le pense. Par exemple à Face One, ils étaient dix-huit issus du street art à exposer. Deux ou trois galeries avaient également commencé à s’intéresser à eux et un collectionneur avait ouvert un espace libre où ils pouvaient venir travailler. Ensuite le vrai moment charnière, c’est 1983-1984. »

Pourquoi?

« Parce que les jeunes Européens commencent à voyager et à venir à New York qui est à ce moment-là le phare absolu en matière culturelle. C’est là que tout se passe et il y a un vrai décalage temporel avec l’Europe. Il faut six mois à un an pour que les choses arrivent à Londres, à Paris ou à Berlin. Les jeunes artistes européens qui débarquent sont hallucinés par ce qu’ils découvrent. C’est le cas du Français Jeff Aérosol qui dit lui-même que le street art new-yorkais a changé sa vie. Il envisageait de devenir graphiste et il va devenir graffeur en développant un univers proche de ce qu’il a vu outre-Atlantique. »

C’est particulier aux Français?

« Non, c’est valable pour les artistes du monde entier qui arrivent à New York à ce moment-là. Deux livres sortis en 1984, “Spray Can Art” et “Subway Art”, ont eu par exemple une influence déterminante partout dans le monde. Ils se sont vendus à 500000 exemplaires, ce qui pour un livre d’art est exceptionnel. La photo a aussi beaucoup contribué à la dissémination du street art. Internet n’y est en fait pas pour grand-chose. Paradoxalement, c’est au moment où le street art se répand partout que le maire de New York de l’époque décide de partir en guerre contre les graffeurs. Certains arrêtent par crainte des représailles, des amendes, des procès alors même que des collectionneurs européens, aux Pays-Bas notamment, commencent à s’intéresser au mouvement et à acheter. Conséquence, les graffeurs les plus célèbres partent pour l’Europe à la fois pour échapper à la répression et pour répondre à la demande. Car aux yeux des Européens, ces jeunes sont des artistes. C’est le cas en France, en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Italie, à Bologne notamment où le street art est accueilli comme un vrai mouvement pictural qui mérite d’être exposé dans les musées. Ils sont reçus comme des stars. En France, ils sont invités par la revue Techni-kart, la RATP leur passe commande pour une campagne publicitaire, ils vont peindre aux Bains-Douches. En même temps, à chaque fois, dans chaque pays européen, le street art est repris par les graffeurs locaux en y ajoutant quelque chose de nouveau. En France, les artistes vont développer une sorte de “French touch”. Il se crée ainsi une école européenne. Si on parle de Paris par exemple, il y a le terrain de Stalingrad, celui de La Chapelle, des graffeurs qui désherbent les terrains vagues pour pouvoir peindre les murs. Les week-ends, la foule vient voir les artistes à l’œuvre. Ils s’échangent des techniques, les styles s’entremêlent. Pendant toute cette période, les Français ont été très bons, par exemple en faisant évoluer le lettrage vers des horizons encore plus complexes et certains

## « À BOLOGNE, LE STREET ART EST ACCUEILLI COMME UN VRAI MOUVEMENT PICTURAL QUI MÉRITE D’ÊTRE EXPOSÉ DANS LES MUSÉES »



## « AU DÉBUT DES ANNÉES 1990, TOUTE LA SCÈNE RAP FRANÇAISE SOUTENAIT LE STREET ART, JOEY STARR EN TÊTE »

Américains se sont nourris de cette envolée européenne. C'est le cas de Futura qui l'a reconnu lui-même. Mais en Europe aussi, des municipalités menacent les graffeurs de poursuites et la RATP change d'attitude en leur livrant une guerre sans merci. Je me souviens qu'un artiste qui avait peint une rame de métro avait été condamné à une amende exorbitante.»

Cette guerre s'explique comment ?

«Le street art est vu à ce moment-là par la société, les institutions comme une pure agression. On pourrait même dire qu'à leurs yeux, ce mouvement résume à lui seul toute l'agressivité de la rue. Mais il faut souligner que paradoxalement certains artistes partagent ce point de vue. Ils revendiquent cette agression, parce qu'ils refusent d'être enrôlés, récupérés. L'un d'eux m'avait dit à cette époque : "Surtout n'essaye pas de faire de moi un artiste!".»

Et pendant cette période les banlieues jouent-elles un rôle dans le mouvement ?

«Bien sûr. Au début des années 1990, toute la scène rap française soutenait le street art, Joey Starr en tête. C'était particulièrement vrai à Marseille avec des groupes de graffeurs comme la Force alphabétique. Il y avait des endroits mythiques qui étaient de véritables "halls of fame" pour les graffeurs, des lieux où il fallait être si on voulait compter. Comme par exemple, même si ce n'est pas en banlieue, les palissades du chantier du Louvre. Tout le monde venait voir, de toute l'Europe et même du reste du monde. Mais en même temps que la reconnaissance arrive, le street art continue de s'apparenter à une sorte de guérilla urbaine. Le plus intéressant, c'est que cette guérilla va

déboucher sur de nouvelles formes de street art, comme le sticker art par exemple qui est une réponse artistique à la répression. On peut préparer les stickers chez soi, c'est moins dangereux que de peindre un mur en craignant qu'une voiture de police passe. Et du point de vue de la législation, le sticker est différent du graffiti puisqu'il s'enlève. On ne risque pas de lourdes amendes. Il faut quand même souligner qu'aux antipodes d'un street art plus mesuré, davantage compatible avec la société, certains demeurent d'une totale radicalité et revendiquent le vandalisme qui peut accompagner leurs interventions. Ils le revendiquent comme un manifeste artistique.»

Pourtant parfois on a l'impression que le street art, c'est un peu toujours pareil...

«Bien au contraire, et les graffeurs ont une règle commune à tous : ne jamais faire la même chose que son voisin. Apprendre de ce qu'on voit et puis trouver son chemin, son style personnel, sa manière de faire. Toujours dans le but de se faire remarquer. C'est pourquoi aussi de nombreux artistes vont développer au fil des années des modes d'intervention nouveaux : le pochoir, le papier collé ou encore le marteau-piqueur comme l'artiste portugais Vhils qui dit "faire du pochoir à l'envers". Le graff, c'est à la fois le besoin de se distinguer et la nécessité d'aller vite puisqu'on intervient dans la rue. Il existe donc une véritable enchère stylistique qui donne son intérêt au mouvement, qui le fait vivre, inventer. Le collage par exemple va permettre à des artistes comme JR d'aller encore plus haut et plus loin. De son côté, Shepard Fairey, celui qui a fait l'affiche de Barack Obama, invente de nouveaux moyens de diffusion du graff en proposant aux gens de télécharger ses œuvres, de les imprimer et de les coller eux-mêmes

## « LE COLLAGE PAR EXEMPLE VA PERMETTRE À DES ARTISTES COMME JR D'ALLER ENCORE PLUS HAUT ET PLUS LOIN »

## « DÈS LES ANNÉES 1980 À NEW YORK, DES ARTISTES SE SONT FAIT RÉCUPÉRER, PAR LA MODE NOTAMMENT QUI TRÈS TÔT S'EST INTÉRESSÉE AU STREET ART »

sur les murs des villes. Il faut aussi évoquer le Français Invader qui invente le graff en mosaïque. La première fois que je l'ai présenté, en 1999, les autres graffeurs considéraient que ce n'était pas de l'art urbain parce qu'il n'utilisait pas de bombe aérosol et qu'il ne signait pas. En fait, il venait de créer autre chose, une nouvelle forme qui, elle aussi, a essaimé partout dans le monde. Même en Chine des artistes vont se mettre à renouveler l'art urbain, c'est le cas par exemple de Zhang Dali qui est aujourd'hui un immense artiste. Il a commencé par dessiner sa silhouette à la bombe sur de vieilles maisons condamnées à la démolition pour faire place à des grands ensembles.»

Le street art est aussi très politique,  
on voit rarement sur les murs des graffs  
représentant des fleurs dans un vase...

«Non, c'est faux. Il y a de tout. Il y a aussi des chats, des chiens et des petites fleurs. Le street art est comme tous les courants artistiques, il est fait de multiples inspirations.»

Oui il y a André et Monsieur Chat...

«Je ne sais pas si je mettrais André dans la catégorie des Bisounours parce que son bonhomme ricanant est une vraie signature, c'est vraiment son avatar.»



À l'opposé de l'engagement politique,  
ne peut-on pas soutenir aussi que le street  
art est régulièrement récupéré? Par exemple,  
la fameuse République de Shepard Fairey,  
avec sa devise Liberté-Égalité-Fraternité,  
est aujourd'hui accrochée dans le bureau  
d'Emmanuel Macron. Et André, justement,  
a travaillé pour les Galeries Lafayette...

«Il y a toujours eu récupération. Dès les années 1980 à New York, des artistes se sont fait récupérer, par la mode notamment qui très tôt s'est intéressée au street art. Les designers ont très vite investi le mouvement. Par exemple, le créateur Virgil Abloh et sa marque Off-White ont récemment travaillé avec Futura, le "père" du graffiti abstrait.»

Quand même, il y a toutes ces municipalités qui ont décidé de réserver un mur aux graffeurs...

«Elles l'ont fait à des fins purement électoralistes, elles se sont aperçues que c'était un bon moyen pour s'adresser aux jeunes. On peut le regretter car ces initiatives ont un peu galvaudé le street art. Souvent ce qui est produit n'est pas de bonne qualité, ou bien il s'agit d'une pure imitation de ce qui a été vu à la télévision ou sur Internet. Sur le principe, je ne suis pas contre mais ça tient de la pratique amateur, tout comme il existe des troupes de théâtre ou



**« JE CROIS QUE LE STREET ART EST LE PREMIER COURANT VRAIMENT UNIVERSEL DANS TOUTE L'HISTOIRE DE L'ART. IL EST COMPRIS PAR 90 % DE L'HUMANITÉ »**

des chorales amateurs. Il ne faut pas confondre des artistes de rue qui n'ont fait que ça toute leur vie, en créant leur style, en expérimentant, et puis le mur de street art du festival de Trifouillis-les-Oies, peint une fois par an.»

Mais le street art peut aussi devenir partie prenante d'une politique de la ville. Je pense au 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris qui est devenu le musée en plein air de ce mouvement dans la capitale, comme si la ville voulait affirmer de cette manière qu'elle a un pied dans le XXI<sup>e</sup> siècle.

«Oui mais là, il y a eu une vraie prise d'initiative, c'était très inspirant. Souvenez-vous, c'est là que Shepard Fairey a été montré pour la première fois. Je suis d'ailleurs étonnée qu'il n'y ait pas encore à Paris un vrai musée du street art à ciel ouvert mais avec toutes les missions du musée: conservation, médiation, etc. Il y aurait sans doute fort à faire pour obtenir les autorisations, notamment de la part des architectes qui souvent résistent à l'utilisation des bâtiments qu'ils ont conçus et construits pour exposer du street art XXL. Pourtant la tendance est irrésistible. Je crois que le street art est le premier courant vraiment universel dans toute l'histoire de l'art. Il est compris par 90% de l'humanité de Tombouctou à Paris, de Pékin à New York. Ce n'était pas le cas des courants artistiques des dernières décennies, comme le minimalisme par exemple, même si je n'ai rien contre ce mouvement en particulier.»

## « À 100 000 OU 200 000 EUROS C'EST DÉJÀ TRÈS HAUT MAIS ÇA N'A RIEN À VOIR AVEC LES PRIX DU MARCHÉ DE L'ART VERSION JEFF KOONS OU DAVID HOCKNEY »

Le street art a-t-il sorti l'art de quelques impasses ?

« Non, car je ne crois pas que l'art se laisse mettre dans des impasses. Pour moi, ce mouvement chamboule tout dans notre société car il sort l'art des espaces qui lui étaient habituellement dédiés, réservés, comme les musées, les édifices religieux, les châteaux, les demeures bourgeoises. Il met l'art à la portée de tous les regards. »

Justement, qu'a changé le street art dans notre vision de l'art dans les villes qui souvent se limitait à des statues officielles commandées par l'État ou les conseils municipaux pour rendre hommage à tel homme ou telle femme célèbre ? Et puis au-delà de ça, les murs des villes étaient propres, blancs, il n'y avait pas cette invasion du trait et de la couleur...

« Il faut d'abord rappeler qu'autrefois la couleur était partout dans les villes. Les cathédrales étaient en couleurs par exemple, et d'ailleurs certaines d'entre elles ont retrouvé leur aspect coloré grâce à des jeux de lumières projetés occasionnellement sur leur façade. À Pompéi les maisons étaient peintes du sol au plafond, sur l'Acropole à Athènes le Parthénon était tout en couleurs. C'est surtout au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles que le modèle d'une ville vierge de toute inscription, de toute couleur s'est imposé. Mais c'est une toute petite page dans l'histoire de l'art. D'ailleurs, c'est à la même époque qu'on nous a vendu

l'archétype de l'artiste maudit qui doit être seul, s'être coupé l'oreille, vivre dans une chambre insalubre, etc. Pourquoi ? Pourquoi les artistes ne travailleraient-ils pas en groupe comme le font les graffeurs, pourquoi n'envahiraient-ils pas nos espaces de vie et notamment la rue ? Il faut refermer la parenthèse du XIX<sup>e</sup> siècle et renouer avec les traditions d'un art omniprésent et souvent monumental. Je pense au plafond de la chapelle Sixtine et aux toiles géantes de Véronèse à Venise tout autant qu'aux collages de JR. »

Il existe aussi une autre récupération qui est celle de l'argent.

« Elle a toujours été là, elle aussi. Dès le début du mouvement, le marché s'en est mêlé et les collectionneurs ont commencé très tôt à acheter, d'autant qu'aux États-Unis faire de l'argent avec l'art n'est pas un problème. Néanmoins, il faut reconnaître qu'il existe aujourd'hui, et ce n'est pas propre au street art, une grande confusion entre l'art et le marché de l'art. Ce sont deux ensembles qui se croisent un tout petit peu, formant un minuscule sous-ensemble parce que la plupart des artistes ne vivent pas de leur art et parce que la plupart du temps le marché de l'art ne parle pas d'art. Mais on ne parle que de ce couple : l'art et l'argent. S'agissant de l'art urbain, pour l'instant il n'est pas très cher et, si on met Banksy de côté, les prix pratiqués sont assez raisonnables. À 100 000 ou 200 000 euros c'est déjà très haut, mais ça n'a rien à voir avec les prix du marché de l'art version Jeff Koons ou David Hockney. »

Vous venez d'évoquer Banksy qui est la star absolue du street art. Comme pour Daft Punk, on ne connaît pas son visage. Invader a suivi lui aussi cette démarche, on ne sait pas à quoi il ressemble. Y a-t-il un rapport entre l'omniprésence du graff dans la ville et l'anonymat du graffeur ?

« Au départ, si on parle d'Invader par exemple, c'était pour ne pas être reconnu par la police. De même la plupart des graffeurs avaient un "blase" pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à leur véritable nom. Chez Banksy, c'est différent. D'autant qu'il arrive au début des années 2000 et que la

## « MÊME EN ARABIE SAOUDITE, ON TROUVE DES GRAFFEURS AUJOURD'HUI »

guérilla avec la police est déjà passée. Pour lui, et il l'a très bien expliqué, la question est celle du rapport à la marque. Qu'est-ce qui compte quand on regarde une œuvre, l'œuvre ou la signature? On lit "Picasso" en bas du tableau alors on se dit: "C'est bien." Et s'il était écrit "Schmilblick", alors non, ce ne serait pas la même chose. Banksy nous met le nez dans nos propres préjugés, nos propres rigidités en nous disant: "En fait, vous voulez que ce soit écrit Banksy, c'est tout ce qui compte pour vous." D'ailleurs, quand il ne signe pas, personne ne veut de ses œuvres. C'est ce qu'il avait fait dans la rue à New York et deux passants seulement s'étaient montrés intéressés. Il souligne donc l'absurdité du marché, mais en même temps il faut reconnaître que ça ne fait qu'attirer un peu plus le marché vers lui.»

Banksy est donc très politique, notamment quand il tague le mur à Jérusalem avec son personnage qui lance un bouquet de fleurs.

«Oui, mais plein d'autres l'ont fait, à commencer par JR, et surtout plein d'inconnus. Cela veut dire aussi qu'aujourd'hui, dès qu'il y a un mur vierge, on peint dessus et les messages laissés sur ces murs dépendent très largement du talent de leurs auteurs.»

Les plus grandes villes du monde sont en Chine, dans ce pays le street art a-t-il sa place?

«Je suis allée en Chine en 2008 pour me rendre compte par moi-même et ajouter un chapitre chinois à un livre que j'ai fait sur le street art et qui était réimprimé. Je n'ai d'abord trouvé que des murs de chantiers, autorisés par les autorités, recouverts de graffitis aux lettrages très sages ornés de gros pandas dessinés. J'étais très déçue et je me suis demandé où était passé

l'héritage de la calligraphie chinoise traditionnelle. J'ai fini par tomber sur Zhang Dali dont on a déjà parlé. Et j'ai découvert qu'il était entré en contact avec le street art parce qu'il avait épousé une Italienne de Bologne qui dans les années 1980 était le centre névralgique de l'art urbain en Europe. Une fois rentré en Chine, il s'est donc mis à bomber sa silhouette sur les bâtiments détruits et son pseudo de l'époque était AK47. Ce qui en Chine pesait son poids de provocation. Mais à cette époque, il était pratiquement le seul. Ce n'est que récemment que des jeunes ont commencé à se manifester, et tant que leur message n'est pas explicitement politique, ils ne rencontrent aucune difficulté à bomber où ils veulent.»

Le street art est-il durablement installé ou bien passera-t-il avec le temps?

«Je pense que ce courant est définitivement installé dans l'histoire de l'art. Des gens qui font du cubisme, il y en a encore. Je pense que ce sera la même chose, il y aura des graffeurs qui continueront. Mais au-delà des artistes eux-mêmes, la pratique qui consiste à peindre sur un mur dans la rue me semble elle aussi établie pour longtemps, très longtemps. Après, comme pour tout courant artistique, le temps modifie les choses, pousse les nouvelles générations à réinventer les formes. Par exemple, certains abandonnent déjà le graffiti pour revenir à l'art optique et cinétique des années 1960 et le métamorphoser en art mural. D'autres évoluent vers le mapping, une technique vidéo qui consiste à projeter des formes, des dessins, des créations sur un mur.»

Aujourd'hui quelles sont les tendances les plus avancées de l'art urbain et où sont les nouveaux lieux de cet art?

«Certains, comme Felipe Pantone, travaillent par exemple sur la réalité augmentée appliquée au street art. Quant aux lieux, ils sont partout. Je pense qu'exceptée la Corée du Nord, il n'y a pas un seul pays au monde où des graffeurs ne sont pas en train de peindre un mur au moment où l'on parle. Même en Arabie saoudite, on trouve des graffeurs aujourd'hui.»





Célestine  
Ketcha-Courtes

Elle est aujourd'hui ministre de l'Habitat  
et du Développement urbain.  
a été longtemps maire de Bangangté, au Cameroun.

# LA MAIRE

**LE DÉVELOPPEMENT DURABLE,  
CLÉ DE L'AVENIR DES VILLES  
D'AFRIQUE ET D'AILLEURS**

# Célestine Ketcha-Courtès

*a été longtemps maire de Bangangté, au Cameroun.  
Elle est aujourd'hui ministre de l'Habitat  
et du Développement urbain.*

**LA MAIRE  
LE DÉVELOPPEMENT DURABLE,  
CLÉ DE L'AVENIR DES VILLES  
D'AFRIQUE ET D'AILLEURS**



### Quelle est la place du maire en Afrique ?

«De nos jours, le maire élu en Afrique, et particulièrement au Cameroun, se voit confier des responsabilités beaucoup plus importantes que celles de ses prédécesseurs. La réelle décentralisation fait que ses décisions, ses actes impacteront durablement la vie de ses électeurs et la vie de la cité. Le mode de management, au-delà du transfert de compétences, a aussi changé. L'écoute permanente des populations, le management participatif s'impose aux exécutifs municipaux. La bonne gouvernance compte tenu de l'accroissement important des comptes administratifs doit s'imposer plus que jamais. Au total le développement durable de l'Afrique tel que voulu par les différents agendas de développement repose sur les maires, le développement national ne sera possible qu'à partir du développement des territoires.»

### Être femme et maire en Afrique, comment ça se passe ?

«Pas seulement en Afrique car les OMD (Objectifs du Millénaire pour le Développement) prévoyaient 30% des femmes à tous les niveaux de responsabilité. Au niveau local, on a eu moins de 10% de femmes maires. En Afrique, les us et coutumes font que c'est plus difficile pour la femme d'arriver à ces postes de responsabilité. Fort heureusement, au Cameroun, il y a eu la volonté politique du président de la République Paul Biya qui a permis de passer de 2 à 7 femmes maires avant 2007, de 7 à 24 en 2007 lorsque le président a prescrit un minimum de 30% de conseillères au sein du RDPC (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais) avant de passer à 31 femmes maires en 2013. Rendez-vous compte, 31 sur 360 maires que compte notre pays. L'espoir pour la femme de manière générale réside dans le fait que dans le monde entier la femme prend aujourd'hui les mêmes responsabilités que les hommes. Il y a encore quelques hommes qui n'ont pas mesuré l'évolution des mentalités et des capacités. Ils sont de plus en plus marginaux. La femme a aussi cet avantage d'être près de la réalité du terrain. Elle est au cœur de la mise en œuvre des grands Agendas Mondiaux de Développement qu'il s'agisse des ODD (Objectifs de Développement Durable), de l'Agenda 2063 de l'Afrique, du Nouvel Agenda Urbain ou même de l'accord de Paris pour le climat. Qui utilise le plus l'eau, le bois de cuisson, l'électricité ? Qui produit le plus d'ordures ménagères en Afrique ? La femme est au cœur de la famille et de la vie dans la cité et peut être un bon acteur

## « UNE ÉQUIPE MUNICIPALE NE PEUT RÉUSSIR SEULE »

des solutions pour "A Better City for Better Life", donc de la ville durable, sûre, inclusive et résiliente recherchée.

J'ai été maire durant 11 ans de la belle commune de Bangangté, Prix Feicom des Meilleures Pratiques Communales de Développement Local 2012 et Prix des Nations Unies du Service Public 2014 pour le beau Projet Maitrise d'ouvrage en Matière d'Eau et Assainissement (MODEAB) mené avec l'appui des Partenaires au Développement (ODD17) que sont la Fondation Veolia, l'AESN (Agence de l'Eau Seine-Normandie), l'AIMF (Association Internationale des Maires Francophones) et bien d'autres. J'espère avoir rempli ma mission. J'y ai donné toute mon énergie pour améliorer la vie de mes citoyens et accompagner le chef de l'État dans sa quête de développement de notre pays.»

### L'écologie est au cœur de l'action municipale que vous avez menée, n'est-ce pas ?

«Je n'ai pas fait de l'écologie pour l'écologie. En cherchant à supprimer les décharges sauvages en ville, en encourageant les populations à de meilleures pratiques d'hygiène, en collectant et traitant les ordures ménagères et aussi en traitant les boues de vidange des fosses septiques, on donne un cadre de vie plus sain, on ne pollue pas la nature. Alors c'est vrai on fait de "l'écologie". Une équipe municipale ne peut réussir seule. Cette réussite nous la devons surtout à la population qui s'est appropriée la question d'hygiène à travers la collecte, le transport et la valorisation des ordures ménagères pour une production du compost qui a valu plusieurs fois à Bangangté le prix de ville

propre de la région. La commune de Bangangté à travers la construction d'une centrale solaire photovoltaïque de 20 KW, installée à l'hôpital de district, a contribué à réduire l'émission moyenne en CO<sub>2</sub> de 552 tonnes. C'est un indice non négligeable de la protection de l'environnement et de la lutte contre le réchauffement climatique de la planète.»

L'action en faveur de villes africaines soucieuses de l'environnement est-elle encore exceptionnelle ou de plus en plus partagée ?

«La ville de Bangangté quoique placée parmi les villes moyennes, offre des atouts indéniables. Plusieurs reconnaissances en témoignent : plusieurs fois ville propre de la région de l'Ouest et premier prix FEICOM initiative hygiène et salubrité, ville ONUSIENNE service public de l'eau, ville ISO 26000, ville modèle dans l'assainissement liquide au Cameroun avec la troisième station de traitement des boues de vidange aux filtres plantés de roseaux dans le monde après celles du Laos et de Tamatave à Madagascar. Cette première installation à Bangangté grâce aux partenariats avec l'AIMF, la Fondation Veolia, le SIAAP, intéresse des villes plus importantes dont la capitale Yaoundé. La tâche est immense. Là encore la qualité et la sensibilité des exécutifs municipaux prend toute son importance.»

Vous pouvez nous parler de l'exemple des latrines écologiques mises en place à Bangangté ?

«Voilà une belle histoire de développement. Avec des idées nées au Bénin plus la compétence d'experts d'Europe, nous avons réalisé une première tranche de 15 latrines à Bangangté, en particulier dans les écoles primaires. Les enseignants et les élèves de cour moyen se sont appropriés la gestion de ces latrines – qui produisent de l'urée fertilisante – au travers du Comité d'Éducation à l'Environnement, . Les artisans, constructeurs de ces latrines, formés à Bangangté, sont allés dans la ville camerounaise de Dschang construire de nouvelles installations. Ce qui est intéressant, c'est que nous formons au fil des ans des jeunes élèves qui appliqueront dans leurs concessions familiales ces savoir-faire. La question qui se pose à l'heure du sommet

## « LA QUALITÉ ET LA SENSIBILITÉ DES EXÉCUTIFS MUNICIPAUX PREND TOUTE SON IMPORTANCE »

France-Afrique sur les villes durables, c'est comment multiplier, dupliquer ces belles réussites dans de nombreuses villes pour atteindre plus vite les objectifs recherchés afin de faire des villes africaines des villes durables qui retiennent leurs enfants, par conséquent leurs mains-d'œuvres sur place.»

Quelles sont les priorités pour une ville comme Bangangté : l'eau, la propreté, l'instruction, le développement économique ?

«Il a été clairement mis en évidence en 2006 que les besoins ressentis par les populations portaient sur l'eau potable, l'assainissement, la santé et l'éducation. C'est après une réponse satisfaisante sur ces points que le développement économique peut suivre.»

Quelle peut être la participation des habitants à la gestion de leur ville ?

«Les élus, maires, adjoints et conseillers sont à l'écoute des populations. C'est cela qui permet aux populations de participer au devenir de la cité. Je crois que sur ce point aussi et depuis des années Bangangté est un modèle de gouvernance.»

### Faut-il une reconnaissance internationale pour réussir ?

«Je ne pense pas, mais lorsqu'elle arrive au terme d'un travail bien fait avec un ressenti bien exprimé par les populations, alors là il y a une satisfaction. La reconnaissance internationale permet surtout de mieux attirer les ressources financières et les experts qui transfèrent leur savoir. Ce n'est pas indispensable mais cela facilite les choses. Bangangté a osé en 2016 puis en 2019 des audits qui ont qualifié la ville à la norme ISO 26000. Cette certification met en lumière l'approche sociétale de la ville, rassure les donateurs et donne une feuille de route aux exécutifs municipaux.»

### Les partenariats avec d'autres villes ou communautés de villes en Afrique, en France et ailleurs dans le monde sont-ils importants ?

«Nous avons des liens étroits avec de nombreuses communes du Cameroun mais aussi avec des villes d'Europe.»

### Que faut-il faire encore à Bangangté ?

«Depuis un an, j'ai, compte tenu de ma nomination au gouvernement, laissé la conduite de cette magnifique ville au Docteur Jonas Kouamouo, brillamment élu en février dernier. Il connaît très bien cette commune, il est président de Section de notre parti RDPC depuis de nombreuses années, pharmacien et enseignant à l'Université des Montagnes. Il a su composer une équipe élue qui compte de beaux talents. Je suis très confiante dans le devenir de Bangangté et de toute nos villes après les dernières élections et au regard de la voie tracée par le président de la République Paul Biya qui nous mène vers les "super-maires" et les régions.»



SAUF BUS

ATTENTION  
SORTIE  
DE CAMIONS

DANS LA MÊME COLLECTION

**8** REGARDS  
SUR

**LA PAUVRETÉ**  
**LE VOYAGE**  
**LE SEXE**  
**LES VIEUX**

COMMANDEZ EN LIGNE

des exemplaires de la revue *Au Fait 8 Regards sur*

[www.centmillemilliards.com](http://www.centmillemilliards.com)

CONCEPTION GRAPHIQUE



[www.isegoriacom.fr](http://www.isegoriacom.fr)

LE SENS GRAPHIQUE POUR UNE JUSTE REPRÉSENTATION

Ouvrage réalisé en partenariat avec Veolia

# 8 REGARDS SUR LA VILLE

La ville est partout. Vertigineuse de hauteur dans les mégapoles, de Shanghai à New York en passant par Dubaï et Tokyo. Illimitée à la surface de la planète, faite de banlieues qui n'en finissent pas ou de villages devenus tentaculaires. Car il a fallu des générations pour que la ville devienne le monde, des générations qui ont échangé, commercé, construits ports, immeubles et monuments. Souvent la ville fait le bonheur de ses habitants puisqu'elle permet tous les échanges, parfois elle est aussi à l'origine de leurs malheurs. Huit personnalités que la ville relie, de l'architecte à l'historien, du démographe au cinéaste, du maire à l'ethnologue, de l'industriel à l'artiste, évoquent ici les grands changements passés, présents et à venir de la ville. Perdez-vous dans le dédale de ses rues au fil des pages.

[www.centmillemilliards.com](http://www.centmillemilliards.com)



**Hervé Le Bras** est démographe. Il est notamment l'auteur du *Mystère français*, avec Emmanuel Todd (Le Seuil, 2013) et de *Malaise dans l'identité* (Actes Sud, 2017).

**Boris Bove** est historien, spécialiste de la ville au Moyen-Age. Il a beaucoup écrit sur Paris et la manière dont la capitale a évolué au fil des siècles.

**Anne Monjaret** est ethnologue. Ses travaux portent notamment sur les cultures féminines et urbaines. Elle a publié de nombreux articles sur Paris.

**Antoine Frérot** est PDG du groupe Veolia, leader mondial des services collectifs. Pour lui, une entreprise doit intégrer les préoccupations environnementales à ses objectifs.

**Jean-Michel Wilmotte** fait partie du tout petit groupe d'architectes français de réputation mondiale. Il a beaucoup réfléchi à la greffe de l'architecture moderne sur la ville ancienne.

**Cédric Klapisch** est le cinéaste des villes par excellence, avec des films comme *Chacun cherche son chat* (1996), *L'Auberge espagnole* (2002) ou *Paris* (2008).

**Magda Danysz** est une galeriste française présente à Paris, Londres et Shanghai. Ses domaines d'expertise couvrent l'art numérique, la photographie, et le Street Art.

**Célestine Ketcha-Courtès** a été longtemps maire de Bangangté, au Cameroun. Elle est aujourd'hui ministre de l'Habitat et du Développement urbain.

20,00 €

ISBN : 978-28-50710-57-5

